3 1761 05901957 0

PR 3720
S4

D

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

HARRY SUTHERLAND

A mon ami Félicien Champsaur

Affectueux Hommage de

Napoléon Ney

Paris

1896

MÉMOIRES

D'UN AIDE-MAJOR

SOUS

LE PREMIER EMPIRE

(1808-1814)

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

COLLECTION NOUVELLE DE MÉMOIRES MILITAIRES

Publiés dans le format in-8° colombier, en très élégante reliure souple.

ILLUSTRÉS DE PORTRAITS, ETC.

VOLUMES PARUS

J.-B. ANTOINE. — **Mémoires du Général Baron Roch Godart** (1792-1815). Un volume de XXXV-371 pages, avec un portrait et 24 croquis militaires. . . . . **6** fr.

G. BERTIN. — **La Campagne de 1812**, d'après des témoins oculaires, avec un tableau des forces et des pertes de l'armée française et un itinéraire de l'Empereur. Un volume de 346 p. **6** fr.

NAPOLÉON NEY. — **Mémoires d'une Contemporaine**, par IDA SAINT-ELME, sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire. Un volume de 476 p., avec 4 estampes. **7** fr.
(*Honoré d'une souscription du Ministère de la Guerre.*)

HENRI LOIZILLON. — **Campagne de Crimée.** Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major HENRI LOIZILLON à sa famille. Avec une préface de M. G. GILBERT, ancien officier d'artillerie. Un volume de XXVI-302 pages, avec un portrait et un plan de la Chersonèse Taurique. . . . . **6** fr.
(*Couronné par l'Académie française.*)

G. BARRAL. — **L'Épopée de Waterloo.** Narration nouvelle des Cent-Jours et de la campagne de Belgique en 1815, composée d'après les documents inédits et les souvenirs de mes deux grands-pères, officiers de la Grande Armée, *combattants de Waterloo.* **6** fr.

G. BERTIN. — **1813**, d'après des témoins oculaires. Un volume in-8°. . . . . **6** fr.

ALBERT TOURNIER. — **Vadier**, Président du Comité de Sûreté générale **Sous la Terreur**, avec une préface, par Jules CLARETIE, de l'Académie française. — Un volume in-8° . . . . . **6** fr.

Tous les volumes sans exception, imprimés en beaux caractères sur papier collé et dans le format in-8° colombier, sont ébarbés et revêtus d'une reliure pleine et souple, avec écussons dorés.)

Envoi franco contre Mandat-Poste.

IMPRIMERIE E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.

RENCONTRE A LA FRONTIÈRE D'ESPAGNE.

SÉBASTIEN BLAZE

MÉMOIRES
D'UN AIDE-MAJOR

SOUS

LE PREMIER EMPIRE

GUERRE D'ESPAGNE (1808-1814)

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE, AVEC UNE

PRÉFACE

PAR

NAPOLÉON NEY

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

LIBRARY
NOV 26 2002
UNIVERSITY OF TORONTO

ÉTAT DE SERVICES

DE

BLAZE (Marie-Sébastien)

Né a Cavaillon, le 13 novembre 1785 (1).

— Pharmacien sous-aide au 2e corps d'observation de la Gironde, 1er décembre 1807.

— Resté à Madrid par ordre pour soigner les malades lors de l'évacuation des troupes en juillet 1808.

— Conduit à Saint-Fernando le 6 septembre 1808 (prisonnier de guerre).

— Évadé de Saint-Fernando sur les pontons (30 novembre 1808).

— Arrivé à bord du ponton le *Terrible* (16 février 1809).

— Resté sur divers pontons, en rade de Cadix, jusqu'au 27 mai 1810.

— Évadé du ponton l'*Argonaute*, le 27 mai 1810, après avoir essuyé pendant trente-six heures les feux des Anglais et des Espagnols.

— Blessé le 27 mai 1810 en s'évadant de l'*Argonaute*.

— Arrivé à Séville (15 juin 1810) et attaché au grand quartier général de l'armée du Midi.

— Pharmacien aide-major (21 janvier 1813) à l'armée d'Espagne, puis à la Grande Armée (31 janvier 1814).

— Licencié par mesure générale (1er juin 1814).

(1) Obligeamment communiqué par H. Balland, pharmacien principal de l'armée.

PRÉFACE

SUR LA GUERRE D'ESPAGNE

A mon ami Henry Houssaye,
de l'Académie Française.

I

Napoléon Ier, évocateur inspiré des événements de son règne, a dit à Sainte-Hélène :

— La guerre d'Espagne m'a perdu. Toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal. Elle a divisé mes forces, multiplié mes efforts, détruit ma moralité en Europe, compliqué mes embarras, ouvert une école aux soldats anglais. C'est moi qui ai formé l'armée anglaise dans la Péninsule... Les événements ont prouvé que j'avais fait une grande faute dans le choix de mes moyens. Car la faute est dans les moyens bien plus que dans les principes. Il est hors de doute que, dans la crise où se trouvait la France, dans la lutte des idées nouvelles, dans la grande cause du siècle contre le reste de l'Europe, nous ne pouvions laisser l'Espagne en arrière, à la disposition de nos ennemis. Il fallait l'en-

chaîner, de gré ou de force, dans notre système. Le destin de la France le demandait ainsi, et le Code des nations n'est pas toujours celui des particuliers... La nation méprisait son gouvernement; elle appelait à grands cris une régénération. Je voulus épargner le sang; que pas une goutte ne souillât l'émancipation castillane. Je délivrai donc les Espagnols de leurs hideuses institutions; je leur donnai une constitution libérale. Je crus nécessaire, trop légèrement peut-être, de changer leur dynastie... J'attendais leurs bénédictions : il en fut autrement. Ils dédaignèrent l'intérêt pour ne s'occuper que de l'injure. Ils s'indignèrent à l'idée de l'offense, se révoltèrent à la vue de la force. Tous coururent aux armes. Les Espagnols en masse se conduisirent comme un homme d'honneur. Je n'ai rien à dire à cela, sinon qu'ils ont triomphé, qu'ils en ont été cruellement punis! qu'ils en sont peut-être à regretter! Ils méritaient mieux! (1)

Nul mieux que l'Empereur n'a résumé d'une manière plus nette et plus précise, plus complète et plus haute cette funeste guerre dont le principe, comme le dit excellemment Napoléon, noble entre tous, était la régénération de l'Espagne, et qui n'a manqué son but que par le choix des moyens... et aussi, pourrait-on ajouter, des instruments.

La guerre d'Espagne est peu connue, parce que de 1809 à 1813 l'attention, après Wagram, se concentre sur les contrées où s'agitent des questions intéressant la politique générale. Il n'en pouvait être ainsi pour l'Espagne. La position excentrique de la Péninsule la laissait étrangère au reste du continent. Puis, il semblait qu'après avoir franchi les Pyrénées, les armées françaises quittaient

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, lundi 16 mai 1816.

l'Europe pour aller porter dans un autre monde une sorte de guerre coloniale (1), sans avoir pourtant traversé l'Océan. Enfin, sur ce lointain théâtre, le principal acteur manquait. L'Empereur, occupé en Autriche, à Paris, en Allemagne ou en Russie, ne pouvait diriger lui-même cette guerre difficile, dont il appréciait la gravité : ses nombreuses lettres de la *Correspondance* en font foi. Présent, le maître en l'art des batailles eût sans doute marqué de l'empreinte de son génie et conduit avec méthode les opérations militaires dont les diverses provinces de la Péninsule, séparées par des obstacles imposés par la nature, furent simultanément et tour à tour le théâtre. Mais il n'y avait en Espagne, pour assumer une si lourde tâche, que « *la monnaie de l'Empereur* », les maréchaux. Nous verrons tout à l'heure comment ils s'acquittèrent de leur mission.

La guerre d'Espagne est la moins étudiée de l'époque napoléonienne : omission vraiment regrettable. Elle présente en effet un caractère unique parmi les autres guerres de ce temps. Elle offre un vaste champ d'études et d'observations intéressantes. On y rencontre pendant une longue période de six années, en dehors des batailles rangées livrées aux armées espagnoles, anglo-espagnoles et anglo-portugaises, de nombreux cas stratégiques ou tactiques dans nos combats avec les troupes irrégulières espagnoles, les *guerillas*.

Les guérillas, que Miot de Melito appelle « un formidable

(1) Les expéditions coloniales nous ont toujours coûté fort cher. — Le 1er fructidor an X (19 avril 1802), la situation de l'armée envoyée à Saint-Domingue l'année précédente était la suivante : effectif 27.500 ainsi répartis : 18.000 fauchés par les maladies (fièvre jaune, etc.), 8.000 en traitement dans les hôpitaux et seulement *quinze cents* combattants sous les armes (Général Pierron. *Méthodes de Guerre*, tome II, p. 1454).

système de guerre », favorisées par la configuration du sol, se répandirent dans toute l'Espagne, aidées par les populations. Elles nous firent plus de mal que les armées régulières, en interceptant nos communications, en nous forçant à ne rien expédier sans escorte et à ne laisser circuler aucun soldat isolé, massacré sans pitié, sur les routes. La Junte de Séville institua même une course de terre sur les Français, comme la course de mer en usage dans les guerres maritimes, abolie par le Congrès de Paris de 1856, qui a supprimé les lettres de marque.

Cette guerre de détails, de surprises, de chicanes et de partisans eut pour théâtres séparés les diverses provinces de la Péninsule. Son caractère spécial, les ressorts qu'elle mit en jeu, les sentiments, les passions contraires qui s'y trouvèrent opposés, ses émotions propres, son imprévu, ont à plusieurs reprises tenté l'imagination des romanciers, aussi bien en France qu'à l'étranger. La guerre d'Espagne a inspiré en particulier, à Balzac, plusieurs épisodes émouvants de la *Comédie Humaine*. Malheureusement la lutte prit bientôt chez les Espagnols un caractère d'atrocité dont tous ceux qui ont écrit sur ces événements nous ont rapporté de nombreux exemples. Les *Mémoires d'un Aide-Major* raconteront plusieurs de ces actes de cruauté, qui amenèrent de notre part des représailles terribles. « Au lieu de s'entendre, on se tuait, a écrit le général Thiébault. Paysans et soldats pouvaient conjuguer tous les temps du verbe « J'assassine ». Cet état de choses cessa enfin, on le verra dans le présent volume, grâce à l'énergie des généraux français.

Il ne s'agissait pas cependant d'une guerre de race entre deux nations, mais uniquement d'un gigantesque duel entre l'Empereur et l'Espagne, cet « homme d'honneur » qui finit par le battre. Tant de sang répandu, tant

de trésors dépensés, aboutirent en effet, après cinq années d'efforts, uniquement à remettre les affaires dans l'état où elles se trouvaient en 1808. Par le traité de Valençay, le 28 novembre 1813, l'Empereur replaça lui-même sur le trône d'Espagne Ferdinand VII et lui rendit son royaume sans aucune condition, tel qu'il existait à la paix d'Utrecht en 1713. Ainsi s'envola pour jamais le rêve de Napoléon, qui, le 13 août 1808, décrétait l'ouverture d'une grande route entre Paris et Madrid, espérant réunir un jour l'Espagne à l'Empire français!

II

La guerre d'Espagne a coûté à la France les sacrifices les plus sanglants. Elle fut une plaie ouverte par laquelle ne cessa de couler, pendant six années, le pur sang français.

Les pertes que subirent les Espagnols pendant les années de la guerre de l'Indépendance ne nous sont pas connues exactement. Ils combattaient d'ailleurs sur leur propre sol, dans des conditions plus avantageuses que leurs ennemis les Français et même que leurs alliés les Anglais. Ceux-ci pourtant ne cessèrent jamais, en Espagne et en Portugal, de disposer librement de la mer pour se ravitailler, évacuer leurs malades et leurs blessés, amener des renforts. Or, les documents officiels britanniques nous apprennent que les pertes des troupes anglaises en Espagne, de 1810 à 1814, tant par le feu de l'ennemi que par les maladies, atteignirent presque trente-quatre mille hommes sur un effectif moyen de soixante-cinq mille soldats.

Quatre cent mille Français passèrent les Pyrénées

de 1808 à 1813. Après les renforcements successifs de années 1808 et 1809, l'armée fut alignée à trois cent mille hommes au mois de janvier 1810. Pendant cinq années, la mort ne cessa pas de faucher nos soldats, tués à l'ennemi ou dans les embuscades; mourant dans les prisons de l'ennemi ou sur les pontons; égorgés par la populace ou emportés par les épidémies d'armée : typhus ou fièvre jaune, qui anéantissaient des divisions entières. Sur les vingt-quatre mille soldats du corps du général Dupont faits prisonniers après la capitulation de Baylen si odieusement violée par les Espagnols et envoyés sur les pontons, puis à Cabrera, quinze cents à peine revirent la France : le reste succomba. Nous avons laissé en Espagne près de deux cent mille hommes : une puissante armée... Effroyable statistique! Ce nombre d'hommes est très supérieur aux pertes, pourtant si cruelles, de la fatale retraite de Russie.

L'Empereur Napoléon exerçait alors sa souveraine puissance, directement ou par ses alliés, sur plus de quatre-vingt-cinq millions de sujets. Les vastes limites de l'empire français s'étendaient sur cent trente départements. La Grande Armée de 1812 était formée de soldats appartenant à plusieurs nations différentes. Il y avait des Autrichiens, des Prussiens, des Saxons, des Bavarois, des Wurtembergeois, des Hessois, des Badois, des Polonais, des Portugais, des Espagnols, des Italiens du Nord, des Napolitains, etc... On y criait « vive l'Empereur! » en sept langues (1).

(1) La Grande Armée de 1812, outre la Garde Impériale, comptait onze corps d'armée, y compris celui du prince de Schwartzemberg, et quatre corps de réserve de cavalerie formant un effectif de 483.300 hommes. Sur ces onze corps d'armée, outre les régiments et brigades étrangers incorporés dans les *cinq* premiers corps frau-

Ce que devint cette magnifique armée dans les neiges, au milieu des steppes glacés de la Russie, pendant sa funèbre retraite jalonnée de cadavres, livrée à son plus terrible ennemi, le général Morozow (gelée), comme on dit encore en Russie, les historiens nous l'ont appris.

L'Europe fut frappée de stupeur lorsque parut le fameux *vingt-neuvième bulletin* de la Grande Armée, dont il convient de citer ici quelques lignes. Outre sa douloureuse franchise, il s'en dégage un superbe exemple de force d'âme : « Le froid, qui avait commencé le 7 novembre, s'accrut subitement, et du 14 au 15 et au 16 le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de zéro. Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne : plus de trente mille chevaux périrent en peu de temps. Notre cavalerie se trouva toute à pied ; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelages. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.... Cette armée si belle le 6 était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports... Ces difficultés, jointes à un froid excessif subitement venu, rendirent notre situation fâcheuse. Les hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement

çais, *sept* (les 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, Schwartzemberg et le 4e corps de réserve de cavalerie) étaient entièrement composés d'étrangers, ensemble 200.000 hommes. La Grande Armée, on le voit, était formée presque par moitié de soldats étrangers. Et les sources authentiques russes citées par M. Georges Bertin dans *La Campagne de* 1812 indiquent les pertes suivantes dans l'armée de Napoléon, depuis l'ouverture de la campagne jusqu'au passage de la Vistule (31 décembre 1812, nouveau style) : 135.635 tués et 210.530 prisonniers.

pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune parurent ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes. *Ceux qu'elle a créés supérieurs à tout conservèrent leur gaieté, leurs manières ordinaires et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter.* »

L'armée d'Espagne, pendant les campagnes d'hiver, eut souvent ses opérations gênées par le froid et la neige. Le passage de la Sierra-Guadarrama par la garde impériale et le corps du maréchal Ney en novembre 1808, ayant l'Empereur à leur tête, fut particulièrement pénible. Sébastien Blaze a reproduit dans ses Mémoires, tels qu'il les avait recueillis de la bouche même des officiers et des soldats qui firent cette rude campagne, le souvenir des souffrances par eux endurées. Une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro; la neige tombant à gros flocons et couvrant le sol d'un léger tapis, puis soulevée par un vent furieux en tourbillons glacés, enveloppant d'un blanc manteau la nature entière; les chefs et les soldats, les chevaux, les mulets frappés au visage par cette neige qui les aveuglait et les empêchait d'avancer; les attelages non ferrés à glace trébuchant à chaque pas; les colonnes d'infanterie s'allongeant démesurément; l'artillerie pouvant à peine passer par des chemins de montagne aux ornières profondes, ayant disparu sous un blanc linceul, telle fut, comme en Russie quatre ans plus tard, cette dure étape d'Espagne pendant laquelle, nous raconte S. Blaze, plusieurs officiers et soldats moururent de froid. Un détail donnera la mesure des incroyables souffrances et des extraordinaires fatigues qu'endurèrent, pendant ces cruelles journées, les soldats de l'armée d'Espagne. Le fait est raconté par le colonel de Gonneville, qui en fut témoin. L'Empereur,

ne pouvant pas se maintenir en selle à cause du verglas, avait mis pied à terre. Un guide de son escorte conduisant son cheval par la bride, il marchait en tête d'un bataillon d'infanterie. Parmi ces soldats d'élite un grand nombre avaient fait les rudes campagnes d'Austerlitz, d'Eylau et de Friedland. Ils étaient tous attachés à leur Empereur. Pourtant, tel était à cet instant leur état d'esprit, résultat de la fatigue et de la souffrance, qu'il terrifia Gonneville, qui marchait aux côtés de l'Empereur. « Les grenadiers, dit-il, s'excitaient mutuellement à lui tirer un coup de fusil et s'accusaient de lâcheté de ne pouvoir le faire. Lui entendait tout cela aussi bien que nous et n'avait pas l'air d'en tenir compte. » Il est vrai que le lendemain, lorsque nos troupes sorties enfin de cet enfer glacé, vinrent cantonner dans les villages de la plaine où elles trouvèrent des vivres et du vin, Gonneville raconte qu'un régiment d'infanterie salua d'unanimes acclamations l'Empereur qui passait. C'était le même qui la veille, au passage du Guadarrama, avait tenu ces propos criminels...

Cet épisode de la guerre d'Espagne semble marquer d'un trait sinistre les « grognards » popularisés par Raffet :

Ils grognaient, mais le suivaient toujours.

Il ne faudrait pas nous exagérer la portée de cet incident. A la suite de nos grandes manœuvres de 1895 dans l'Est, auxquelles il assistait, le général russe Dragomiroff, dans sa remarquable *Note sur le soldat français*, publiée dans le *Razvièdtchik*, a écrit : « ... Quand ses soldats murmuraient, Napoléon savait bien que ces murmures ne venaient pas du cœur et qu'il ne fallait pas y prendre garde! Il comprenait, du reste, que l'homme fatigué est toujours

de mauvaise humeur et que surtout, la fatigue passée, il a conscience de sa faute et se retrouve tout prêt à faire un triple effort pour peu que son chef la lui ait pardonnée! »

En plus d'une circonstance nos soldats eurent à souffrir pendant l'été, comme en un désert africain, des chaleurs excessives du climat brûlant d'Espagne sur les plateaux arides de l'Estramadure, des deux Castilles et de la Manche. En 1809 et en 1810 les opérations furent interrompues pendant le mois d'août, par suite de l'élévation de la température. En cette saison, les marches étaient très pénibles pour des troupes lourdement chargées, ayant à fournir de longues étapes, ne trouvant pas une goutte d'eau le long de la route. Les régiments s'égrenaient; le nombre des traînards allait croissant. Les retardataires rejoignaient le soir au gîte d'étape, à moins qu'un coup de feu parti d'un buisson, un coup de poignard donné par surprise ne vinssent soudain faire un mort de ce soldat tout à l'heure encore plein de vie.

Nous avons dans notre enfance entendu raconter le trait suivant des campagnes d'été en Espagne :

Par une de ces marches du mois de juillet sur le sol brûlé de la Vieille-Castille les soldats d'un régiment d'infanterie, harassés de fatigue et de chaleur, avançaient lentement, laissant en arrière des groupes de plus en plus nombreux. Le colonel du régiment, officier des plus énergiques, monté sur son cheval, allait de la droite à la gauche, apostrophant sévèrement les hommes qui ne suivaient pas à leur rang et ne cessant de faire serrer sur la tête de la colonne. Les soldats murmuraient :

— Il en parle bien à son aise, le colonel!... Si, comme lui, nous étions à cheval...

Le colonel entendit ces propos. Sans mot dire, il tira de ses fontes un pistolet, mit pied à terre, brûla la cer-

velle à son cheval et continua à faire serrer ses hommes, achevant la route à pied. Jusqu'à la fin de la campagne il resta sans monture, et son régiment fut dès lors celui qui compta le moins de traînards... Acte exagéré sans doute, mais d'un fier exemple quand même, bien que d'une philosophie un peu brutale.

III

Les historiens militaires ont partagé la guerre d'Espagne en plusieurs périodes (huit généralement), qui commencent à la surprise et à l'enlèvement des places fortes des Pyrénées, de la Navarre et de la Catalogne au printemps de 1808 et se terminent à la jonction des armées des maréchaux Soult et Suchet après la bataille de Toulouse en 1814. Il serait plus exact à notre sens, si l'on envisage en bloc les événements, de diviser la guerre d'Espagne en deux parties : la guerre heureuse, lorsque Napoléon y commande en personne (et il n'y est plus revenu depuis 1809), et la guerre malheureuse, mêlée de succès et de revers, qui se terminera définitivement en 1813 par l'évacuation de la Péninsule, après beaucoup d'argent et de sang dépensés en pure perte. Car il faut le dire bien haut, les actes héroïques ont été nombreux pendant la guerre d'Espagne, depuis le général jusqu'au sous-officier et jusqu'au simple soldat.

Mais à partir de 1811 le découragement commence à envahir les troupes. A l'ardeur naturelle du soldat français succèdent l'indiscipline, le dégoût du pays, le sentiment d'une guerre injuste et la lassitude de combats de détail sans cesse renouvelés et présentant une suite de dangers sans gloire. « Là où l'Empereur n'est pas, écrit déjà,

pendant l'hiver de 1808, le général des Odoards, alors capitaine, il n'y a guère que désordre et confusion parmi nos chefs. L'obéissance passive est dans l'occasion un devoir aussi rigoureux pour eux que pour un subalterne. Ça finira mal!... Il n'est loisible de sortir d'Espagne que pour ceux qui y laissent une jambe ou un bras. » Cette idée s'est retrouvée sous le crayon du général Bacler d'Albe, chef du cabinet topographique de l'Empereur, dans le mélancolique dessin qui sert de frontispice au présent livre : *Rencontre à la frontière d'Espagne*.

Joseph-Napoléon, successeur du roi Ferdinand VII, était animé des meilleurs sentiments. Ses intentions étaient pures. Ceux qui l'ont approché ont vanté en lui les qualités de l'homme privé. Ses manières étaient charmantes. Il savait dire des paroles aimables et les disait à propos. Miot de Melito raconte que, lorsqu'il traversa Burgos en 1808, l'horrible dévastation qui avait marqué le passage de l'armée française émut profondément le bon roi. L'affliction qu'il ressentit du traitement qu'éprouvait sous ses yeux une des principales villes du royaume qu'il était appelé à gouverner, altéra sa santé. Il resta malade plusieurs jours. Pourtant ses sujets raillaient *el Rey Jose*. Sébastien Blaze nous dira que les Espagnols l'appelaient *rey de copas*, *pepe botillo*, *el botillero*, lui prêtant des habitudes de jeu ou d'intempérance qu'il n'eut jamais. On verra, au cours de ses Mémoires, l'aide-major retrouver dans la prison de l'hôpital d'Aranjuez le frère d'une de ses amies de Madrid. L'Espagnol raconte avec candeur ses désertions successives; comment il est passé des *Joséphins* aux *Fernandinistes* et comment, selon le sort des batailles, il est devenu tour à tour le prisonnier de l'un ou de l'autre parti. De tels cas étaient fréquents. On retrouvait après chaque bataille, dans les rangs ennemis, beaucoup de

jeunes Espagnols ayant déjà plusieurs fois prêté serment de fidélité au roi *Jose* et l'ayant servi quelque temps avant de déserter, comme avait fait le señor Santiago Samper. Le major-général, comte Jourdan, dans un ordre général adressé aux armées françaises opérant dans la Péninsule, prescrivit de faire juger ces déserteurs par des commissions militaires. Le roi *Jose* leur accorda plus tard son pardon. N'avait-on pas vu ce prince parcourir le champ de bataille au milieu des balles et des boulets, et dire aux soldats français :

— Mes bons amis, épargnez ces pauvres Espagnols. Un jour ils seront vos compagnons d'armes.

Touchant et naïf espoir, auquel seulement les événements n'ont pas laissé le temps de s'accomplir.

Un des premiers actes du roi Joseph fut l'abolition des couvents d'hommes. Le général Hugo, dans ses intéressants Mémoires sur la guerre d'Espagne, a très justement apprécié les résultats de cette importante mesure. Parmi les moines, si nombreux en Espagne, beaucoup savaient à peine écrire. La plupart de ces religieux ne devaient leur état qu'à leur penchant pour l'oisiveté. Lors de la suppression des couvents, les vieillards seuls regrettèrent de bonne foi ces retraites sacrées, parce qu'à leur âge on prend difficilement de nouvelles habitudes. Mais les jeunes gens furent généralement satisfaits, en ce qu'ils recouvraient une liberté que la réclusion leur avait fait regretter plus d'une fois dans l'âge des passions. Ils vinrent grossir les bandes des guérillas. Même ils formèrent parfois des corps réguliers. Pendant la deuxième retraite de Portugal, que dirigea le maréchal Ney, un bataillon de jeunes « moinillons », la giberne au dos et la robe retroussée, eut l'audace d'attaquer notre arrière-garde. Ils furent promptement ramenés,

la baïonnette dans les reins. Beaucoup restèrent sur le carreau. Les autres s'enfuirent. « J'aurais voulu en avoir un vivant pour la rareté du fait, écrivait un témoin oculaire. Mais cela ne m'a pas été possible. » Ces jeunes gens avaient détalé comme des lièvres.

Les *Mémoires d'un Aide-Major* nous offrent de fréquents exemples du caractère méchant et souvent féroce des moines espagnols : depuis le capucin satisfait de loger des Français dans la bauge de ses cochons, jusqu'au moine Tadeo, que connut S. Blaze sur le ponton l'*Argonaute* et dont la plus grande joie était de refuser l'absolution à nos compatriotes agonisants, quand il ne les achevait pas lui-même à coups de poignard. Les assassinats commis par des religieux sur des officiers ou des soldats français en Espagne, de 1808 à 1813, dépasse plusieurs milliers : crimes affreux, commis au nom de la religion, servant de prétexte au fanatisme, à l'ignorance et à la cruauté de la basse classe dans laquelle se recrutaient généralement les religieux espagnols. Bien peu firent exception à cette règle. Citons pourtant le nom de Concha, moine libéral, plus instruit que la plupart de ses confrères, qui servit avec beaucoup d'intelligence et d'adresse l'état-major du roi Joseph et qui, convaincu d'avoir été espion double, c'est-à-dire à la fois au service des Français et des Espagnols, fut enfermé par ordre du ministre de la police générale à Vincennes, où il mourut.

Les Espagnols révoltés obéissaient à la Junte insurrectionnelle établie d'abord à Séville, puis à Cadix, puis enfin à l'île de Léon. Les troupes anglaises ou espagnoles opéraient en parfaite tranquillité entre nos armées. Pendant presque toute la durée de la guerre, en dehors des places fortes et des postes fortifiés assurant, d'une manière très irrégulière, leurs lignes de communication, les Fran-

çais exercèrent leur autorité uniquement sur les points qu'ils occupaient. La moitié des effectifs était la plupart du temps occupée à garantir la sécurité de l'autre moitié. Un corps spécial de gendarmerie composé d'hommes d'élite formé à Burgos, en portant le nom, était spécialement chargé d'assurer dans le nord de l'Espagne la sécurité des routes d'étapes.

Cet état de choses amena parfois des conséquences singulières. Dans la campagne de 1808 notre avant-garde, poursuivant l'armée du général Moore vers la Corogne, rencontra sur sa route un village palissadé, sur le clocher duquel flottait le drapeau tricolore. Depuis trois mois, trois cents soldats français, coupés en battant en retraite, s'étaient établis dans ce poste et l'avaient fortifié. Souvent attaqués, ils avaient toujours repoussé l'ennemi. Leur général en chef, caporal obéi de ses hommes comme l'Empereur lui-même, avait intelligemment fortifié le village et su parfaitement se concilier l'amitié des habitants. A son départ, il reçut de l'alcade les plus honorables certificats, et Napoléon fit rentrer sans les punir ces enfants perdus dans leurs régiments respectifs. Un fait analogue se produisit pendant la seconde campagne de Portugal.

IV

Bessières, Gouvion-Saint-Cyr, Jourdan, Junot, Lannes, Marmont, Masséna, Mortier, Murat, Ney, Soult, Suchet, Victor, etc., furent les maréchaux employés par l'Empereur en Espagne. Les opérations militaires eurent pour théâtres la Galice, la Navarre, la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, l'Estramadure, Valence et Léon, l'Andalousie, etc., et aussi le royaume de Portugal.

Aucune des trois invasions du Portugal ne fut heureuse. La première, celle de Junot, en 1808, se termina par la convention de Cintra, moins funeste en ses conséquences que la capitulation de Baylen, mais aussi humiliante : car elle stipula que les troupes seraient ramenées en France sur des vaisseaux anglais. Le général Thiébault, chef d'état-major du duc d'Abrantès, a fort bien raconté cette courte campagne, sans oublier la colère et l'indignation de l'Empereur quand il en connut les fâcheux résultats.

En 1809, le maréchal Soult envahit à son tour le Portugal, qu'il dut quitter très vite. Il l'évacua à grand'peine, sur le point d'être enveloppé et pris par le duc de Wellington, ayant perdu tous ses canons et tous ses bagages. Entré en Portugal avec vingt-trois mille hommes, troupes superbes, et une belle artillerie, Soult ramena seulement *dix-huit* mille hommes dans un état déplorable et dénués de tout. *Cinq mille* hommes lui avaient été tués par les paysans.

L'année suivante le maréchal Masséna, lieutenant de l'Empereur et nommé généralissime, ayant sous ses ordres trois corps d'armée commandés par le maréchal Ney et les généraux Junot et Reynier, voulut à son tour chasser les Anglais du Portugal. Il essaya vainement, après avoir traversé un pays systématiquement ravagé par les populations, de s'emparer des lignes fortifiées de Torrès-Vedras, derrière lesquelles s'étaient retranchés les Anglais, qui s'obstinèrent à refuser le combat que leur offrait le maréchal. Nos troupes durent s'arrêter devant Lisbonne. Bientôt la disette et les maladies éprouvèrent l'armée du généralissime. Les villages étaient déserts, les grains brûlés, les moulins détruits, les outres et les tonneaux de vin éventrés ; il ne restait pas un seul animal domestique. L'armée française, pressée par le manque de vivres,

battit une fois de plus en retraite. Le maréchal Ney chargé du commandement de l'arrière-garde, assura la retraite de nos soldats poursuivis par un ennemi énergique, supérieur en nombre, commandé par Wellington en personne et aidé, dans un pays très accidenté et facile aux surprises, par une population soulevée contre les Français.

Pendant la retraite de Portugal les dissentiments qui existaient entre le généralissime Masséna et le maréchal Ney prirent le caractère le plus aigu. Le lieutenant de l'empereur enleva son commandement au maréchal Ney qui, responsable de son corps d'armée, refusait d'obéir aux ordres de Masséna, et le remplaça par le général Loïson, le terrible *maneta* (manchot), exécré par les Espagnols pour ses cruautés. L'Empereur saisi du conflit sembla d'abord donner raison à Masséna en rappelant en France Ney, bientôt employé à l'armée d'Allemagne. Le maréchal Marmont vint succéder au maréchal Ney dans le commandement du 6e corps, puis quelques jours après présenta au maréchal Masséna la lettre de service qui le nommait généralissime à la place du duc de Rivoli, rappelé à Paris, où l'Empereur mécontent refusa de le recevoir pendant un mois. Ses dissentiments avec Ney pendant la campagne de Portugal servirent de prétexte, en 1815, à Masséna pour récuser la qualité de membre du conseil de guerre appelé à juger le maréchal Ney.

Pendant la campagne de Portugal le vainqueur de Zurich s'était montré inférieur à lui-même. Vieilli, souffrant, sombre, misanthrope, avare, mécontent, jaloux, le maréchal autrefois si ferme était à présent irrésolu. Mal entouré, mal conseillé, il n'avait plus auprès de lui son aide de camp de Sainte-Croix, devenu général et qui fut l'âme de son état-major pendant la campagne de Wagram. Il

se faisait accompagner d'une dame qui le suivit en Portugal et l'embarrassa fort à diverses reprises. Aux heures difficiles de la retraite il disait à son aide de camp Marbot :

— Quelle faute j'ai commise en amenant une femme à la guerre!

C'est cette même dame dont le généralissime voulut un jour imposer à la table de son quartier général la société au maréchal Ney, aux généraux Junot et Reynier, qui en furent vivement froissés et ne cachèrent pas leur mécontentement, dont Marbot nous a rapporté le récit.

V

Masséna n'était pas le seul dans cette situation peu militaire. Un grand nombre de femmes suivaient l'armée, accompagnant leurs maris ou leurs amants. Parmi les généraux : Montbrun, Fournier-Sarlovèze et bien d'autres eurent à diverses reprises des femmes dans leur état-major. Le général Loison (*maneta*), dont il a été parlé à plusieurs reprises, vivait avec deux danseuses qu'il avait amenées de Bordeaux. Le général Lefebvre était suivi partout d'une comédienne de Paris. Les fonctionnaires des villes, les administrateurs, les employés aux vivres, que S. Blaze appelle « les chanoines de l'armée », les officiers de place, tous ceux dont les facilités de séjour étaient assez grandes avaient très souvent leur ménage, régulier ou irrégulier. Nos lecteurs feront connaissance au cours de ce volume avec la brave épouse du commandant Petit-Pierre, au fort de la Chartreuse, à Séville. Malheureusement toutes les femmes de l'armée d'Espagne étaient loin de ressembler à madame Petit-Pierre. Le capitaine de

Gonneville, revenant en Espagne pour la seconde fois, reçut à Tolosa l'hospitalité d'un chef de bataillon « qui avait avec lui une femme de la tournure la plus suspecte, quoique déjà loin de la jeunesse, et qui, dès le premier coup d'œil, révélait que sous le rapport de l'intempérance elle ne le cédait à personne ».

Dans certains régiments, des Françaises, parfois des Espagnoles accompagnaient des officiers ou des soldats. Elles voyageaient avec les équipages, en voiture, en charrette ou à pied, non point selon leur rang social ou le grade de leur ami, mais selon les circonstances parfois difficiles que traversaient les troupes qu'elles accompagnaient, au milieu de soldats d'escorte et de conducteurs étrangers à la galanterie française. Leur sort n'avait rien d'enviable. Exposées pendant les marches aux coups de fusil des guérillas, soumises aux mille hasards de la vie militaire dans les camps ou en garnison, elles risquaient aussi de tomber vivantes aux mains des Espagnols et de subir leurs brutalités, comme il arriva à la célèbre affaire de Salinas. Enfin, si leur mari ou leur amant venait à être tué ou à disparaître (on le vit très souvent), la plus affreuse misère, le plus complet abandon attendaient les pauvres créatures, si jeunes et si jolies qu'elles fussent. Car la guerre rend égoïste et insensible. La plupart des femmes à la suite de l'armée périrent en Espagne de faim ou de misère. On lira dans *les Mémoires d'un Aide-Major* le triste sort des malheureuses qui accompagnèrent dans sa retraite l'armée d'Andalousie, dont Sébastien Blaze nous a tracé le saisissant tableau.

Pendant la marche sur la Corogne, en 1808, les dragons de la division Lahoussaye firent prisonnières de jeunes Anglaises, filles et femmes d'officiers, et montées sur de jolis chevaux. Ce butin vivant fut mis à l'encan en même

temps que leurs montures. Les femmes atteignirent des prix moins élevés que les chevaux.

Nous avons signalé ces menus incidents de la vie militaire, systématiquement mis à l'écart par les historiens, pour montrer le relâchement de la discipline. Ainsi s'expliquent aisément plus d'un insuccès, plus d'une opération de guerre manquée, le désordre dans les garnisons et les sanglantes surprises qui en furent trop souvent le résultat.

VI

L'Empereur, de sa main de fer, aurait pu seul maintenir parmi ses maréchaux une obéissance entière et la stricte exécution de ses ordres. Des rivalités existèrent toujours entre quelques-uns de ses lieutenants. Après Essling, sur le champ de bataille même, Lannes et Bessières faillirent tirer l'épée. Ils en furent empêchés par Masséna. Le général de Marbot a raconté la scène dans ses Mémoires.

Pour maintenir une exacte discipline à tous les degrés de la hiérarchie, la présence de Napoléon était indispensable à la tête de ses armées. Il n'en fut pas ainsi en Espagne. Le roi Joseph n'avait ni la fermeté de caractère, ni les connaissances militaires, ni l'autorité morale nécessaires pour obtenir des maréchaux « une obéissance entière et une soumission de tous les instants ». Son major général Jourdan ne fut pas obéi par Soult, qui à son tour rencontra les mêmes résistances de la part des maréchaux lorsqu'il remplaça Jourdan, à l'automne de 1809. En mai 1812 le maréchal Soult refusa même d'obéir à des ordres formels du roi Joseph, offrit sa démission qui ne fut pas acceptée et persista dans sa désobéissance. Le maréchal Marmont, quelque temps auparavant, avait

fermé les portes de Talaveira au conseiller d'État Amoros, envoyé de Madrid pour faire une enquête sur des réquisitions irrégulièrement perçues et s'élevant à plus d'un million. Le maréchal Soult en 1810, laissa pendant plusieurs mois Masséna aux portes de Lisbonne sans envoyer les renforts que le prince d'Essling ne cessait de lui réclamer. Déjà il n'avait pas secouru en Galice le maréchal Victor, livré à ses seules forces et obligé d'évacuer la province. Le maréchal Bessières, à Fuentès de Onoro, refusa au maréchal Masséna la cavalerie de Montbrun, qui aurait achevé la victoire et changé en une déroute complète la retraite de l'armée anglaise. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr en Catalogne refusa de combiner ses efforts à ceux du maréchal Suchet pour amener la pacification complète de l'Aragon et du royaume de Valence, où opérait très brillamment le duc d'Albuféra. « Si j'avais eu deux maréchaux comme Suchet en Espagne, a écrit Napoléon à Sainte-Hélène, j'aurais conservé la Péninsule. »

Des faits pareils se répétèrent trop souvent pendant la guerre d'Espagne... Ils expliquent la réflexion de l'Empereur à Sainte-Hélène... Suchet lui-même, à la bataille de Toulouse en 1814, où il ne réunit pas ses troupes à celles de Soult, ne fut pas exempt de reproches. Car il empêcha ainsi l'armée anglaise d'être détruite sous les murs de cette ville.

Il faut bien le dire : la désunion, la mésintelligence, les rivalités, les rancunes des maréchaux et même des généraux sous leurs ordres; les préoccupations personnelles et parfois même le souci d'intérêts privés compromirent gravement à plus d'une reprise le succès de nos armes dans la Péninsule. Les maréchaux dont les troupes occupaient une province la considérèrent trop souvent comme leur gouvernement particulier, se refusant même à

démunir le territoire confié à leur garde, pour concourir à des opérations militaires en dehors de leur commandement.

Tous ces détails et ceux qui vont suivre étaient nécessaires pour expliquer l'âpreté de certaines pages des *Mémoires* de Sébastien Blaze et les sentiments qui animent parfois ce non-combattant, aide-major, pharmacien militaire, à l'égard des généraux et des administrateurs de l'armée d'Espagne. Parmi les premiers, le plus grand nombre fit son devoir et se battit bien. Mais le mauvais exemple donné par les grands chefs fut malheureusement suivi à tous les degrés de la hiérarchie.

On verra dans le présent livre que les pillages commis par les généraux et les officiers du corps de Dupont furent la véritable et honteuse raison de la capitulation. « Notre petite armée, dit un témoin oculaire, avait plus de bagages qu'une armée de cent cinquante mille hommes. De simples capitaines et des civils assimilés à ce grade avaient des carrosses à quatre mules... On comptait plus de cinquante chariots par bataillon. C'étaient les dépouilles de la ville de Cordoue... On obligea les soldats à vider leurs havresacs. Mais, par une injuste compensation, il fut accordé que certains caissons ne seraient pas visités... » Les lecteurs de Sébastien Blaze verront les tristes conséquences de cet argent mal acquis, et comment le désir de le conserver poussa plus tard certains officiers prisonniers à commettre des actes lâches et infâmes.

VII

Les efforts de Soult pour se faire nommer roi de Portugal en 1809 sont peu connus. Nous avons pensé intéressant d'en dire ici quelques mots.

Pendant la seconde campagne des Français en Portugal le prince régent et la famille royale avaient quitté le palais d'Ajuda, s'embarquant avec une partie de la noblesse portugaise pour le Brésil, d'où ils ne revinrent qu'en 1820. Abandonné par la maison de Bragance, le royaume restait sans pouvoir régulier. Allait-il devenir une colonie anglaise? Depuis le traité de Méthuen l'influence britannique ne cessait, en effet, de grandir en Portugal. Le parti hostile à la dynastie régnante offrit alors le trône au maréchal Soult. Le duc de Dalmatie accueillit avec empressement ces ouvertures, qui l'enivraient d'orgueil, mais que son devoir de fidélité à l'Empereur lui eût ordonné de repousser. Il les encouragea même, essayant de faire partager ces sentiments aux troupes sous ses ordres. Il accepta dans les cérémonies le titre de Sire et de Majesté que lui donnaient les Portugais et se laissait acclamer dans les rues par les cris de *Vive Nicolas I^er^!* Mais dans son armée un parti d'opposition se forma, ayant à sa tête l'indisciplinable général Loison (*maneta*) et avec lui plusieurs généraux et colonels. Les conspirateurs, décidés à s'opposer par tous les moyens en leur pouvoir aux tentatives de souveraineté du duc de Dalmatie, songèrent à se révolter, à s'emparer du maréchal Soult, à le déposer et à ramener l'armée en France. Ils entrèrent même en relation avec les Anglais, ce qui était un crime. Le mystère qui enveloppe ce triste épisode de la guerre d'Espagne n'a jamais été entièrement éclairci. Mis au courant des intrigues qui se nouaient autour de lui, Soult fit arrêter le capitaine Argenton, du 17^e^ régiment de dragons, qui avait servi d'émissaire auprès de Wellington. Argenton interrogé donna le nom des généraux et des colonels ses complices. Le duc de Dalmatie les fit appeler successivement. Ils nièrent avec énergie : « Tous, écrivit-il à

l'Empereur, furent révoltés de cette œuvre infernale, jurèrent de leur fidélité à Votre Majesté et de n'avoir jamais eu ni reçu le moindre indice sur un pareil complot. » Dans son rapport officiel, le maréchal donne de cette sédition militaire écrasée dans l'œuf une explication recueillie de la bouche même des officiers interrogés : « ... *la fatigue de l'armée pour l'espèce de guerre qu'elle fait en Espagne* » : aveu significatif et de grande importance.

Il eût été dangereux de faire la lumière complète sur ces graves événements : un immense scandale en fût sorti. Napoléon ne le voulut pas. Le capitaine Argenton paya pour tous. Condamné à mort par une commission militaire, il fut fusillé dans la plaine de Grenelle le 21 décembre 1809, maudissant à son heure dernière « ceux qui l'avaient abandonné et qui étaient eux-mêmes ses assassins ».

Napoléon garda rancune à Soult de sa tentative monarchique en Portugal et fut sur le point de le briser. Il le nomma pourtant en 1809 major général de l'armée d'Espagne, en remplacement de Jourdan. « L'Empereur, écrit dans ses mémoires le général de Saint-Chamans, alors aide de camp du duc de Dalmatie, reprocha durement au maréchal Soult d'avoir cherché à se faire nommer roi de Portugal et d'avoir ainsi trahi les intérêts de la France. Il disait que son premier mouvement avait été de le traduire devant une haute-cour impériale pour lui faire subir la peine qu'il avait méritée... Cependant, ajoutait-il, j'ai voulu user de clémence envers vous, en mémoire des bons services que vous m'avez rendus, notamment à la bataille d'Austerlitz. Et pour vous mettre à même, en m'en rendant de nouveaux, d'effacer votre faute, je vous ai nommé major général de mes armées en Espagne. » Le général de Saint-Chamans ajoute « qu'après la lecture

de cette lettre, le maréchal avait l'air soucieux et qu'il poussait quelquefois de gros soupirs pendant ses moments de rêverie ». Regrets, dépit, tristesse ou inquiétude, qui sait? Du moins, la foudre lancée par Jupiter allait atteindre celui qu'elle voulait frapper, jusqu'aux points les plus éloignés de l'Empire !

Déçu dans ses espérances de royauté le duc de Dalmatie s'occupa dès lors à retirer des églises, des couvents et des musées les plus beaux spécimens de la peinture espagnole. Quand il quitta le pays, la galerie qu'il emporta était une des plus belles de l'Europe. Ce qui fit dire « que le maréchal Soult possédait une magnifique collection de tableaux de *pris* ».

VIII

L'auteur des *Mémoires d'un Aide-Major*, pharmacien militaire, faisait partie de ce corps honorable, modeste et instruit, généralement peu connu, qui a rendu et qui rend encore à l'armée et à la science les plus signalés services. « On les a vus souvent seconder sur les champs de bataille les chirurgiens, leurs confrères, dans le pénible et dangereux exercice de leurs fonctions. Jamais ils n'ont refusé le poste d'honneur, soit lorsqu'il s'est agi dans les retraites d'assurer le service des hôpitaux qu'on devait abandonner à l'ennemi, soit lorsque ces épidémies offraient dans ces mêmes établissements des chances plus meurtrières que celles des combats », a écrit des pharmaciens militaires un vétéran des guerres de la République et de l'Empire.

En 1793 les pharmaciens militaires approvisionnèrent de salpêtre les magasins de l'État. Plus tard, pendant le

blocus continental, ils contribuèrent par leurs travaux à remplacer le sucre des colonies par le sucre indigène, et dès le début même des guerres de la République, ils avaient eu leur part dans le rapport lu par Fourcroy à la Convention, le 27 novembre 1794 : « La Convention apprendra avec sensibilité que plus de six cents officiers de santé ont péri depuis dix-huit mois au milieu et à la suite des fonctions qu'ils exerçaient. Si c'est une gloire pour eux qu'ils soient morts pour la patrie, c'est un besoin pour la République de réparer cette perte. »

Le règlement du 30 juin 1792 institua le service de Santé militaire, établissant sur un même pied d'égalité les médecins, les chirurgiens et les pharmaciens. Leur action s'exerce, outre la fabrication des médicaments dont ils ont la responsabilité, sur les questions les plus variées relatives à l'habillement, à l'équipement, à l'alimentation, à l'hygiène, aux recherches, aux essais, aux expériences de laboratoire, aux expertises de tout genre intéressant l'armée en ses multiples besoins, en ses multiples organes. Ils ont obtenu, le 18 juin 1860, l'assimilation aux grades de la hiérarchie militaire.

M. le Pharmacien Inspecteur Balland a publié il y a quelques années, sous ce titre : *Travaux scientifiques des Pharmaciens militaires français, depuis* 1700 *jusqu'à nos jours*, un exposé méthodique des progrès accomplis par ses devanciers. C'est le livre d'or de ce corps d'élite. Près de deux cents auteurs y figurent avec des œuvres importantes. « Pourtant, dit dans son avant-propos M. Balland, cet ouvrage n'est pas complet. Car pour traiter d'une manière satisfaisante un sujet aussi étendu, il faudrait posséder pleinement l'ensemble des sciences physiques et naturelles. »

L'Institut a compté dans ses rangs les trois premiers

Pharmaciens Inspecteurs de l'armée : Bayen, Parmentier, l'illustre propagateur de la pomme de terre, et Pelletier, mort à trente-six ans. Parmi les savants, on peut citer : Dizé, le collaborateur de Leblanc dans la découverte de la soude artificielle et l'organisateur de la première pharmacie centrale destinée aux besoins des armées; Pierre Boudet, de l'Institut d'Egypte; Royer, dont les travaux ont été insérés dans le *Recueil des Observations faites pendant l'expédition d'Égypte;* Astier, qui eut l'idée d'appliquer le sublimé corrosif à la conservation des bois de construction; Virey, littérateur comme S. Blaze et homme de science; Alyon, Chaumeton, Nesles, Guéret, mort à l'armée de la Moselle; Morelot, mort à l'armée d'Espagne; Deserterie, mort du typhus à Vilna, etc. (1).

IX

Il est temps de présenter à nos lecteurs l'auteur des *Mémoires d'un Aide-Major*. Voici le portrait ou plutôt le croquis légèrement enlevé que trace de Sébastien Blaze son camarade L.-A. Fée, pharmacien militaire comme lui, et qui le connut en Espagne.

... Parmi les camarades que je rencontrai à Séville était Sébastien Blaze, bien différent de ce qu'il paraît être dans ses Mémoires : chanteur agréable, spirituel quand il le voulait bien, grand fumeur, prolongeant la sieste autant qu'il le pouvait; paresseux avec délices comme Figaro; quelque peu apathique et n'aimant que les plaisirs faciles. Du reste, parlant, grimaçant et gesticulant comme un véritable Cas-

(1) *Les Pharmaciens militaires*, par A. Balland, 1887. — *Notices biographiques sur les anciens pharmaciens inspecteurs*, par Balland, 1892.

tillan. S'il eût été vêtu à l'espagnole, nul ne se serait douté qu'il fût Français (1).

« Bien différent de ce qu'il paraît être dans ses Mémoires, » a écrit de Sébastien Blaze son camarade L.-A. Fée. C'est pourquoi, sans en modifier en rien la forme, nous avons essayé de restituer à l'auteur, dans cette nouvelle édition, son caractère véritable. Opérant comme pour les *Mémoires d'une Contemporaine*, nous avons allégé, sans toucher à leurs parties essentielles, les *Mémoires d'un Apothicaire*, titre sous lequel parurent sans nom d'auteur, en 1827, chez le libraire Ladvocat, les deux volumes de Sébastien Blaze. Nous avons supprimé les citations nombreuses, comprenant des chapitres entiers, empruntées à divers ouvrages parus vers la même époque et qui renferment de longues descriptions n'ayant aucun rapport avec le récit des événements racontés par S. Blaze. Nous avons de même écarté les ardentes apostrophes qui sont sorties à diverses reprises de la plume fougueuse de l'ardent méridional et qui constituent d'ailleurs dans ses Mémoires de véritables hors-d'œuvre. Il nous a paru toutefois que le lecteur ne saurait être privé de quelques-unes des philippiques enflammées qui feront mieux connaître l'état d'esprit de l'*Aide-Major*, un non-combattant, à l'égard de certains officiers. Voici comment Sébastien Blaze classe en quatre catégories « avec les malins du quartier général » le personnel d'une armée :

PREMIÈRE CLASSE (GLOIRE ET RICHESSE).

Elle comprend les maréchaux d'empire et les généraux. Ils moissonnent dans les champs de Mars et les trésors de la

(1) L.-A. Fée. *Souvenirs de la guerre d'Espagne dite guerre de l'Indépendance.*

fortune s'ouvrent à leur voix. Plusieurs ne pensaient qu'à la gloire, il est juste d'en convenir. Mais ces exceptions étaient trop rares pour infirmer la règle. Ces illustres seigneurs cueillent des lauriers d'une main et de l'autre ils font rafle de quadruples : autant d'argent que de gloire, tel est le résultat de leurs campagnes. La balance a penché plus d'une fois du côté de l'argent.

DEUXIÈME CLASSE (GLOIRE SANS RICHESSE).

La plus grande quantité des militaires appartient à cette deuxième classe. Les officiers subalternes trouvent encore à glaner dans les champs de gloire, mais la fortune leur dénie ses faveurs. Ils attrapent par-ci par-là quelques décorations et de petites pensions, s'ils sont assez heureux pour échapper aux balles, aux boulets qui les attrapent à leur tour. On les considère beaucoup à l'armée. Ils retournent dans leurs foyers avec une assez bonne somme de palmes et de cicatrices, mais légers d'argent.

TROISIÈME CLASSE (RICHESSE SANS GLOIRE).

... En avant commissaires des guerres, employés du trésor, des vivres, des hôpitaux et généralement tous ceux qui tiennent une comptabilité; il reste toujours quelque chose à celui qui reçoit les espèces. Les garde-magasin mettent du foin dans leurs bottes et largement; ils ne font pas mystère de leurs déprédations, que leur administration rend quelquefois obligatoires. Lorsqu'un chef envoie ses employés dans une petite ville pour en assurer le service et veiller à tous ses détails, il leur fait donner quittance des appointements qu'ils devraient toucher pendant la durée de ce service, et le chef confisque cette somme à son profit. Les employés sont ainsi autorisés à mettre de la paille dans l'orge, du son et du sable dans la farine, de l'eau dans le vin, pour rattraper d'abord leurs honoraires et les tripler ensuite, s'il n'est pas trop facile d'organiser le vol. Cela se pratiquait ainsi de notre temps.

... Lorsqu'un mince propriétaire, un avocat sans cause, un petit commerçant retournait dans son village avec une cas-

sette garnie de cent mille francs, *qu'il avait acquis en siégeant à la Convention nationale*, un hourra général s'élevait contre lui. Toute la contrée criait au voleur. Bonnes gens, ne vous plaignez plus maintenant! Ce système ignoble et révoltant s'est écroulé sous le poids de votre indignation. Grugeon, Forfait et Rapinat sont bien loin de vous. La singulière association des noms de ces trois commissaires chargés de vider les coffres de l'Helvétie, ne vous fournit plus une source inépuisable de quolibets. Le vol existe toujours, il est vrai, mais les progrès de la civilisation ont ennobli ses formes.

... Comme dans les autres industries, on y travaille en grand. Vingt, trente millions extorqués à la nation entourent un voleur d'une considération qui fera place au respect, lorsque les titres et les décorations viendront parer le coupable. Il aura ses remords. Et soyez certain que, quand l'Excellence avec ménagements chassée comptera ses richesses, elle regrettera de n'avoir pas doublé la dose. Il en est de l'or comme du galon, quand on en prend, on n'en saurait trop prendre.

QUATRIÈME CLASSE (ni gloire, ni richesse).

... Les officiers de santé, médecins, pharmaciens, chirurgiens, les autres non-combattants qui n'ont pas de comptabilité, sont les infortunés que l'on range dans cette dernière classe. Les officiers de santé, en général, partagent bien souvent les dangers des militaires et n'ont pas leur gloire. Ils prennent leur part du dédain attaché à la condition de non-combattant et n'en ont pas les bénéfices. Ils sont bien plus exposés que les autres non-combattants, et pour le moins autant que les soldats. Ils peuvent être tués ou blessés en donnant des secours pendant l'action; lorsque le combat finit, le péril cesse pour les militaires, il recommence pour les officiers de santé. Toute proportion gardée, l'expérience a prouvé que le nombre des officiers de santé qui périssent dans les hôpitaux, excède celui des officiers qui meurent sur le champ de bataille.

Les officiers de santé sont trop maltraités sous le rapport du paiement et de la considération...

... Les inspecteurs généraux du service de santé ont formé plusieurs fois le projet de relever ce corps si respectable et si peu respecté; mais leurs efforts n'ont produit aucun résultat.

... En 1811, on proposa de changer leur uniforme et de leur donner l'épaulette. Malheureusement ce projet fut rejeté. Je dis malheureusement, parce que cette faveur les aurait satisfaits bien plus qu'une augmentation de solde. L'épaulette leur eût donné cette considération dont ils sont privés, et qui pour eux est d'un grand prix (1).

Il existe une infinité d'officiers sans troupes qui portent l'épaulette, les officiers des centeniers qui ne commandent que des infirmiers, ceux du train qui ont des charretiers sous leurs ordres, les quartiers-maîtres et les officiers du génie. On dira, sans doute, que ces derniers sont d'une plus grande utilité pour l'armée, et que leurs fonctions ont un rapport plus direct avec le service militaire. Soit, il ne m'appartient pas de décider la question: je la proposerais à un général ou, si l'on veut, à un maréchal de France. Demandons-lui s'il pense que les officiers de santé doivent porter l'épaulette. Il répondra négativement, il ajoutera même que ce sont des gens inutiles dans une armée, il les enverra à tous les diables... s'il se porte bien.

X

Sébastien Blaze appartenait à une famille provençale qui a donné à la France contemporaine plusieurs écrivains distingués. Son père, Henri-Sébastien Blaze, fut d'abord avocat au barreau de Cavaillon, puis administrateur après le neuf thermidor du département de Vaucluse et enfin notaire à Avignon. Amateur de musique distingué, il a composé des opéras-comiques dont plusieurs ont été représentés à

(1) L'assimilation aux grades de l'armée, on l'a vu plus haut, a été accordée en 1860 aux médecins et aux pharmaciens militaires. Elle a constitué pour eux l'état d'officier, en leur conférant la propriété de leur grade.

la salle Favart. Ami de Méhul et de Grétry, il a publié en outre à Paris en 1805 un roman en deux volumes, *Julien ou le Prêtre*, qui obtint alors un très vif succès. M. Henri-Sébastien Blaze est mort à Cavaillon le 11 juin 1833, à l'âge de soixante-dix ans. Ses cinq fils : François, dit Castil-Blaze, Elzéar, Sébastien, Jules et Henri reçurent dès l'enfance une éducation artistique très soignée.

L'aîné, François Blaze, dit Castil-Blaze, musicien et littérateur, a écrit de nombreux ouvrages : *L'Opéra en France*, *Molière musicien*, un *Dictionnaire de la Musique moderne*, etc. Critique au *Journal des Débats* pendant de longues années, il a composé lui-même des romances, de la musique religieuse et des opéras-comiques. Il a surtout contribué à développer le goût musical en France et fait connaître par ses traductions et ses adaptations les chefs-d'œuvre des compositeurs étrangers : *le Mariage secret*, de Cimarosa, *le Barbier de Séville*, de Rossini, *Freischütz* et *Eurianthe*, de Weber, *Don Juan*, de Mozart, etc. Au début de sa carrière littéraire, alors qu'il était encore employé de l'État, il avait pris un nom qui, tout en rappelant le sien, ne pouvait le compromettre aux yeux de l'administration. Il emprunta à Lesage celui de Castil-Blazo, le premier maître de Gil-Blas, le francisa et le conserva jusqu'à la fin de sa carrière.

Son fils, Henri Blaze de Bury, a été lui aussi un écrivain et un critique de talent. Collaborateur assidu de la *Revue des Deux-Mondes* il a publié en outre sur la littérature et les écrivains allemands, sur les musiciens de son temps, etc., et traduit le premier en français les deux *Faust* de Gœthe. Il a été pendant de longues années, sous le nom de F. de Lagenevais, le critique musical très compétent et très renseigné, de la *Revue*, où il avait succédé en 1864, à Scudo.

La fille de M. Castil-Blaze épousa le fondateur de la *Revue des Deux-Mondes*, M. François Buloz, dont le gendre est M. Édouard Pailleron, membre de l'Académie Française.

Le troisième frère fut officier de la Grande Armée. Chef de bataillon en retraite après 1830, il a écrit toute une série d'ouvrages sur la chasse, dont plusieurs sont restés classiques, et aussi *la Vie militaire sous l'Empire*, série de tableaux de détail d'une grande sincérité, dépourvus d'ailleurs de tout enthousiasme impérial, mais où l'auteur conserve toujours un sentiment très élevé de l'honneur et du devoir militaire. Les bivouacs, les cantines, les garnisons, la caserne, les revues, les marches, les cantonnements, les camps, etc., etc., revivent dans le livre d'Elzéar Blaze avec leur terre à terre trivial, brutal même, mais toujours animé de gaîté française.

Les deux derniers frères, comme les peuples heureux, n'ont pas eu d'histoire. Jules est rentré à Cavaillon après Wagram ; Henri a exercé paisiblement dans sa ville natale les fonctions de notaire.

Le relevé de l'état de services de Sébastien Blaze précède ce volume. Ses Mémoires embrassent les quatre années qu'il passa en Espagne, de 1808 à 1813, comme pharmacien aide-major. Parus en 1827 sans nom d'auteur, sous ce titre : *Mémoires d'un Apothicaire*, ils obtinrent alors un grand succès. C'est qu'en effet, écrits d'une plume légère, ils sont fort intéressants et apportent une précieuse contribution à l'histoire par la situation même de leur auteur, non-combattant et témoin de bonne foi.

Sébastien Blaze n'a pas cherché à prendre une attitude devant la postérité. Dans ses souvenirs, écrits sans prétention, uniquement avec les dates et quelques notes inscrites sur ses carnets, il a pris pour règle le vieil adage : « J'étais là, telle chose m'advint », et s'y est con-

formé. En terminant ses Mémoires, il explique en quelles circonstances il a été amené à les écrire « avec une plume de dindon ». Il avait si peu d'amour-propre d'auteur que, dédaigneux de chercher un pseudonyme, il signa tout simplement ses deux volumes : « Un apothicaire ». Il se montre tel qu'il était, avec ses qualités et ses défauts : son exubérance de méridional, sa joyeuse humeur, sa gaieté bruyante, son amour du plaisir, son goût des aventures, son esprit fertile en ressources, sa facilité à changer de profession, qui font de lui, par instants, comme un petit-neveu de Gil Blas.

Attaché à l'hôpital militaire de Madrid, il est laissé dans la capitale évacuée par les troupes françaises après la capitulation de Baylen, et que réoccupent aussitôt les troupes espagnoles du général Castaños. Les officiers de santé, traités en prisonniers de guerre, sont emmenés hors de Madrid à l'approche de l'armée française. Alors commence pour le jeune aide-major — il n'avait pas vingt ans — une cruelle captivité qui ne prendra fin que trois ans plus tard, après un héroïque coup de hardiesse. C'est d'abord un triste voyage vers Cadix à petites journées, sous la conduite d'une escorte de soldats espagnols. Ces brigands rançonnent et pillent nos malheureux compatriotes. Reçus partout à coups de pierres, menacés cent fois d'être assassinés, ils accomplissent leur douloureux calvaire sans que la bonne humeur abandonne Sébastien Blaze et ses compagnons. A Albuquerque, les dames de la ville viennent voir les prisonniers à la citadelle : aussitôt un bal s'improvise. Mais bientôt les maris jaloux, interrompant brusquement une fête si bien commencée, emmènent leurs femmes. Elles se retirent en disant :

— Que ces Français sont donc charmants !

Un autre jour il s'improvise ménétrier d'un bal de

« tonsurés » dans l'espoir, hélas déçu! d'un bon souper. Il n'en rit pas moins de bon cœur en voyant les gambades endiablées des révérends pères.

Mais les gais instants sont rares. Mal nourris, mal traités, considérés comme des hérétiques par une population fanatisée, les prisonniers continuent, au milieu des souffrances de toutes sortes, leur lamentable voyage vers Cadix. Blaze trouve dans son esprit ingénieux et fertile en ressources le moyen d'obtenir quelques adoucissements à son sort et de se procurer quelques réaux. Il est tour à tour ménétrier, fabricant de bagues en crin, marmiton de geôlier, médecin, sujet des États du pape, professeur d'italien. Il n'en sait pas le premier mot et se borne à enseigner consciencieusement le provençal à ses élèves... N'ai-je pas dit qu'il était un peu parent de Gil Blas !

Les officiers de santé français sont remis aux autorités de Cadix. Alors commence la cruelle vie sur les pontons. La rade est remplie de ces vaisseaux démâtés, prisons flottantes. Sébastien Blaze est successivement embarqué sur le *Terrible*, ponton des simples soldats, puis sur la *Vieille-Castille*, ponton des officiers et « de la grande propriété ». Il sera interné ensuite au quartier San-Carlos, dans l'île de Leon, et enfin sur l'*Argonaute*, où il accomplira, deux ans plus tard, son audacieuse évasion, la dernière qui ait réussi à Cadix. Les pages consacrées par l'aide-major à la vie sur les pontons sont du plus puissant intérêt. On y voit la misère des Français, dénués de tout, entassés par milliers dans ces vieux bâtiments. Les vingt-cinq mille hommes du corps de Dupont sont là avant d'être évacués sur Cabrera, d'où un si petit nombre reviendra. Les malades, très nombreux, ne reçoivent aucun secours. Sur le ponton le *Souverain*, quinze ou vingt hommes meurent chaque jour. On les jette à la mer.

Les souffrances de la faim et de la soif torturent nos malheureux compatriotes lorsque les vivres manquent plusieurs jours de suite : ce qui arrive fréquemment. Dans de telles conditions, les tentatives d'évasion se multiplient. Aussi le commandant supérieur des prisonniers, sinistre bourreau, ordonne-t-il que chaque fois qu'un Français s'évadera, deux prisonniers tirés au sort seront pendus en présence de leurs camarades, outre le fugitif s'il est repris. La Junte Supérieure de Séville rapporta cette effroyable décision.

Tel est le navrant tableau que nous tracent, de la vie des prisonniers français sur les pontons, les *Mémoires d'un Aide-Major*. L'exactitude en a été confirmée sur tous les points par les *Souvenirs d'un Marin de la Garde*, de Ducor, mais surtout par les *Mémoires d'un Conscrit de* 1808, de L.-A. Gille, pieusement recueillis et récemment publiés par son fils, notre distingué confrère M. Philippe Gille. Prisonnier de Baylen, L.-A. Gille resta plusieurs mois en rade de Cadix sur le ponton *El Vencedor* (le Vainqueur), avant d'être conduit avec le corps de Dupont sur le rocher aride et désolé de Cabrera. L.-A. Gille fut un des quinze cents Français qui revirent leur patrie, à la paix en 1814, sur les vingt-cinq mille jetés en 1809 sur cet îlot maudit. M. Lorédan Larchey a écrit aussi la lugubre histoire, l'horrible vie et les atroces souffrances de ces martyrs, dans son livre : *Les Suites d'une Capitulation*. Sébastien Blaze dut à son titre d'aide-major l'heureuse fortune de ne pas aller à Cabrera. Il resta prisonnier en rade de Cadix.

Au milieu de leur grande misère, les Français conservaient pourtant sur les pontons leur bonne humeur et leur inépuisable gaîté. Sébastien Blaze nous dit par quels moyens les captifs tâchèrent parfois d'oublier leur malheureux sort. Il raconte les occupations sérieuses, les distrac-

tions, les passe-temps, les mœurs de ces singulières colonies, où les femmes étaient nombreuses : une d'entre elles fut même un jour mise en loterie. Réceptions amicales, comédie, opéra-comique, vaudeville, concert instrumental ou vocal venaient rompre de temps en temps la monotonie désespérante des longues journées de captivité, dans l'attente d'une délivrance qui, hélas! ne venait jamais.

Aussi la pensée d'une évasion était-elle l'idée fixe de tous les prisonniers. Ils complotaient en permanence. Pourquoi faut-il que cette partie des *Mémoires d'un Aide-Major* soit attristée par la bassesse et la lâcheté de quelques hommes, indignes du nom français?

Puissance détestable de l'or! Des officiers, prisonniers enrichis par le pillage, préférèrent aux dangers qu'ils pouvaient courir en recouvrant leur liberté une captivité honteuse qui leur assurait la paisible possession du fruit de leurs rapines. Un major infâme envoya au commandant de place espagnol les noms de ses camarades prêts à s'évader, tant il avait peur que leur départ n'amenât des perquisitions dans ses caisses. Par bonheur, la dénonciation ne parvint pas à son adresse : les officiers désignés auraient été fusillés. Le misérable Judas demeura pour les captifs un objet de mépris et de haine.

Enfin sonna pour Sébastien Blaze l'heure si impatiemment attendue de la liberté. Nos lecteurs liront avec une émotion croissante le dramatique récit de l'évasion des prisonniers de l'*Argonaute*, raconté par Blaze avec une simplicité saisissante. En ces périlleux instants, l'aide-major fit preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid : il se montra brave entre les plus braves. De leur prison flottante, nos malheureux compatriotes voyaient sur le rivage manœuvrer nos bataillons,

s'élever les retranchements français, flotter dans les airs le pavillon tricolore. Le bruit des tambours, le son des fifres arrivaient parfois jusqu'à leurs oreilles quand s'élevait la brise de terre. Mais à la suite des évasions précédentes, les Espagnols et les Anglais redoublaient de surveillance. La garde avait été triplée ; les rondes étaient fréquentes. Fallait-il donc désespérer? Non, certes! Des Français ne désespèrent jamais...

Enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, le 21 mai 1810, en plein jour, à quatre heures de l'après-midi, au milieu d'une tempête, alors que la mer démontée éloigne de l'esprit de leurs gardiens toute idée d'une évasion en un si dangereux moment, S. Blaze et ses camarades, décidés à vivre libres ou à mourir, se précipitent soudain. Chacun s'est distribué un rôle. En un instant les soldats espagnols sont désarmés, enfermés à fond de cale. Les amarres sont coupées et le ponton se dirige lentement vers la terre. Mais l'alarme a été donnée. Les batteries des forts et des vaisseaux, les chaloupes criblent de leurs feux l'*Argonaute*, soudain échoué sur un banc de sable. Les boulets, les bombes, la mitraille ne cessent de pleuvoir sur les fugitifs, allant frapper dans le flanc du navire les malades et les blessés qui y sont entassés. Sébastien Blaze ne perd pas sa belle humeur. Au milieu du feu d'artillerie le plus violent, il dit à son ami Castagner :

— J'ai employé bien des pilules, mais jamais de ce calibre-là!

La nuit vient, longue nuit d'angoisse. L'ennemi a cessé de tirer. Mais avec les quelques fusils dont ils disposent, nos compatriotes ont encore à repousser les tentatives d'abordage des canonnières anglaises. Au petit jour les vaisseaux et les forts tirent de nouveau sur le ponton que

la marée montante a remis à flot et qui se rapproche de la terre. A ce moment, un boulet anglais met le feu à l'*Argonaute*, bientôt en flammes. Des embarcations françaises envoyées en toute hâte, recueillent avec les plus grandes difficultés, sur une mer en furie, les survivants de cette boucherie de seize heures, pendant lesquelles des scènes effroyables, que raconte Sébastien Blaze, ont eu lieu; où plusieurs prisonniers ont perdu la raison.

L'aide-major, grièvement blessé, est recueilli par une chaloupe française. En touchant la terre, il tombe à genoux et rend grâces à la Providence qui lui rendait sa chère liberté.

XI

Nous arrêtons ici le rapide résumé des événements auxquels fut mêlé Sébastien Blaze après son audacieuse évasion. Les lecteurs des *Mémoires d'un Aide-Major* verront la suite des curieuses aventures de Sébastien Blaze pendant les trois années qu'il passa encore en Espagne. Alors commença pour lui une existence nouvelle. Attaché au quartier général de l'armée d'Andalousie, il prit part à diverses opérations militaires dans l'extrême sud de la Péninsule et nous en donne l'intéressant récit. Il séjourna longtemps à Séville, puis vint à Grenade et à Tolède. Il rentra en France seulement en 1813, après la bataille de Victoria, dont il nous a tracé le saisissant tableau.

Cette partie des Mémoires de Sébastien Blaze, éclaire d'un jour nouveau les relations qui existèrent entre Français et Espagnols en Andalousie, de 1810 à 1813. La bonne grâce, la cordialité, la franchise, la loyauté de nos officiers et nos soldats dans leurs rapports avec la population indigène finirent par avoir raison des défiances,

des haines premières et méritèrent à nos compatriotes l'estime et l'amitié des fiers Andalous, et parfois aussi l'amour des sensibles Andalouses.

Grâces soient rendues à Sébastien Blaze pour nous avoir fait oublier pendant quelques instants en ces aimables pages, les souvenirs tristes et douloureux qui assombrissent trop souvent la guerre d'Espagne et dont nous avons essayé de tracer ici un rapide aperçu.

Intéressants, amusants, écrits d'une plume alerte, avec bonne foi, simplicité et esprit, les *Mémoires d'un Aide-Major* sont l'œuvre d'un observateur fin, parfois ému, souvent narquois et toujours de belle humeur....

Puissent ceux qui vont lire les souvenirs de Sébastien Blaze, trouver autant de plaisir que nous avons eu à leur en préparer la lecture. Ils nous excuseront de l'avoir retardé par une préface trop longue peut-être, mais qu'ils ont du moins la liberté de ne pas lire.

Napoléon Ney.

MÉMOIRES D'UN AIDE-MAJOR

SOUS

LE PREMIER EMPIRE

(1808-1814)

CHAPITRE PREMIER

1808. — Pharmacien aide-major au 2e corps d'observation de la Gironde. — D'Irun à Valladolid. — Le général Malher tué. — Madrid le Jeudi saint. — Tolède. — Le service militaire de santé en Espagne. — Le baron Larrey. — Comité de santé. École pratique de Madrid. — Révolution d'Aranjuez. — Chute du prince de la Paix. La Reine-Pepa Tudo. — *El dos de mayo* à Madrid. — Joseph, roi d'Espagne. — Le scapulaire de Dolorès. — Colique de Madrid. Murat très malade. — Dîner du 14 juillet. Duel mortel. Testament de Lavigne.

J'avais dix-neuf ans et je voyais déjà l'urne fatale de la conscription s'élever devant moi. Le sort avait parfaitement servi François, mon frère aîné. Il était alors avocat; il passa ensuite dans différentes administrations. Il est maintenant lancé dans la carrière musicale. Elzéar, moins âgé que moi, commandait une compagnie du 108e régiment d'infanterie de ligne; il avait fait ses premières armes à Friedland. Un de mes jeunes frères se destinait

à l'état militaire. l'autre devait hériter de la charge de notaire à Cavaillon, que ma famille possède depuis trois cents ans.

Je n'avais pas précisément l'humeur guerrière. La botanique, la chimie que je cultivais par goût, sont peu propres à former des héros. La vie aventureuse des camps avait pourtant beaucoup d'attraits pour moi. Il fallait payer sa dette à la patrie, et la patrie était alors un créancier fort incommode. Je dus m'en acquitter en lui consacrant mes petits talents. Je ne fus point soldat, mais je donnai des soins à mes compagnons d'armes. Je me dévouai plus d'une fois pour demeurer fidèle à mon engagement. Je partageai les travaux, les périls, les infortunes des combattants : j'ose même dire leur gloire.

En 1808, au mois de janvier, je reçus mon brevet de pharmacien aide-major attaché au 2e corps d'observation de la Gironde, commandé par le général comte Dupont. J'endossai l'uniforme, je ceignis l'épée et quittai les remparts d'Avignon après avoir fait de tendres adieux à mes parents, à mes amis. A mon arrivée à Bayonne, j'appris que le 2e corps était déjà à Valladolid. Je devais le rejoindre sans retard. Le 25 janvier, je me mis en route avec des compagnons de voyage que j'avais rencontrés à Toulouse et à Pau. Il pleuvait au moment de notre départ : mais je croyais alors que quand on porte l'épée et la cocarde, on doit braver le mauvais temps. J'aurais même été fâché qu'il fît beau ; mais il pleuvait toujours. Enfin, avec beaucoup de peine et la fatigue que donne un premier jour de marche à ceux qui, comme c'était notre cas, n'ont pas l'habitude de voyager à pied, nous arrivâmes à Bidard, petit village à deux lieues de Bayonne, où nous fûmes contraints de coucher. Le lendemain nous dînâmes à Saint-Jean-de-Luz. A quatre heures après-midi nous

étions sur le pont de la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. A cette époque, le pont était encore gardé par des Espagnols du côté d'Irun et par des Français du côté de Bidard. Malgré la violence de la tempête, je m'arrêtai quelques instants sur le pont. Là, jetant mes regards sur la France, je lui adressai de nouveaux adieux. Un secret pressentiment semblait m'annoncer tout ce qui devait m'arriver sur le sol étranger. Nous partîmes d'Irun le 27, couchant à Hernani; le 28 à Tolosa, où nous arrivâmes de bonne heure. Après avoir reconnu nos logements, nous entrâmes dans un café. C'est là que, pour la première fois, j'ai vu des prêtres jouer au billard, fumer et boire de l'eau-de-vie dans un lieu public. Je fus un peu surpris; mais on me dit qu'en Espagne c'était l'usage. Nous couchâmes le 29 à Mondragon, le 30 à Vittoria. Nous devions séjourner dans cette dernière ville, mais un fort détachement se mettait en marche le lendemain pour se rendre au 2e corps. Notre destination était la même: Valladolid.

Notre petite troupe se joignit avec plaisir à la cohorte, qui pouvait la protéger en cas d'accident. Valladolid est située dans une plaine, sur le bord du Douro. Cette ville est grande, mal bâtie, très irrégulière, très sale et n'offre aucun agrément aux voyageurs.

Je rejoignis à Valladolid le 2e corps d'observation de la Gironde. Il y resta jusqu'au 17 mars. Le 15, on fit la petite guerre dans une plaine voisine de la ville, et le général de division Malher y fut tué par la baguette qu'un soldat avait laissée imprudemment dans le canon de son fusil. On fit, sur-le-champ, l'inspection des armes pour découvrir le coupable, ou du moins le maladroit. Dix-huit baguettes manquaient dans la ligne dont les coups s'étaient dirigés vers le général. Il est vrai que les corps

qu'on exerçait se composaient presque en totalité de conscrits. Malher fut la première victime immolée sur une terre qui, bientôt, devait être arrosée de sang français.

Je partis pour Madrid le 3 avril avec Parmentier, mon ami intime. Nous n'avions pas d'ordres pour y aller; la curiosité seule nous fit entreprendre ce voyage. De l'Escurial à Madrid la route est très belle. Après avoir suivi les sinuosités de la montagne, on ne s'écarte presque plus de la ligne droite. Madrid est la plus belle cité de l'Espagne; elle ne pourrait être rangée en France que parmi les villes du second ordre; sa population est d'environ 180.000 habitants. Cette capitale s'élève sur le bord du Manzanarès, petite rivière que l'on passe à pied sec pendant neuf mois de l'année et sur laquelle on a bâti de superbes ponts. Les plaisants disent à ce sujet que l'on a vendu l'eau de la rivière pour faire construire les ponts.

Je fus logé chez don Domingo Alonzo, un des attachés à la direction de la bibliothèque du roi. Les nouvelles commençaient à présenter beaucoup d'intérêt. C'était l'époque de la fameuse révolution d'Aranjuez. Le peuple, mécontent, s'était emparé de la personne de Godoy, qui portait le titre fastueux de prince de la Paix et avait arraché le sceptre de Charles IV pour le confier à Ferdinand VII, fils de ce monarque. Ce changement fut accompli en un instant. Les Espagnols ne doutèrent pas que nous ne fussions venus tout exprès pour préparer et soutenir cette révolution. On détestait Godoy ; Ferdinand était aimé de tout le monde. Il n'en fallait pas davantage pour nous faire aimer aussi. Les Français étaient très bien reçus partout, aux cris de : « Viva Fernando! Viva Napoléon! Viva Francia y España! »

Madrid est une grande ville, qui n'était pas connue dans les temps reculés. On ne doit point y chercher d'anti-

quités. Le palais du roi est fort beau ; les églises sont peu remarquables et ne présentent pas ce luxe d'architecture et d'ornement qu'elles ont dans une grande partie de l'Espagne. Je parcourais Madrid avec Parmentier. Le calme le plus profond régnait dans cette capitale. La garde montante des Espagnols, en allant relever ses postes, portait les armes renversées et marchait en silence. C'était le Jeudi saint. Les fidèles se rendaient en foule aux églises : les hommes enveloppés dans leurs manteaux de couleur brune ; le plus généralement les femmes *con saya y mantilla*. Presque toutes avaient le chapelet à la main et marchaient avec recueillement, ce qui ne les empêchait pas de remarquer les aimables cavaliers qui se trouvaient par hasard auprès d'elles et de leur faire des signes de l'œil ou bien avec l'éventail. Nous ne connaissions pas encore la ville, mais la foule, formant comme une procession d'une église à l'autre, nous guida vers les temples que nous voulions visiter aussi pendant cette solennité.

Madrid n'était point notre poste. Nous avions seulement, Parmentier et moi, une autorisation verbale pour y passer quelques jours. Nous aurions bien voulu ne pas en sortir sitôt. Mais nos fonds commençaient à baisser. Il était temps de nous rendre le plus tôt possible au quartier général du 2e corps d'observation de la Gironde, qui se trouvait alors à Tolède.

— On marche mieux quand on n'a pas d'argent, me dit Parmentier.

— Oui, mais on dîne plus mal !

Je partis le 26 avec Parmentier. Nous allâmes coucher à une *venta* et le lendemain de bonne heure Tolède nous reçut dans ses antiques murs.

Nous prîmes notre service à l'hôpital militaire.

Le service de santé des armées françaises en Espagne venait d'être organisé par le baron Larrey, chirurgien de l'Empereur, chargé par S. A. I. le prince Joachim, grand-duc de Berg, alors commandant en chef, d'inspecter les hôpitaux de la garde et de la ligne depuis Bayonne jusqu'à Burgos, Madrid et Tolède. La garde se trouvait alors à Vittoria. La visite des hôpitaux et des endroits propres à recevoir des blessés ou des malades s'accomplit partout avec le plus grand soin. Le grand Hôtel-Dieu, belle construction en pierre de quatre étages, bien situé, bien aéré, bien disposé à l'intérieur, entouré de galeries couvertes, fut aménagé pour 3.000 lits. Les latrines n'existaient qu'au rez-de-chaussée. Larrey en installa à chaque étage, munies de réservoirs d'eau destinés à entretenir une propreté constante. Un comité de santé, composé de MM. Larrey, chirurgien en chef, Joubert, pharmacien en chef, Talalière, médecin principal, Bardal, chirurgien principal, organisa les services sanitaires de l'armée, rédigea les règlements et proposa les mesures propres aux hôpitaux sédentaires, à l'organisation des ambulances, à la propreté et à la tenue des camps. Ce conseil tenait trois séances par semaine. Ses décisions furent soumises à l'approbation de l'intendant général et du prince commandant en chef. Une école pratique de médecine et de chirurgie fut installée au quartier général de Madrid. Des chirurgiens et des médecins militaires en furent les professeurs. Larrey y enseigna la clinique chirurgicale.

Je restai jusqu'au mois de mai à l'hôpital militaire de Tolède, dans l'exercice de mes devoirs professionnels. Il ne m'arriva rien de particulier. Très heureusement pour moi je ne fus pas déplacé. Le nombre des malades augmentait. Le général Dupont, commandant le 2ᵉ corps

d'observation de la Gironde, avait, en effet, demandé de Valladolid au ministre de la guerre une augmentation de médecins, de chirurgiens et de pharmaciens militaires. Il était nécessaire d'organiser successivement de nouveaux hôpitaux sur les points où les troupes faisaient quelque séjour. Le général insistait sur les soins particuliers qu'exigeait le climat de l'Espagne relativement à la santé de la troupe. Le défaut de capotes avait causé déjà et causerait encore beaucoup de maladies. Elles étaient d'ailleurs indispensables en Espagne pendant toute l'année, à cause des brusques variations de température, le jour et la nuit. C'est à partir de cette époque que l'Empereur ordonna de s'emparer des pièces de drap brun existant dans les couvents pour les robes des religieux, afin d'en confectionner des capotes pour nos soldats, dont l'état de santé s'améliora aussitôt.

Le 20 mars avait eu lieu, à Aranjuez, une révolution de palais. Le roi Charles IV, haï de son peuple à cause de son favori abhorré, Manoël Godoy, prince de la Paix, abdiqua en faveur de l'Infant, salué par les acclamations populaires et qui prit le nom de Ferdinand VII. Le premier acte du nouveau souverain fut de confisquer les biens de Godoy, d'abolir ses honneurs et d'ordonner son procès, réclamé par l'opinion publique. Homme obscur, d'une stature athlétique, joueur de guitare, d'abord simple garde du corps, puis officier; distingué par la reine, devenu son amant, Godoy avait atteint une fortune prodigieuse. Duc de la Alcudia, ministre, prince de la Paix, cet aventurier, sans talents, sans instruction, sans courage, se livrait impunément à d'odieuses rapines, à d'ignobles opérations commerciales, vendant les emplois publics, commettant des vexations de toute espèce pour augmenter ses possessions, son titre et sa fortune. L'im-

bécillité du roi Carlos livrait l'exercice du pouvoir à cet indigne favori, qui ne craignait pas d'afficher la passion scandaleuse que la reine avait pour lui. Marié à une princesse de la maison de Bourbon, le prince de la Paix entretenait en outre publiquement une fille perdue, Pepa Tudo, dont il avait deux enfants et qu'il fit comtesse de Castillefiel. Tandis que le roi Charles IV s'amusait à jouer les quintettes de Boccherini et se laissait diriger par deux confesseurs, son ami Godoy le trahissait, entretenant avec Napoléon une correspondance secrète. Les Espagnols attribuèrent d'abord à l'influence française la populaire révolution d'Aranjuez, la chute de Godoy et l'avènement de Ferdinand VII. On criait alors dans les rues, nous l'avons entendu : *Vive Ferdinand! Vive Napoléon!*

Politique habile, Napoléon eût profité sans doute de cet heureux état d'esprit s'il eût été alors présent en Espagne. Mais le prince Murat, qui commandait l'armée française, n'entendait rien à la diplomatie. Il ordonna que Godoy fût préservé de la fureur de ses ennemis. Protégé par nos troupes, il fut quelque temps après conduit en France avec une escorte pour le protéger. Les Français partagèrent, à partir de ce moment, l'impopularité du favori abhorré.

Les événements qui suivirent sont trop connus pour les raconter ici : l'odieux guet-apens tendu par Napoléon aux rois Charles IV et Ferdinand VII, à Bayonne; l'arrestation du père et du fils et leur internement en France, afin de permettre à l'Empereur de placer son frère Joseph sur le trône de Charles-Quint. L'Espagne se souleva alors tout entière. Dès lors, ce fut pour elle contre les Français maudits une guerre nationale d'extermination, terrible et sans merci. Le départ de Madrid de l'infant D. Francisco de Paula, dont Napoléon voulait

s'emparer comme des autres membres de la famille royale, détermina l'explosion de l'émeute du 2 mai 1808, *el dos de mayo*, demeurée célèbre dans la guerre de l'Indépendance.

Les Français qui se trouvèrent ce jour-là dans les rues de Madrid, dans les promenades, dans les cafés, furent massacrés impitoyablement. Le peuple s'acharna surtout contre les mameluks de la garde, qui, par leur costume, rappelaient celui des Maures. Les Espagnols avaient ainsi la joie de tuer en même temps Français et Musulmans. Notre armée était campée hors de la ville. Il n'y avait dans Madrid que des soldats sans armes allant en corvée ou des officiers et des non-combattants. L'insurrection fut d'abord victorieuse. Mais l'ordre se rétablit bientôt. Les troupes françaises entrèrent : artillerie, infanterie, cavalerie. Les Espagnols furent à leur tour sabrés. Les révoltés pris les armes à la main furent fusillés le soir même au Prado, à la lueur des torches. La répression de Murat fut terrible. La haine des Espagnols contre nous s'en accrut d'autant. Murat, qui ne comprenait pas le patriotisme effréné du peuple qu'il venait de châtier si durement, s'écria dans un accès de confiance présomptueuse :

— Le 2 mai donne l'Espagne à l'Empereur!

— Dites plutôt qu'il la lui enlève pour toujours! répliqua le ministre de la guerre espagnol O'Farril.

Le 25 mai, je reçus l'ordre de revenir à Aranjuez; je me séparai de Parmentier pour me rendre à ce poste. Aranjuez serait un véritable paradis terrestre si l'on y respirait un air sain; on achète quelquefois trop cher le plaisir d'habiter ce séjour trop délicieux. Les fièvres y sont communes et aussi dangereuses en été qu'en automne. Je payai mon tribut comme les autres. Quinze

jours après mon arrivée je me mis au lit, le 15 juin. La maladie devint grave et me retint près d'un mois dans ma chambre.

J'étais logé chez don Ramon de Morillejos, le plus brave homme d'Aranjuez. Sa femme doña Théréza et sa nièce Dolorès avaient été malades avant moi : on m'avait consulté. Je les avais guéries; du moins elles le croyaient. Quand mon tour vint, ces deux aimables dames me donnèrent des soins dévoués. Elles étaient toujours à côté de mon lit et je ne prenais de la tisane et du bouillon que de la main de la nièce Dolorès. Lorsque je fus rétabli, je leur témoignai toute ma gratitude. Peu s'en fallut que la reconnaissance ne fît place à un sentiment plus vif.

Napoléon proclama Joseph Bonaparte roi d'Espagne. Ce fut un coup de foudre pour les Espagnols. La consternation était dans la ville. On annonça qu'un parti d'insurgés marchait sur Aranjuez. Affaibli, terrassé par la fièvre, je me résignai, attendant dans mon lit que la fortune des armes eût décidé de mon sort. Mon camarade Lavigne me soignait. Mais l'ennemi ne parut pas.

On me rappela à Madrid. Le 3 juillet je pris congé de la famille qui m'avait si bien soigné. La belle Dolorès, se dérobant aux yeux de ses parents, me donna, en grand mystère, une image de la sainte Vierge avec un scapulaire. En ce moment, j'étais loin de penser que ces objets précieux, gages d'une amitié tendre et pure, influeraient un jour d'une manière si puissante sur ma destinée et produiraient un miracle éclatant en faveur d'un malheureux captif et de ses compagnons d'infortune.

Je n'embrassai pas ces dames. Un baiser est la dernière faveur qu'une Espagnole accorde à son ami. Les Espagnols qui voyagent chez nous sont fort surpris qu'après

avoir obtenu d'embrasser une dame, on soit obligé de s'arrêter en si beau chemin. Je pressai donc seulement la main de l'aimable Dolorès, et nous nous séparâmes en bons camarades : rien de plus.

J'eus d'autant plus de mérite que chez les habitants de la Vieille-Castille la vivacité de l'air, la sécheresse et la chaleur du climat, en excitant le système capillaire, cutané et pulmonaire, augmentent la combustion du sang. Aussi les jeunes filles sont formées de très bonne heure et très portées aux plaisirs de l'amour physique.

En arrivant à Madrid, j'allai visiter D. Domingo Alonzo. J'avais logé chez lui précédemment. Il me reçut fort bien. Mais les temps étaient changés. Depuis la révolte du 2 mai les Espagnols vivaient entre eux et ils évitaient les occasions de paraître en public avec des Français. Cependant D. Alonzo continua à me donner des preuves de l'amitié qu'il m'avait déjà témoignée.

S. A. I. le grand-duc de Berg, précisément alors, fut très malade en juillet 1808, d'une violente attaque de *colique de Madrid*, épidémie qui causa la mort d'un assez grand nombre de nos soldats. Les causes de cette maladie qui donna lieu d'abord aux suppositions les plus effrayantes, sont restées inconnues pendant fort longtemps. Le mal se produisait surtout après que l'on avait bu des vins d'Espagne. On crut que les Espagnols avaient préparé ces vins dans l'intention de se défaire ainsi des Français.

Une autre opinion répandue fut que nos ennemis toléraient des femmes prostituées malades, pour empoisonner ainsi les Français. Ni l'un ni l'autre de ces bruits n'est exact. S'il existe un grand nombre de ces femmes malades en Espagne, cela tient au défaut de police dans les villes et à l'ignorance de la plupart des personnes

atteintes du mal de Naples, mais surtout au vrai caractère de cette affreuse maladie, beaucoup plus supportable dans les pays chauds que dans les climats froids. Les érudits espagnols pensent que cette maladie, héréditaire de l'autre côté des Pyrénées dans un grand nombre de familles, a toujours existé et qu'ils l'ont reçue des Arabes. En ce qui concerne la *colique de Madrid*, elle atteint les indigènes aussi bien que les étrangers, et, si elle n'est pas soignée à temps, devient mortelle. Les savantes recherches des docteurs Larrey, Lherminier et Ribes, médecins de quartier de l'Empereur, ont démontré que si les narcotiques violents que les Espagnols mélangent à leurs vins pour les empêcher de se gâter, contribuent à développer le mal, *la colique de Madrid* provient surtout des brusques variations de température du climat de Madrid et de la Vieille-Castille, qui influent sur les intestins. Les soldats, souvent placés dans des conditions hygiéniques insuffisantes, étaient plus que tous les autres sujets à ce mal.

Le prince Murat guérit assez promptement; mais il dut, pour se rétablir complètement, se rendre aux eaux thermales de Barèges. Le général Savary le remplaça jusqu'à l'arrivée du roi Joseph, qui fit son entrée à Madrid vers la fin de juillet et prit en personne le commandement des armées.

Un de mes camarades, Augé, m'invita à dîner le 14 juillet. Cette invitation me surprit; elle ne s'accordait point avec les principes d'une excessive économie que le camarade Augé professait. Lavigne me mit au fait. Coubet était arrivé la veille de l'Escurial et s'était permis quelques plaisanteries sur la prévoyance d'Augé et sur l'inutilité des épargnes que l'on peut faire en campagne et en pays ennemis. De propos en propos celui-ci finit par rétorquer

tous ses arguments en le défiant de dépenser autant que lui. Un dîner splendide pour huit qu'il paya, fut le résultat de la dispute. Repas délicieux, où brilla la plus profonde gaité. Les convives étaient tous en belle humeur, à l'exception d'Augé.

Après le dîner chacun sortit de son côté. Tandis que je me promenais tranquillement avec deux de nos dîneurs, Augé et Lavigne étaient allés se battre au pistolet derrière le palais du roi. Frappé d'une balle dans la tête, Lavigne se fit porter à son logement chez D. Antonio Lopez. Ce D. Lopez avait un fils nommé Santiago et une fille belle comme les amours, la séduisante Mariquita, qui partageait l'ardeur qu'elle avait inspirée à notre infortuné camarade. Elle versa un torrent de larmes à l'aspect de son amant que l'on transportait chez elle dans un état si déplorable. Cette douleur se calma pourtant peu à peu. Et lorsque Lavigne fut pansé, la belle Espagnole, qui ne perdait pas la tête, s'approcha doucement du lit du blessé, lui présenta une plume, du papier, une écritoire et prit elle-même le soin de dicter un testament en sa faveur. Pour ne pas compromettre la réputation de son amie, Lavigne, croyant bien faire, ne mentionna pas son nom dans l'acte. Il y substitua celui de Santiago, frère de Mariquita. La blessure de Lavigne était grave. Il mourut dix jours après. Cet événement malheureux nous priva du meilleur de nos camarades et causa la plus vive peine à ceux qui avaient assisté au dîner charmant dont le dénouement fut si tragique. Notre chef, mal instruit, nous mit tous aux arrêts jusqu'à nouvel ordre, sans prendre des informations plus exactes.

La belle Mariquita, désolée, s'arracha les cheveux et jeta les hauts cris. On croit peut-être que la perte de son amant lui faisait éprouver cet excès de chagrin : point du

tout. La véritable raison était la suivante : le testament, destiné à Mariquita, portait, on l'a vu plus haut, le nom de Santiago. Ce tendre frère fit valoir ses droits, voulut qu'on s'en tint à la lettre de l'acte et non à l'intention bien connue du testateur. Il s'empara de l'héritage et ne laissa rien à Mariquita.

Cependant les armées des insurgés s'approchaient de notre ligne et se dirigeaient sur deux points principaux : Saragosse et Bilbao, dans l'intention sans doute de s'avancer d'un côté dans la Catalogne et de l'autre dans la Biscaye, pour intercepter nos communications avec la France. Le roi marcha d'abord à la rencontre d'un corps de troupes ennemies qui, venant de Madrid, devait renforcer la garnison de Saragosse et former un camp sous ses murs.

CHAPITRE II

José Ier, roi d'Espagne, entre à Madrid le 20 juillet. Fêtes. Insurrections en Andalousie et Valence. — Honteuse capitulation de Baylen. Ses désastreuses conséquences. Elle est violée par les Espagnols. Récit du major Treille. — L'amiral Rosily. L'escadre française capturée à Cadix, après Baylen. — Madrid abandonné. Je reste avec les malades. — Entrée de l'armée espagnole. Prédications fanatiques. Catéchisme patriotique. Assassinats. — Castaños nous protège. — Prisonniers de guerre. — A San-Fernando.

La bataille de Medina-de-Rio-Seco, gagnée par le maréchal Bessières, dompta un instant les insurgés de l'Aragon et des Asturies, et le nouveau souverain que Napoléon donnait à l'Espagne put s'aventurer sur les routes de son royaume sans risquer d'être mis en pièces par ses sujets. Le roi Joseph Ier fit son entrée à Madrid le 20 juillet. La garnison était sous les armes et tous les Français allèrent à sa rencontre. Le peuple espagnol ne fit pas de même : on ne voyait personne dans les rues, les portes et les fenêtres étaient fermées. On avait ordonné de tapisser les maisons; ceux qui se conformèrent aux règlements de l'autorité le firent d'une manière insultante en suspendant de sales haillons à leurs fenêtres. Le 25 juillet le roi *José* fut proclamé. Toutes les ressources furent déployées, tous

les moyens mis en jeu pour égayer les Espagnols; on prodigua les fêtes et les divertissements, spectacles gratis : pendant huit jours courses de taureaux, danses, illuminations. Le jeu sanglant des combats de taureaux avait été défendu par le roi Charles IV. Joseph les rétablit, espérant devenir populaire.

Tandis que l'on s'amusait à Madrid à faire divertir le peuple, de grands événements se préparaient en Andalousie et dans le royaume de Valence. Les paysans s'étaient levés en masse pour se réunir au petit nombre de soldats disciplinés qui se trouvaient alors dans ces deux provinces. Animés d'un zèle fanatique et patriotique allumé dans leurs cœurs par les discours des moines, ils marchaient contre les Français, le crucifix d'une main et le poignard de l'autre, portant le scapulaire sur la poitrine, enflammés d'une haine aveugle. Le général Dupont, qui marchait sur Cadix avec trois divisions, fut attaqué le 19 juillet, veille du jour où le roi José fit son entrée à Madrid, laissa désarmer et faire prisonnières ses troupes, cernées par cette canaille. Un seul régiment, le 116e de ligne, réussit à s'échapper, grâce à l'énergie de ses officiers. La capitulation signée par le général Dupont fut d'ailleurs violée et les malheureux prisonniers soumis à des supplices horribles, sur les pontons et dans l'île déserte de Cabrera. Sur les dix-neuf mille soldats de Baylen, il en revint à peine trois mille en France à la signature de la paix, en 1814. Le reste expira dans des tourments dont le récit dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Le général suisse Reding, qui commandait les insurgés, savait que les divisions Dufour et Védel rejoindraient bientôt le corps du général Dupont. Il se hâta de proposer une suspension d'armes, que le général français eut la coupable faiblesse d'accepter après un engagement peu

meurtrier. Quelques heures plus tard le général Védel parut du côté opposé, attaqua les Espagnols, fit mettre bas les armes au régiment de Jaen et lui prit deux pièces de canon. Ce premier succès, qui donnait la supériorité aux troupes françaises, pouvait consommer la perte de l'ennemi. Dupont envoya cependant à Védel l'ordre de cesser de combattre et même de rendre à l'armée espagnole le régiment et l'artillerie qu'il avait pris postérieurement à la suspension d'armes, qui pourtant ne concernait pas ses troupes. Reding se trouvait à son tour entouré d'ennemis, et pourtant il leur dictait des lois. La division Dufour arriva alors, et Dupont la condamna aussi à l'inaction. Ces funestes retards donnèrent le temps au général en chef Castaños de venir à Baylen. Il proposa à Dupont une capitulation que celui-ci commit le crime d'accepter. Il fut convenu d'abord que notre armée d'Andalousie passerait librement par la Sierra-Morena. Ce premier traité fut dressé et signé sur-le-champ. Puis le lendemain Castaños se ravisa : la capitulation fut annulée. Au lieu de témoigner leur indignation et de reprendre les armes après une semblable violation du traité, les généraux qui commandaient le corps cerné par l'ennemi acceptèrent cette seconde capitulation, par laquelle ils se rendaient prisonniers de guerre. Les divisions Védel et Dufour, qui n'étaient point au pouvoir de l'ennemi, s'éloignèrent pendant la nuit. Elles se dirigeaient à marches forcées sur la Caroline, lorsqu'un ordre formel de Dupont leur signifia qu'elles avaient été comprises dans la capitulation.

On a droit d'être surpris que le général Dupont ait capitulé devant des insurgés. Même privé de tout secours, il pouvait encore percer les rangs ennemis pour revenir sur Madrid. Mais ce qui rend sa conduite plus honteuse encore, c'est que les deux divisions libres aient été comprises

dans la capitulation. Les généraux Védel et Dufour auraient bien pu rejeter les sommations et les ordres d'un chef déjà tombé entre les mains des Espagnols et qui n'avait plus aucune autorité. Mais dans l'une et l'autre de ces divisions on ne pouvait se résoudre à perdre le butin dont chacun avait eu une plus ou moins grande part, après le pillage de Cordoue et des villes voisines.

Le médecin-major Treille, attaché à l'ambulance de la 1re division, m'a donné plus tard à ce sujet une déclaration très précise. Le rouge me monte au front en la reproduisant :

— Notre petite armée avait, dit-il, plus de bagages qu'une armée de cent cinquante mille hommes. De simples capitaines et des civils assimilés à ce grade avaient des carrosses à quatre mules. On comptait au moins cinquante chariots par bataillon. C'étaient les dépouilles de la ville de Cordoue. Nos mouvements en étaient gênés. Nous fûmes victimes de la cupidité des chefs. La convention d'Andujar faisait espérer que l'on conserverait ces richesses perfides. Beaucoup d'officiers en effet n'en furent point dépouillés, et ce maudit butin devint par la suite la cause de bien des maux. On obligea les soldats à vider leurs havresacs. Mais, par une injuste compensation, il fut accordé que certains caissons ne seraient pas visités. Tout le monde, on le pense bien, n'était pas d'avis de mettre bas les armes : plusieurs officiers généraux proposaient de sacrifier l'artillerie, les bagages et de marcher tête baissée sur l'ennemi. Les soldats frémissaient de rage ; ils manifestaient hautement le désir de violer le traité et de se faire jour au travers des bataillons espagnols. Si les cuirassiers avaient partagé ce noble dévouement, s'ils avaient consenti à seconder l'audace de leurs compagnons, la plus grande partie de

l'armée se serait dégagée et sauvée, malgré l'opposition de ses chefs. L'infanterie implorait à grands cris le secours des cuirassiers. Pendant ce débat, un officier général rompit son épée pour montrer qu'il ne voulait plus se battre et qu'il fallait plier sous le joug. Un des articles de cette capitulation, de douloureuse mémoire, portait que l'on restituerait les vases sacrés pillés à Cordoue et à Jaen. Consentir à la restitution de ces vases, c'était, comme le dit durement l'Empereur au général Legendre, chef de l'état-major de Dupont, c'était avouer qu'on les avait volés. Il aurait mieux valu les remettre aux Espagnols sans le constater par écrit. Le commandant Saint-Église, qui commandait un bataillon du 116e au poste de Madridejos, ne se regarda pas comme engagé par l'acte que son chef prisonnier venait de souscrire, et ramena sa troupe.

Il faut convenir que nos généraux se confièrent avec une légèreté, une irréflexion inconcevables à la loyauté des Espagnols. D'après la manière dont Napoléon en avait usé envers leur patrie et leurs souverains, pouvaient-ils penser raisonnablement que nos ennemis garderaient la foi jurée? Aussi cette capitulation ne reçut même pas un commencement d'exécution. A la vérité, les généraux et les chefs d'administrations furent renvoyés en France, mais à leurs dépens, après avoir été pillés par les Espagnols. L'armée fut respectée tant qu'elle resta réunie sur un même point. On lui fit prendre des cantonnements, où l'on devait rester, disait-on, jusqu'à ce que l'embarquement fût achevé. Il ne pouvait avoir lieu que peu à peu. On sépara les régiments pour ne pas épuiser les vivres d'un seul pays. Lorsque l'armée fut ainsi divisée, on prit soin de débarrasser les soldats de leurs armes. C'était pour eux un poids inutile; elles devaient leur être

rendues au moment de l'embarquement. Les officiers furent éloignés de leurs troupes; on leur laissa cependant leurs épées; mais bientôt, sous le moindre prétexte, on les désarma aussi. Cette belle armée fut dispersée, disséminée dans de petites villes, d'abord par régiments, ensuite par bataillons, enfin par compagnies. Quand on eut la conviction que les Espagnols violaient entièrement la capitulation, il n'était plus possible de se révolter.

La bataille de Baylen a été certainement le plus funeste événement de la guerre d'Espagne, le plus désastreux pour nos armes. Les conséquences de cette malheureuse journée ne sauraient être calculées, et l'on ne doit pas seulement les borner à la perte des vingt et un mille hommes d'infanterie, deux mille quatre cents cavaliers, et quarante pièces de canon, c'est-à-dire le bon tiers des troupes françaises qui étaient dans la Péninsule. Les Espagnols vaincus à Baylen, tout leur pays était à peu près soumis. Mais quand ils virent que le sort des armes se décidait en leur faveur, chaque paysan devint un soldat, chaque soldat un héros. Ils avaient terrassé les vainqueurs d'Austerlitz. Un enfant de quinze ans croyait valoir au moins deux grenadiers français. On sut profiter adroitement de cet enthousiasme. On l'excita par les moyens les plus puissants : « *Aux vainqueurs des vainqueurs d'Austerlitz!* » telle était la devise fastueuse que portèrent les drapeaux distribués à l'armée espagnole. Les officiers qui avaient pris part à cette action reçurent une médaille où l'on voyait deux épées en croix auxquelles un aigle était pendu par les pieds; au revers on lisait : *Bataille de Baylen*, 19 *juillet* 1808.

A cette époque l'escadre combinée française et espagnole, qui avait échappé au combat naval de Trafalgar, était encore dans le port de Cadix. A la première nouvelle

des événements de Madrid, les vaisseaux espagnols se séparèrent des vaisseaux français, et bientôt après, l'amiral Rosily, qui commandait l'escadre française, fut sommé de se rendre. L'amiral temporisa dans l'espoir que le général Dupont viendrait à son secours. Enfin il fut attaqué en même temps par la flotte espagnole et par les forts. Les Anglais occupaient la rade et l'empêchaient de chercher son salut dans la retraite. Après avoir fait une résistance honorable pour son pavillon, mais dont on ne pouvait attendre aucun résultat avantageux, l'amiral Rosily se vit forcé de capituler. L'escadre française, alors à Cadix, était composée de nos meilleurs vaisseaux, montés par l'élite de nos meilleurs équipages. La bataille de Baylen acheva donc la ruine de la marine française. Les Espagnols ne profitèrent pas de tous les avantages que leur donnait la victoire de Baylen. A peine la capitulation fut-elle signée qu'ils firent partir un officier d'ordonnance, le capitaine Villoutryes, pour en porter la nouvelle à notre quartier général à Madrid. C'était une grande faute, ils ne tardèrent pas à s'en repentir. On fit courir après l'aide de camp porteur des dépêches, afin de l'arrêter. Heureusement il était assez loin pour qu'on ne pût l'atteindre. Sans cette maladresse, l'armée espagnole serait arrivée à l'improviste à Madrid. Elle pouvait surprendre le peu de forces qui nous restaient encore et s'emparer même de la personne du roi Joseph. Le maréchal Moncey se dirigea sur Valence pour disperser les rassemblements qui s'y formaient de tous côtés. Il ne put aller que jusqu'à Cuença. L'ennemi le repoussa avec perte. Il opéra sa retraite en bon ordre et revint à Madrid.

La capitulation du général Dupont consterna l'armée française. Il n'était plus possible de se maintenir dans la capitale, et l'on se disposa sur-le-champ à l'abandonner.

L'hôpital de Madrid était alors encombré de malades; le peu de temps qui nous restait pour effectuer la retraite ne permettait pas de les enlever, on le disait du moins. Il y avait d'ailleurs des objets bien plus précieux à enlever : l'argenterie, l'or, et les femmes qui voulurent suivre nos guerriers. Le défaut des moyens de transport obligea le roi José à laisser à Madrid les malades qui ne pouvaient pas marcher. Ils étaient 3.000. Un nombre suffisant d'officiers de santé devait rester pour le service de l'hôpital. Tous les blessés de la garde impériale, excepté cinq hors d'état de supporter le voyage, furent transportés à Burgos et ensuite à Vittoria par les voitures de nos ambulances. M. le médecin-major Honnaud resta à Madrid avec la direction supérieure de nos blessés et de nos malades. Le duel qui avait causé la mort de notre camarade Lavigne était une affaire trop récente pour être oubliée. Il s'agissait de désigner les officiers de santé qu'on laisserait à Madrid. Pour avoir été invité à dîner le 14 juillet et pour me punir d'une faute à laquelle j'étais étranger, je fus du nombre de ceux que le sort ou pour mieux dire le caprice et l'esprit vindicatif de nos chefs condamnèrent à tomber entre les mains des brigands. Le roi alla s'établir, avec son quartier général, à Miranda, et l'armée campa sur la rive droite de l'Èbre. Le corps du maréchal Bessières, formant l'arrière-garde, avait pris position entre le fort de Ponte-Corvo et Brievesca, où nous séjournâmes quelque temps.

Le 30 juillet, il ne restait plus que les malades et nous dans Madrid. A peine l'armée française fut-elle sortie des portes de la ville, que le peuple se souleva en masse. L'armée espagnole n'était pas encore arrivée et la canaille, que nulle force ne pouvait contenir, nous menaçait de ses poignards. Les portes de l'hôpital étaient ouvertes,

et l'autorité refusait d'y mettre une garde. Enfin on nous donna quelques invalides qui imposaient plus par leur âge que par la force de leurs armes. Ces braves gens nous gardèrent jusqu'à l'arrivée de l'armée espagnole. Elle entra dans la ville le 5 août, et défila depuis six heures du matin jusqu'à midi. Tout le peuple se rendit à la porte d'Atocha. On se figure aisément la joie qui se manifesta de part et d'autre; les cris de vive Fernando! viva Castaños! retentissaient de tous côtés. Les esprits commencèrent à s'échauffer. Et c'est à cette époque particulière seulement que la guerre prit ce caractère d'acharnement et de fureur qu'elle a conservé jusqu'à la fin. Les moines employèrent l'influence qu'ils ont toujours eue sur le crédule espagnol. Des milliers de bandits, qui avaient endossé le froc par contrainte ou par intérêt, joignirent les conseils à l'exemple pour exaspérer le peuple et pour aviver encore la haine implacable qu'il avait contre nous. Quelques-uns se dépouillèrent de l'habit religieux, que leur conduite déshonorait, et devinrent des chefs de brigands. D'autres, plus attachés à la vie oisive et licencieuse du cloître, se contentèrent de prêcher la vengeance et l'assassinat. On vit paraître à l'instant des proclamations foudroyantes, des chansons, des libelles, des catéchismes patriotiques, etc.

Voici un fragment du fameux catéchisme qui déclarait nos soldats soutiens du démon et faisait de leur assassinat un acte saint :

Demande. — Qui est venu en Espagne? *Quien ha venido en España?*

Réponse. — La seconde personne de la trinité démoniaque. *La segunda persona de la trinidad endemoniada.*

Demande. — Est-ce péché que tuer les Français? *Sera pecado el matar Franceses?*

Réponse. — Non, monsieur, c'est au contraire un grand mérite. *No, senor, antes bien de merece mucho* (1).

Tels étaient les principes de ces catéchismes. Je les rapporte d'après un exemplaire que j'ai gardé quelque temps et que j'aurais voulu conserver. Dans un autre chapitre, on supposait le diable en trois personnes. Napoléon, Murat et Godoy composaient cet infernal trio. Le titre de Français devint alors un crime aux yeux des gens du pays. Tout Français qui avait le malheur de sortir de sa retraite tombait sous le fer des assassins. Si quelque Espagnol moins inhumain avait tenté de le protéger ou de le sauver, il était mis à mort lui-même. Chacun aspirait à la gloire d'avoir tué un Français. Peu lui importait de l'avoir frappé sur le champ de bataille, dans les rues ou sur le lit de douleur de l'hôpital. Quant à nous, à l'hôpital, pauvres diables, nous considérions comme un bonheur que l'on daignât nous oublier. Chacun gardait le silence et craignait avec raison pour sa vie. Mais le général Castaños nous prit sous sa protection. Une forte garde d'infanterie et quatre pièces d'artillerie vinrent nous défendre contre la férocité du peuple. A mesure que nos malades se guérissaient, on les dirigeait sur San-Fernando, petit village à deux lieues et demie de Madrid. Je partis le 5 septembre avec le troisième convoi. La veille, j'avais fait mes adieux à D. Domingo Alonzo; il me donna de l'or d'Espagne au lieu de l'argent de France que je lui avais confié et dont je n'aurais pu me servir. Je ne voulus pas me charger de ma valise, je la laissai chez lui. J'embrassai cet ami précieux et sincère et je partis. La populace nous accompagna *intra* et *extra muros* en voci-

(1) Extrait du *Catecismo civil y narracion abreviada de las obligaciones de todo Espanol.* — Sevilla, 1808.

férant des injures atroces, en nous jetant des pierres. On nous reçut de même dans un village placé sur la route.

Heureusement San-Fernando était pour le moment le terme de notre voyage. J'y arrivai sain et sauf. Ce n'était pas trop mal commencer. On nous logea dans une maison de réclusion, le Bicêtre de Madrid, où l'on enfermaït les femmes de mauvaise vie. Chacun obtint une cellule, meublée avec une paillasse de deux pouces d'épaisseur, sur laquelle on avait jeté un drap et une couverture. Dès ce moment nous fûmes traités en prisonniers de guerre. Comme officier, je recevais quatre réaux (un franc) et la ration de pain. Les soldats avaient la même ration et un réal (cinq sous). La maison était assez vaste : deux cours et un jardin, où on se promenait en long ou en large, selon sa fantaisie. Mais nous étions malheureux : nous étions prisonniers! La musique, les vers, la paume, le loto, les quilles venaient de temps en temps charmer les ennuis de notre captivité. On se disputait le matin pour faire la paix à la fin du jour, et l'on dormait bien pendant la nuit, malgré la dureté de la couche. La prison rassemble constamment les personnes qui subissent les mêmes peines. On se connaît mieux que dans le monde; les occasions de se rendre service se renouvellent à chaque instant. On observe, on étudie les caractères, et tel devient notre ami ou notre ennemi juré qui toujours nous eût été indifférent. Avril et Thillaye furent les amis que je choisis dans ce triste séjour. Gai, vif comme la poudre, mauvaise tête, le premier avait un cœur excellent. Un caractère original distinguait le second : poète, musicien, même un peu bouffe, au demeurant le meilleur fils du monde. Notre liaison devint si intime que nous fîmes tous trois le serment solennel de ne pas nous quitter, de courir les mêmes chances, quel que fût le destin qui nous attendait. Nous

avions un grand nombre de mauvais sujets dans notre prison : un faux colonel, que l'on démasqua, et plusieurs individus que l'on éloigna de la société des honnêtes gens. Trois mois s'écoulèrent à San-Fernando d'une manière assez agréable pour des captifs. Nous nous plaignions cependant. Hélas! nous n'avions encore rien vu, en comparaison de l'avenir épouvantable que le sort nous préparait!

CHAPITRE III

L'armée française marche sur Madrid. Notre émotion. — Dirigés sur Cadix (29 novembre 1808). — La valise de Thillaye. — Reçus partout à coups de pierres. — Bruit du canon. Lâcheté des Espagnols. — Coup d'œil rétrospectif. L'Empereur rejoint le roi José à Vittoria. Dangereuse chute de cheval du maréchal Lannes. Singulier traitement. Rapide guérison. — Combat de Burgos. L'aide-major Rosel. — Combat de Sommo-Sierra. Napoléon à Madrid (2 décembre 1808). Sévère répression. — Napoléon à la poursuite des Anglais. Pénible traversée de la Sierra-Guadarama. Froids excessifs. Gangrène par congélation. — Les blessés du combat de Benavente. Épidémie chez les blessés anglais. Le petit tambour aveugle. M. Larrey remplacé par M. Percy. Sa grave maladie. — Retour en France de Napoléon. Notre convoi de prisonniers. — Mes compagnons dépouillés. — A Oropéza. — Le *rancho*. — A Castillo-de-Piedrabuena. Le capucin et les cochons.

L'armée française revenait sur Madrid. Déjà nous entendions le bruit du canon, bruit charmant pour des captifs; signal de joie et d'espérance! Chaque coup nous faisait tressaillir de bonheur en même temps qu'il frappait de terreur les Espagnols alarmés. Notre sort allait être bientôt décidé. Nous vivions entre l'espoir et la crainte. Hélas! nous ne conservâmes pas longtemps cette agréable incertitude!

Le 28 novembre, à six heures du matin, trois compagnies du deuxième régiment des volontaires de Madrid

arrivèrent dans notre prison. Un commissaire des guerres passa en revue les prisonniers, les partagea en trois détachements : le premier devait partir le même jour à quatre heures du soir, le second pendant la nuit et le troisième le lendemain matin. Thillaye, Alepine, Avril et moi fûmes désignés pour le second départ. Nos autres compagnons de voyage étaient MM. Luquet, officier, Streykfeld, officier prussien, Saurel, Bonnecarrère, chirurgiens, Perret, employé dans l'administration des hôpitaux, et cent soixante soldats. Nous avions pour escorte une compagnie entière. Le ton affable du capitaine qui la commandait nous fit bien augurer de la conduite des soldats.

Les Espagnols nous avaient permis d'emporter à San-Fernando tous nos effets : ils ne s'étaient emparés que de nos armes. Nous n'avions pas été dévalisés encore. Nos gardiens se bornaient à porter un œil de convoitise sur bien des objets dont ils auraient voulu nous débarrasser. Il était probable que d'autres ne seraient pas si timides. Pour prévenir ce danger, Thillaye imagina d'endosser et de chausser toute sa garde-robe. Rond comme une futaille, revêtu d'autant d'habits que le vicomte de Jodelet, il vint me trouver dans ce grotesque équipage :

— Voilà, me dit-il, le vrai moyen de porter sa valise. On ne risque pas d'en perdre la clé. Ainsi on ne pourra me voler sans que j'en sois averti!

Je ris en le voyant affublé de la sorte. Je lui fis observer que cette manière de porter un bagage ne convenait point à un prisonnier qui devait faire une longue route à pied et qui ne serait pas libre de s'arrêter quand il le voudrait; qu'enfin il serait accablé de fatigue avant d'arriver au premier gîte. Il ne répondit rien, et pour me convaincre il se servit de l'argument de Zénon. Il marcha dans la cour et me prouva que ses nombreuses enveloppes ne le

gênaient point du tout. Je me laissai séduire et m'habillai de la même façon, sans me charger autant. Avril suivit notre exemple.

Nous partîmes de San-Fernando à deux heures de la nuit, le 29 novembre. Nous marchions très vite. La quantité d'habits que nous portions était fort incommode. Elle gênait les mouvements du corps et nous fatiguait horriblement. On ne s'arrêta point et nous fûmes obligés de prendre patience jusqu'au soir. Notre troupe passa devant Madrid à sept heures du matin et coucha à Leganez, où elle fut reçue à coups de pierres. Dans ce village les habitants s'étaient précipités en foule sur nos pas. Ils nous accompagnèrent en nous menaçant du poignard, jusqu'à la maison qui nous servit de prison. Notre escorte en défendit l'entrée aux assaillants, qui se contentèrent de jeter des pierres aux fenêtres. Notre premier soin en arrivant fut de nous débarrasser du poids de nos habits. Nous convînmes que cette manière de porter sa garde-robe ne pouvait pas être adoptée par des piétons.

Le 30 novembre nous partîmes de Leganez de grand matin. Les habitants nous accompagnèrent jusqu'à un quart de lieue avec autant de politesse qu'à l'arrivée. Nous fûmes d'ailleurs accueillis le soir de la même manière, en arrivant à Alamo, avec des pierres... Le lendemain, à une lieue d'Alamo : le canon se fit entendre. Le son augmentait à mesure que nous avancions et donnait à nos gardiens autant de peur qu'il nous causait de joie. Peu de temps après, un bruit de chevaux et de voitures très rapproché frappa notre oreille. Un brouillard des plus épais empêchait de distinguer. Nous aperçûmes bientôt une douzaine de caissons d'artillerie et des fourgons. Le capitaine de notre escorte, el señor D. Palacio, fit faire halte et s'avança pour aller à la découverte. Pendant ce temps

plusieurs de ses soldats, craignant de tomber entre les mains des Français, embrassaient nos genoux et nous suppliaient de leur sauver la vie. Mais quand ils virent que ces caissons appartenaient aux Anglais, honteux de leur méprise et aussi de s'être abaissés jusqu'à implorer notre protection, ils devinrent encore plus insolents et nous firent marcher à coups de crosse en nous accablant d'injures.

Le convoi d'artillerie que nous venions de rencontrer allait rejoindre l'armée anglaise fuyant vers la Corogne, poursuivie de très près par Napoléon. Le détachement espagnol qui nous gardait était très rapproché des troupes françaises, puisque nous avions entendu leur canon en passant à Alamo. Mais l'armée du maréchal Soult avait autre chose à faire qu'à délivrer des prisonniers. Des événements militaires importants venaient en effet de se produire.

Parlons donc des faits de guerre survenus après l'évacuation de Madrid, pour apprendre à nos lecteurs comme quoi les Anglais se trouvaient sur notre passage, et aussi comment nos blessés furent soignés pendant cette campagne.

L'Empereur était arrivé en Espagne avec une nouvelle armée. Il rejoignit le roi *José* à Vittoria, où se trouvaient les troupes qui avaient évacué Madrid. Des ambulances actives y avaient été organisées; mais elles étaient à peu près dépourvues des moyens indispensables pour donner aux blessés les secours dont ils auraient eu besoin après les premiers combats. On acheta un nombre suffisant de mulets garnis de bâts pour porter les caisses d'appareils à pansements, d'instruments de chirurgie et de médicaments, partout où les divisions pourraient aller. Les petits chars de la Biscaye, qui gravissent les montagnes et pas-

sent par tous les défilés, devaient être consacrés au transport des blessés, comme étant les moyens les plus commodes pour le pays.

L'Empereur, qui s'occupait personnellement de tous les détails de l'armée, avait été frappé du nombre croissant des malades. Il écrivit de Vittoria au major général Berthier, au mois de novembre 1808, ordonnant que les fusils des soldats entrant aux hôpitaux fussent recueillis et maintenus en leur état. Il fit établir dans chaque hôpital des salles d'armes et des garde-magasins, prescrivant au commandant de la place de visiter fréquemment ces salles afin de s'assurer que les armes étaient bien entretenues.

Napoléon était arrivé à Vittoria dans les premiers jours d'octobre. En suivant Sa Majesté à franc étrier, le maréchal Lannes fut renversé avec son cheval sur le Mont-Dragon, montagne très escarpée et couverte de neige glacée. Sa chute fut très violente. Le cheval, en essayant de se relever, retomba, lui fracassant la poitrine et le bas-ventre. Lorsque le maréchal Lannes fut apporté à Vittoria, il était couvert d'ecchymoses; son ventre était enflé et tendu; il ressentait de vives douleurs dans les entrailles, de la gêne dans la respiration et il ne pouvait faire aucun mouvement. En outre, bien que souffrant d'une vive inflammation intérieure, ses extrémités étaient glacées. Il fut soigné d'une manière fort originale. Un énorme mouton, étourdi par un coup de massue, fut écorché tout vivant. Pendant qu'on dépouillait l'animal, on prépara une *embrocation* très chaude d'huile de camomille fortement camphrée. Immédiatement après, la peau toute fumante, qui laissait transsuder de sa surface écorchée une rosée sanguinolente assez copieuse, fut appliquée sur la peau de Son Excellence. On la croisa exactement, et on en

cousit les bords. Des flanelles chaudes furent appliquées sur les jambes et sur les bras du maréchal, qui absorba en même temps quelques tasses de thé léger avec un peu de jus de citron et du sucre. Le maréchal éprouva aussitôt un mieux sensible, se plaignant seulement d'un fourmillement douloureux qui diminua graduellement : phénomène dû sans doute à l'adhérence parfaite de la peau. Puis il s'endormit dix minutes après et resta dans un sommeil profond et tranquille pendant deux heures. L'enveloppe du mouton lui fut retirée; tout son corps frictionné avec une embrocation chaude d'eau-de-vie camphrée, boissons émollientes, lait d'amandes douces éthéré, lavements émollients camphrés, etc. Le lendemain, application de ventouses scarifiées sur les parties ecchymosées, frictions aromatiques, bains chauds, etc. Le cinquième jour, le maréchal fut en état de se mettre en route et de suivre de nouveau l'Empereur à franc étrier.

L'armée s'était mise en marche sur Burgos, où étaient les avant-gardes des insurgés. La deuxième campagne d'Espagne commençait.

L'avant-garde de l'armée française, en arrivant devant Burgos, éprouva, de la part des Castillans qui défendaient cette place, une résistance assez opiniâtre. Le lieu où se livra le combat était couvert d'Espagnols morts ou mourants. Nos aides-majors réunirent les blessés ennemis aux nôtres, dont le nombre était de soixante-dix. Le chirurgien Rosel, du 4e d'infanterie légère, avait opéré sur le champ de bataille, avec le discernement que donne une expérience consommée, ceux dont les blessures exigeaient l'amputation. Ceux qui n'avaient pas encore reçu de secours furent pansés. Ils entrèrent ensuite dans les hôpitaux de Burgos; on sépara les Français et les Espagnols.

Quelques jours après l'armée française repartit pour Madrid en passant par la route de Buytrago. L'avant-garde, commandée par le général Savary, était composée du corps des fusiliers de la garde, d'une partie de son artillerie volante et de la division légère du général Lassale.

A son arrivée à Boursequillos, village à l'entrée des gorges de Sommo-Sierra, l'avant-garde fut informée qu'un corps de troupes d'environ six mille hommes était retranché sur les hauteurs de Sepulveda et qu'un autre corps beaucoup plus nombreux défendait le défilé des montagnes. Avant de s'y engager, on jugea nécessaire d'attaquer le camp de Sepulveda. L'ennemi leva le camp, prit la fuite et se dispersa promptement.

Nos blessés, au nombre d'une trentaine, furent pansés sur le terrain et ensuite transportés à Burgos.

Notre armée s'était, après le combat, engagée dans la montagne. Elle ne rencontra aucun obstacle jusqu'aux retranchements établis par l'ennemi en avant du village de Sommo-Sierra. Mais alors les difficultés parurent insurmontables. Le chemin escarpé et très étroit pratiqué au flanc du défilé était défendu par des batteries masquées. Les deux côtés du défilé étaient également garnis de troupes, de canons. Il n'y avait aucun moyen d'enlever ces formidables positions sans une perte de temps considérable et un vaste mouvement tournant.

L'Empereur, pour qui le temps était précieux, donna l'ordre d'attaquer l'obstacle de vive force. A la faveur d'un épais brouillard qui s'éleva à propos, les chevau-légers de la garde s'élancèrent sur les retranchements qui coupaient le chemin. Au milieu des boulets, des balles et de la mitraille, les intrépides Polonais franchirent les fossés, pénétrèrent dans les redoutes, taillèrent en pièces ceux qui les défendaient, mirent en fuite

ceux qui échappèrent à leurs coups et se rendirent maîtres du passage. La victoire fut, il est vrai, achetée par le sang de plusieurs braves marchant au premier rang. Tous les blessés de cette brillante journée furent pansés et opérés sur les bords du chemin escarpé de la montagne. Les voitures de nos ambulances les transportèrent ensuite à Buytrago et de là à San-Martino, près de Madrid.

Les troupes espagnoles qui avaient échappé à nos coups après Sommo-Sierra s'étaient dispersées dans les montagnes. Notre armée arriva donc devant Madrid sans coup férir. Le 2 décembre 1808 l'Empereur planta sa tente sous les murs de cette capitale. Il fit battre en brèche la muraille du jardin du *Buen Retiro*. Nos troupes entrèrent par là à Madrid et vinrent se poster au Prado. Les trois grandes rues qui aboutissent à cette promenade étaient défendues par des tranchées et des parapets; un feu de mousqueterie partait des maisons voisines; on lui riposta vivement. Le général Labruyère fut tué d'un coup de fusil tiré d'une des fenêtres de l'hôtel de Medina-Cœli. Nos soldats y pénétrèrent, tuèrent tous ceux qu'ils trouvèrent armés et livrèrent la maison au pillage.

Aussitôt après notre rentrée à Madrid, des salles furent disposées dans le grand hôpital pour recevoir le petit nombre de blessés que nous avions eus pendant le siège et ceux conduits à San-Martino.

Madrid se soumit, reconnut le roi *Jose*. Mais comme nos troupes n'avaient pu entourer la ville à cause de son grand développement, la population, ainsi que les milices andalouses qui formaient la garnison, sortirent la nuit suivante par la porte d'Aranjuez. L'armée française entra dans Madrid. L'empereur resta à Chamartin, et c'est de là qu'il commanda et qu'il organisa l'administration. Son

frère s'établit au Prado, château des rois, à une lieue de la capitale. Les grands d'Espagne qui, après avoir prêté serment de fidélité au roi Joseph, l'avaient trahi, furent arrêtés comme traîtres et envoyés prisonniers en France. On traita les chefs de l'insurrection comme ils avaient traité le général Dupont. Tout ce qu'ils possédaient fut confisqué. On ne les ménagea d'aucune manière.

Une armée anglaise était arrivée dans la province de Zamora; son avant-garde était déjà à Valladolid. Nous nous préparâmes pour cette nouvelle expédition et l'ordre fut donné de se tenir prêt à partir au premier signal. Il s'agissait de couper à cette armée la route de la Corogne, le port de mer le plus voisin et le plus favorable à son embarquement. Je vais donner ici le récit de cette expédition, racontée par un témoin oculaire.

L'armée quitta Madrid le 22 décembre, se dirigeant vers les montagnes de la Sierra-Guadarrama qui furent traversées le lendemain et le surlendemain. Au pied de ces montagnes le thermomètre descendait déjà à 9 degrés Réaumur au-dessous de zéro.

Le vent soufflait du nord. Une grande quantité de neige était tombée pedant les jours précédents. Aussi, à mesure que nous nous élevions dans la montagne, le froid, déjà très vif, augmentait insensiblement et progressivement, au point que les hommes et les chevaux perdaient l'équilibre, tombaient sur le chemin. Plusieurs furent entraînés sur les pentes rapides par des tourbillons épais de grésil et de neige. Quelques-uns, perclus par le froid, restaient sur les bords de la route sans pouvoir se relever. L'artillerie volante et la cavalerie furent obligées de s'arrêter au milieu de la montagne, sur un plateau assez spacieux, par l'impossibilité où elles étaient de gravir l'autre moitié de la Guadarrama. Il fallut attendre le lendemain, où la

température s'éleva heureusement de quelques degrés. Dans cette situation pénible il fut très difficile de se procurer du bois. Lorsqu'on trouva le moyen de faire quelques feux de bivouac, ces feux furent plus nuisibles qu'utiles à nos soldats. En effet, tous ceux qui, sans précaution, présentèrent brusquement leurs pieds et leurs mains à l'action du feu furent frappés tout à coup de gangrène de congélation plus ou moins profonde, tandis que cette mortification ne se déclara chez aucun des militaires qui ne s'étaient pas approchés du feu. L'un des soldats de notre ambulance, ayant eu la main droite saisie par le froid en gravissant la montagne, se présenta avec précipitation au feu d'un bivouac et fit chauffer sa main de très près. Au même instant elle se gonfla prodigieusement, comme une pâte que l'on met dans un four très chaud. Lorsqu'il rejoignit l'ambulance, quelques heures après, sa main se trouva entièrement sphacélée. Il fallut en faire l'extraction à l'articulation radio-carpienne.

Le passage de ces montagnes fut difficile. Jamais, même en Russie, nos troupes n'ont souffert d'un froid plus vif ni éprouvé autant de fatigues. Heureusement que ni l'un ni l'autre ne durèrent longtemps. Après avoir franchi ces hauteurs l'armée entra dans une plaine immense et très fertile.

Le lendemain, un dégel accompagné de pluie succéda au froid rigoureux. L'armée marchait à travers des routes de traverse, se dirigeant sur Medina-del-Campo, puis vers Rosecco et Benavente, encore par des chemins de traverse. Les pluies continuelles et les terrains fangeux, où une partie des équipages s'étaient embourbés, rendirent cette marche d'autant plus pénible, qu'on ne trouvait aux stations où l'on s'arrêtait ni paille pour se coucher, ni bois pour se sécher.

Nos soldats arrivèrent à Benavente, mais un jour trop tard! L'armée anglaise venait d'y passer et avait brûlé le pont de la rivière qui mouille les murs de la ville. Notre avant-garde traversa cette rivière à gué et atteignit bientôt l'arrière-garde anglaise. Un combat sanglant s'engagea entre ces deux corps. Quoique l'ennemi fût en force supérieure, nos intrépides chasseurs restèrent maîtres du champ de bataille, d'une partie des bagages et firent précipiter la retraite du reste de l'arrière-garde ennemie, qui fut encore arrêtée, à son embarquement à la Corogne, par le corps de M. le maréchal Soult.

Les blessés du combat de Benavente, au nombre de 70, furent pansés sur le champ de bataille par les chirurgiens du corps. Dès le lendemain matin ils furent réunis dans un hôpital de la ville qui fut exclusivement réservé à la garde impériale. Presque toutes les blessures, faites par des armes blanches, étaient étendues et profondes. Parmi les blessés les plus grièvement atteints se trouvait un capitaine de mamelouks, M. d'Août, atteint de plusieurs coups de sabre à la tête et au bras gauche. Il guérit parfaitement grâce aux soins éclairés de M. le docteur Larrey, qui soigna aussi et remit promptement en selle Ibrahim, un des mamelouks de M. d'Août, à qui une balle de pistolet avait traversé l'articulation du genou et brisé la rotule.

Notre armée avait hâté sa marche, lorsqu'elle vit que les Anglais allaient lui échapper. Aussi un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers au moment où ils allaient atteindre le port pour s'embarquer.

La garde impériale borna sa course à Astorga, près des montagnes des Asturies. De là, elle revint à Benavente et ensuite à Valladolid, passant par le Rio-Seco. Arrivé à Valladolid, le baron Larrey prit toutes les dis-

positions nécessaires pour recevoir les blessés. Outre ses fonctions de chirurgien en chef de la garde, il fut encore chargé par l'ordre du jour de celles d'inspecteur général de tous les hôpitaux de la ligne établis dans cette ville. La surveillance et le traitement des malades anglais se trouvaient dans ses attributions. Cette partie de son service devint la plus difficile à remplir. Les fatigues, le froid et l'humidité que ces prisonniers avaient soufferts en traversant les montagnes des Asturies, les privations qu'ils avaient endurées et la nostalgie dont ils étaient généralement atteints, développèrent chez eux la fièvre d'hôpital, qui prit bien vite un caractère contagieux. M. le baron Larrey s'empressa d'isoler de nos troupes les Anglais malades et ceux mêmes qui étaient bien portants. Sans cette prudente mesure, l'épidémie se serait répandue dans tous les hôpitaux et dans toutes les maisons de Valladolid. Les prisonniers malades furent donc réunis dans un hôpital isolé des habitations, et l'on consacra à l'usage des Anglais en bonne santé une caserne spacieuse, bien aérée et située hors de la ville. Une distribution de capotes, de souliers, de chemises fut faite à ces malheureux. Ils en avaient grand besoin. M. le baron Denzel, commandant général des prisonniers, leur a témoigné un intérêt spécial et leur a prodigué des secours dont ils ont dû conserver longtemps un reconnaissant souvenir. Il convient de citer aussi le directeur général des hôpitaux. M. Gubert, qui remplit sa tâche à Valladolid avec autant de zèle et de désintéressement qu'il l'avait fait en Égypte.

Dans les premiers jours de l'arrivée des prisonniers anglais, nous perdîmes un assez grand nombre de malades de cette nation et de la nôtre, parce que les Anglais avaient été reçus indistinctement dans tous les hôpitaux. Mais par suite des mesures salutaires qui furent adoptées,

la maladie diminua d'intensité et ses effets se dissipèrent graduellement. Le changement des vents et de la saison contribua encore sans doute à arrêter les progrès de cette épidémie. L'excellent quinquina et le bon vin que nous fournissaient les agents espagnols, nous furent aussi d'un grand secours pour la guérison des malades français et anglais.

Le baron Larrey eut la joie de guérir un jeune tambour anglais, âgé de treize ans, prisonnier avec son père, caporal au 17e régiment d'infanterie britannique, dans des conditions particulièrement touchantes. Ce fut le baron Larrey qui le soigna. Le pauvre enfant avait perdu la vue au passage des montagnes des Asturies, pendant le froid rigoureux de l'hiver que nous venions de subir nous-mêmes, à la poursuite de l'armée anglaise. En outre, il avait fait le voyage de la Corogne à Valladolid les pieds nus, comme tous les prisonniers. La cécité provenait d'une goutte sereine, que le baron Larrey tenta de guérir. Le père du jeune aveugle, prisonnier comme lui, tenait constamment son fils sur ses genoux, lui prodiguant les marques d'une excessive tendresse. Le chirurgien en chef de la garde impériale demanda à Wood de lui confier son enfant pendant quelques jours, lui faisant espérer une guérison. Il le plaça dans un hôpital, sous sa surveillance particulière, et le soigna par des bains et des frottements de vin chaud camphrés, des applications de *moxas* successifs derrière les oreilles. A la septième application, les fonctions visuelles revinrent complètement. Pour assurer son succès extraordinaire, le baron Larrey établit un cautère au bras du petit malade, qui retrouva ainsi pour toujours l'usage complet de la vue. On peut juger de la joie du père lorsque son fils lui fut rendu entièrement guéri et chaudement couvert d'un petit manteau espagnol

que les médecins militaires de l'hôpital avaient donné à leur jeune patient à la sortie de l'hôpital. Wood, dans son jargon britannique, rappelait les bénédictiens du ciel su le bon *frenchman physician*.

A Valladolid, lieu de passage pour les troupes et pour les malades, nous fûmes obligés d'établir plusieurs hôpitaux. Malgré cette augmentation, ils étaient pourvus de tout le nécessaire et le service s'y faisait bien. C'est à la sollicitude toute particulière du maréchal Bessières que nous dûmes l'amélioration de ces hôpitaux et les secours matériels qu'y trouvèrent nos soldats.

Lorsque la garde impériale reçut l'avis de son départ pour la France, M. le docteur Larrey cessa ses fonctions d'inspecteur des hôpitaux de l'arme et remit son service à son collègue M. Percy, qui était à Madrid. Il s'était multiplié dans ses pénibles fonctions. Affaibli déjà par une affection catarrhale contractée pendant la campagne de Benavente, M. Larrey tomba gravement malade sur ces entrefaites de la fièvre nosocomiale. Après trois jours de repos, il se mit en route pour Burgos, afin de rejoindre la garde, déjà partie de Madrid. Mais le délire s'empara de lui en chemin, et il aurait sans doute succombé sans les soins vigilants et assidus de son élève et cousin, Alexis Larrey, jeune médecin donnant déjà de grandes espérances. Sa vie fut pendant quelques jours en danger. Le médecin en chef de la garde se remit enfin, grâce aux bons soins de M. le chirurgien en chef Beaumarchef et de M. le docteur Maisonade, qui lui furent prodigués en cette circonstance.

L'Empereur poursuivit les Anglais jusqu'à Astorga, passa la revue de ses troupes et donna le commandement de l'armée au maréchal Soult, avec ordre de hâter sa

marche pour ne pas donner à l'ennemi le temps de prendre haleine. Le maréchal pressa l'arrière-garde anglaise de si près que notre avant-garde avait souvent affaire avec elle. Le général Auguste Colbert fut tué dans un de ces engagements. Il emporta tous les regrets de l'armée. Tous les jours l'Empereur était exactement renseigné sur la situation des deux armées. C'est à Benavente qu'il apprit l'arrivée à la Corogne des transports destinés à embarquer l'armée anglaise, qui ainsi lui échappait. Sa présence n'étant plus nécessaire en Espagne, il ne songea plus qu'à repartir pour la France.

Revenons à notre triste convoi de prisonniers. Nous étions arrivés à dix heures du matin devant Noves. Le brouillard avait disparu. Les rayons du soleil réfléchissaient les armes de nos conducteurs. Les habitants crurent à la venue d'un bataillon français et prirent la fuite. D. Palacio leur envoya un parlementaire pour les rassurer. Les paysans revinrent alors avec le dessein de nous égorger et de nous punir ainsi de la terreur panique inspirée par des captifs. Notre escorte nous protégea. Mais D. Palacio nous fit faire halte en dehors de la ville, pendant que des soldats allaient nous chercher du pain. A Talavera de la Reyna, où nous devions coucher, l'excitation fut encore plus grande. Le capitaine ne voulut point s'y arrêter : sa vie et la nôtre étaient trop exposées. Nous allâmes coucher dans un village situé à deux lieues plus loin.

Nous marchâmes ainsi pendant plusieurs jours, revenant parfois en arrière. Ces marches et ces contre-marches, causées par le voisinage de l'armée française, nous faisaient espérer qu'on avait l'intention de nous échanger ou de nous rendre. Un incident nous confirma dans cette idée. Le 12 au matin, au village de Aldea-

Covispo, les officiers de notre garde nous fouillèrent les uns après les autres pour nous alléger de l'argent que nous pouvions avoir. On ne trouva rien sur eux : ils m'avaient tout confié. C'était à mon tour de paraître devant ces brigands. Mais, désespérant d'être plus heureux avec moi, ils cessèrent leurs recherches au moment où elles allaient être fructueuses et ne me fouillèrent point. Nous pensions, après cette opération préliminaire, être remis aux avant-postes français. Hélas! quelle erreur était la nôtre!

En arrivant le surlendemain à Oropeza, on nous enferma dans le vestibule de la prison, où nous passâmes la journée et la nuit. Quatre murs enfumés, éclairés par une fenêtre grillée; deux portes armées d'énormes verroux et de cadenas; une longue pierre destinée à nous servir de table, de siège et d'oreiller composait l'unique mobilier de ce charmant séjour.

Le lendemain au moment du départ nous vîmes arriver sur la place un officier de la garde impériale conduit par une douzaine de brigands. Nous pûmes échanger quelques paroles. Il nous donna des renseignements sur la position de nos armées, nous faisant espérer une prochaine délivrance. Nous l'invitâmes à dîner avec nous et à manger sa part du triste *rancho* qui composait notre ordinaire. Il accepta de grand cœur et mangea comme un affamé.

Le *rancho* qu'on nous donnait toutes les fois que nous pouvions le payer, signifie repas de soldat à la gamelle. Notre *rancho* consistait en mauvaises feuilles de chou et de laitue, des pommes de terre coupées en quatre sans être lavées ni pelées, et quelques poignées de pois chiches (*garbanzos*), le tout cuit à gros bouillon dans un chaudron plein d'eau et assaisonné avec du sel et du piment rouge. Le caporal, qui allait en avant, se chargeait de nous pré-

parer le *rancho* moyennant les quatre réaux que chacun lui remettait exactement tous les jours. Il y trouvait son profit, mais nous épargnait en même temps la peine d'acheter notre nourriture et de la faire cuire.

Après avoir marché toute la journée avec la pluie sur le corps dans des chemins impraticables, on s'arrêta à neuf heures du soir devant la porte *del Castillo de piedra buena*. On frappa à coups redoublés. Nous attendîmes longtemps encore qu'on daignât nous répondre. Enfin les créneaux furent éclairés par une lueur qui semblait venir de la cour. Un moment après, la porte s'ouvrit. Il était temps... Notre escorte allait achever de l'enfoncer avec la crosse de ses fusils.

Je croyais arriver dans un de ces châteaux habités par des fées, ou du moins par un ogre. Je commençais à m'étonner qu'un nain à figure sinistre n'eût pas sonné du cor sur la tourelle, lorsqu'un vieux capucin, grave, maigre, sec, la robe ceinte d'une corde à gros nœuds, se présenta devant nous. Il était suivi d'une vieille femme aussi sèche que lui, aussi sale que sa barbe. Le menton et le nez de cette sorcière se touchaient presque. Ce couple décrépit était accompagné de deux enfants, dont l'un portait dans sa main une poignée de joncs allumés, l'autre un fagot de la même plante servant à renouveler la lumière de cette lampe primitive. Après avoir parcouru des voûtes sombres, tapissées de toiles d'araignées, nous entrâmes dans une vaste cour où l'on nous parqua pendant une heure, cherchant un endroit convenable pour nous y installer et que le Père capucin finit par trouver, sans que D. Palacio osât risquer une observation.

On nous conduisit donc à la porte de l'étable, et l'on fit défiler devant nous vingt-six cochons, trois ânes, deux

mules et une jument. Un vieux cheval restait, qu'on ne voulut pas déranger. Il nous fut permis de partager l'appartement du coursier monacal, sous la défense expresse de l'incommoder en faisant du bruit et surtout d'usurper sa litière, qui n'était pas si sale que la place cédée par les pourceaux. Nous nous accommodâmes cependant de l'appartement mis à notre disposition d'une si galante manière. Après avoir dévoré un morceau de pain réservé sur la ration de la veille, chacun s'étendit et s'endormit comme s'il reposait sur un lit moelleux. Ce jour-là il n'y eut pas de *rancho*. Mais le lendemain nous mangeâmes d'un meilleur appétit quelques poignées de glands que le Père capucin consentit à nous vendre fort cher.

CHAPITRE IV

Séjour à Albuquerque. Arrivée de nuit. Logés à la citadelle. — La messe de Noël. — *Que guapos son!* — Bal improvisé. Maris jaloux. Danses interrompues. — Panorama, signaux, sensibilité, victuailles. — Brusque départ. — A Codacéa. — La mère du prisonnier. Un transfuge provençal. — 1809. A Grumena (1er janvier). Tempête. Difficile passage de la Guadiana. — *Castellum Blasiorum* et mes aïeux d'Espagne. — Miracle opéré par un scapulaire : « Je suis chrétien ». Clientèle gratuite. — Le bal des tonsurés. Toujours des pierres! Curé patriote et ivrogne. — Soldat du pape. *Jesus! Que lastima!*

Au moment de partir, Palacio reçut un message l'avertissant que les habitants d'Albuquerque avaient formé le projet de nous assassiner. Le capitaine différa notre départ jusqu'au soir, afin d'entrer dans la ville au milieu de la nuit. Cette précaution nous préserva de la mort, mais non pas des insultes accoutumées. Nous fûmes logés dans la plus haute tour de la citadelle. Là nous étions à l'abri de la fureur des paysans. Nous respirions un air pur, les rayons du soleil arrivaient jusqu'à nous malgré les grilles de la fenêtre. Nous pouvions faire du bruit, chanter même, sans que l'on nous imposât silence. Palacio nous annonça que l'on séjournerait quelque temps à Albuquerque. Nous allions enfin prendre un peu de repos. Le jour de Noël on nous permit d'entendre la messe dans la chapelle du châ-

teau. Jamais cette chapelle n'avait contenu tant de beau monde. Les notables y vinrent pour parler de la guerre ou par curiosité ; pour voir de près les Français et pour les humilier. Le plus grand nombre cependant semblait prendre en pitié notre sort. Et cependant tous se réjouissaient de nos malheurs! Les notables, hidalgos et bourgeois, avaient amené leurs femmes accompagnées de leurs filles et leurs amies. Notre surprise fut extrême quand nous vîmes la gothique chapelle embellie par une aussi brillante société. Nous devions des remerciements à ces dames pour être montées jusqu'au plus haut de la tour dans la seule intention de nous venir voir. Si les hommes nous regardaient avec un mépris insultant, le regard des femmes avait une expression bien différente. Les Espagnoles ont des yeux séduisants, un cœur tendre, une âme passionnée. Elles ne se montrèrent pas insensibles, heureusement! pour des infortunés. Nous entendîmes quelquefois des propos qui faisaient honneur à leur sensibilité et flattaient agréablement notre petite vanité. *Jesus que lastima! y qué guapos son!* Jésus quel dommage! comme ils sont gentils!

« *Ite missa est* » fut le signal du départ des fidèles qui s'étaient réunis dans notre chapelle. On nous permit de présenter nos respects et l'hommage de notre reconnaissance aux bonnes âmes qui nous visitaient. Les dames nous adressèrent une infinité de questions. Elles se promenaient sur la plate-forme en écoutant nos récits avec intérêt. La pitié et l'attendrissement se peignaient sur les traits des amicales visiteuses.

En perdant notre liberté et notre argent, nous avions conservé notre gaité et notre amabilité. C'étaient les seuls biens qui nous restaient ; de nouveaux succès devaient les couronner. Les belles Espagnoles voulurent visiter notre

appartement. Là quelques valses attaquées sur le flageolet avec une élégance de style, une vigueur d'exécution qui eussent fait pâlir Collinet lui-même, électrisèrent la société. A ce signal chacun s'empare d'une danseuse, et nous voilà pirouettant au milieu d'une prison que ma flûte enchantée venait de changer en salle de bal. Les maris, les frères et peut-être les amants de ces dames étaient en faction, rangés le long des murs, et formaient ce qu'on appelle vulgairement : la tapisserie. L'orchestre était infatigable comme les danseuses : il doublait, triplait les reprises. La sixième valse allait commencer, quand les maris, lassés de leur repos, mirent fin à ce bal impromptu en enlevant nos danseuses. Elles nous firent de tendres adieux et nous remercièrent d'un divertissement qu'elles avaient trouvé de leur goût; mais les hommes nous souhaitèrent le bonsoir d'un ton brusque. On ne nous permit point d'accomplir les devoirs de la civilité en reconduisant les dames jusqu'au bas de l'escalier. On ne put cependant nous défendre de les suivre des yeux du haut de notre tour.

Quand ces dames arrivèrent sur la place de la citadelle, un geste avec l'éventail, un mouchoir blanc qu'elles faisaient flotter au-dessus de leur tête annoncèrent qu'elles nous voyaient toujours. Leurs yeux ravissants dirigés sur notre donjon semblaient nous dire encore :

— Mon Dieu, qu'ils sont charmants !

Enfin elles disparurent sans nous laisser l'espérance de les revoir, leurs chevaliers n'étant pas disposés à les ramener à pareille fête !

Le donjon où l'on nous avait confinés était une superbe position télégraphique, toute la ville était sous nos pieds. Le lendemain un serviteur discret et fidèle parut à nos yeux, portant une corbeille pleine de provisions. Les anges et les oiseaux descendaient du haut de la voûte azurée

pour donner à dîner aux prophètes assis sur le gazon... Notre convoyeur, lui, prit la peine de monter six cents marches. Pains blancs, vins exquis, jambons et volailles froides, confitures, biscuits, chocolats d'Espagne, bien entendu, et des tablettes de nougat excellent complétaient cette précieuse collection.

Tout allait à merveille dans notre donjon. Le service des signaux se faisait avec exactitude, lorsque le 27 décembre, au moment où les rayons de l'aurore venaient éclairer le faîte de notre donjon, le village dormant encore, Avril était à la fenêtre; moi, comme Cendrillon, soufflant le feu pour me réchauffer les doigts, la porte s'ouvrit. Un sergent nous annonça d'un air effrayé qu'il fallait partir à l'instant. Nous apprîmes ensuite qu'une découverte de cavalerie française était venue dans la nuit jusqu'aux portes de la ville. Nos préparatifs furent vite faits. Un quart d'heure après nous marchions déjà sur la route de Codacéa. Naturellement on ne nous permit pas d'adresser nos adieux à ces femmes généreuses qui avaient adouci de leur mieux les misères de notre cruelle captivité. Qu'elles reçoivent ici l'expression de notre gratitude éternelle. Le souvenir des dames d'Albuquerque ne s'effacera jamais de nos cœurs.

Nous arrivâmes à Codacéa dans l'après-midi. On nous laissa quelque temps au milieu d'une rue pendant que l'on allait chercher les clés de la prison pour donner aux habitants le plaisir de nous voir et de nous insulter à leur aise. Ayant horreur de m'exposer aux risées de ces misérables, je me réfugiai chez une femme dont j'avais remarqué la figure triste et les yeux pleins de larmes. Je lui demandai un verre d'eau, elle m'apporta du vin en m'expliquant que son fils était prisonnier en France. C'est cette pensée qui faisait couler ses pleurs. Je lui dis que

dans notre pays il ne serait pas exposé aux humiliations que nous subissions en Espagne, qu'on donnerait à son fils du pain, s'il en manquait, et qu'il trouverait toujours des âmes charitables ayant pitié de lui. J'aurais encore continué, mais un coup de crosse m'avertit qu'il fallait me taire, et nous entrâmes dans la prison. Le 29, on coucha à Campo-Mayor, place forte sur la frontière du Portugal. Le matin avant notre départ un chef de bataillon portugais entra dans la prison avec un homme en uniforme de musicien de régiment. Ce musicien nous adressa quelques questions en français. Il traduisait à l'instant nos réponses au commandant. Il comprit à mon accent que j'étais Provençal, et, parlant aussitôt la langue de mon pays, il voulut savoir quelle était ma ville natale. Je fus très surpris de trouver un compatriote à une distance si éloignée, et dans les rangs ennemis. Je me souvins de l'avoir connu à Cavaillon. Je cherchais à me rappeler son nom, mais il disparut après m'avoir fait signe de garder le silence.

Le 30 on s'arrêta à Grumeña. Le matin nous avions passé sous les murs d'Elvas, ville très forte du Portugal. Le peuple furieux se présenta sur la route pour nous égorger. Notre garde ne pouvait nous défendre. Mais on pointa des pièces d'artillerie sur les assaillants en les menaçant de faire feu. Ils se retirèrent aussitôt.

Nous quittâmes Grumeña le 1er janvier 1809. On voulait nous faire passer la Guadiana. Mais le temps était si mauvais, la rivière si agitée que nous faillîmes nous noyer. Notre départ fut donc différé jusqu'au lendemain. La Guadiana est une rivière assez forte qui sépare l'Espagne du Portugal ; ses bords sont couverts de myrtes et de lauriers-roses.

Non loin de là se trouve l'antique village de Castil-Blazo, *Castellum Blasiorum*, fondé par un de nos ancêtres, Caïn Attilius Blaso, lieutenant de Sertorius. L'occasion eût été excellente pour me faire reconnaître par les hidalgos, mes cousins habitant le vieux manoir. Leur parenté m'eût été secourable... s'ils n'avaient pas fait mettre à la porte par leurs valets le cousin venu de France à la suite de l'armée de Napoléon. Peut-être même auraient-ils décliné l'honneur de notre parenté provençale. Mais Palacio ne consentit pas à me laisser tenter l'expérience. En sorte qu'aujourd'hui je reste encore dans le doute sur mes parents aussi bien que sur mes châteaux en Espagne.

La tempête s'apaisa et nous passâmes, le 2 janvier, la rivière sans accident. Nous devions aller coucher à Olivencia. A peine étions-nous sur l'autre bord qu'un moine apprit à Palacio que les habitants ne voulaient point nous recevoir. Toutes les portes étaient fermées, excepté celle où on avait placé quatre canons prêts à tirer sur nous. Le capitaine nous fit faire un grand détour à travers les champs pour prendre une autre route. Nous arrivâmes très tard à l'étape. A dix heures nous marchions encore. On ne nous avait pas donné de vivres la veille, et nous mourions de faim. Palacio nous fit entrer dans une maison placée sur la route. Là on nous distribua du pain et du vin pour notre argent.

Comme il n'y avait pas de prison dans ce petit village, on nous logea chez un savetier. Le lendemain on s'arrêta à quatre lieues de là, dans un petit village dont le nom échappe à ma mémoire. Nous y fûmes assaillis, selon l'usage, par la canaille du lieu. Les rues étaient pleines. Il y avait du monde aux fenêtres, sur les toits et même au clocher. On nous déposa dans une salle basse dont les

fenêtres donnaient sur la rue. La population se pressa auprès des fenêtres. Ils s'étouffaient ; ils escaladaient les murs ; ils montaient les uns sur les autres pour nous voir, nous huer et nous jeter des pierres. Il n'y avait aucun moyen de se dérober à ces attaques.

Je fus pris d'un grand sentiment de découragement et même de désespoir.

— Frappez, brigands! m'écriai-je, en leur découvrant ma poitrine.

Mes paroles et le geste qui les accompagnait eurent un effet surprenant. Les poignards s'écartèrent, les pierres tombèrent des mains. On entendit à l'instant ce cri général :

— Ils sont chrétiens! Ils sont chrétiens! Amis, ne leur faisons pas de mal!

Étonnés de ce changement subit, nous en demandâmes la cause. L'orateur de la bande vint dire gravement que tous les Français étaient juifs, hérétiques, sorciers ou passaient pour tels en Espagne. Mais on voyait bien que nous étions chrétiens et même catholiques.

— Oui, sans doute. Mais qui vous l'a prouvé?

— Le signe que vous portez!

C'était le scapulaire de la belle Dolorès qui ne m'avait point quitté depuis mon départ d'Aranjuez. Ce gage de l'amitié la plus tendre avait opéré le prodige. Il avait désarmé nos assassins et nous avait sauvé la vie.

Nous séjournâmes dans ce village. Le lendemain on sut que parmi les prisonniers français il y avait des médecins et des chirurgiens. En outre, ils étaient catholiques et ne se servaient point de pierres constellées, de magie et de sortilèges pour guérir les malades. Tous les incurables du lieu vinrent se confier à nos soins. Nous fîmes beaucoup de consultations, payées en remerciements et en

bénédictions : monnaie d'aucune valeur pour aider à notre subsistance.

Palacio nous retint dans ce village, parce qu'il s'y amusait. Il avait trouvé une société agréable chez son hôte. Le capitaine, en chevalier galant, imagina de donner un bal aux demoiselles du pays. Thillaye et moi fûmes appelés pour former l'orchestre. L'espoir d'être invités à souper nous avait décidés tous les deux à faire l'office de ménétriers. Notre espoir fut déçu. Mais nous avions ri comme des fous en voyant les abbés en place avec leurs danseuses, et tous ces tonsurés danser avec animation, les yeux brillants et leur soutane relevée, un fandango endiablé. A chaque chaîne anglaise, nous attendions un *Pax vobis* ou un *Dominus vobiscum* de tous ces *padres* au repos.

Nous partîmes le 5 de ce village, accompagnés par les naturels du pays que nous avions drogués. Ils nous suivirent pendant un quart de lieue en nous donnant mille bénédictions. On coucha à Olcia. Les curieux vinrent comme partout nous rendre visite avec des pierres. Pourtant le curé se montra bon homme. Il fit apporter du vin et se mit lui-même dans les vignes du Seigneur en buvant à la santé du roi Ferdinand et à la prospérité de ses armées.

Le scapulaire de l'aimable Dolorès nous avait si bien servi que, depuis lors, je l'avais mis en évidence, ainsi que cela se pratique en Espagne. J'étais d'ailleurs tellement persuadé que tout ce qui tient aux pratiques religieuses et aux prêtres impose aux Espagnols, que quand on me demandait :

— De quel pays êtes-vous?

— Des États du Pape! était ma réponse ordinaire.

Si l'on voulait avoir quelques explications, je leur disais

que le comtat Venaissin avait appartenu à Sa Sainteté jusqu'à l'époque de la Révolution française. Cette manière adroite de ramener les esprits à la douceur, sans trahir la vérité, en m'épargnant bien des coups de bâton, m'a valu quelquefois des :

— *Jesus! Que lastima!*

CHAPITRE V

Quinze jours à Frejenal. — L'industrieux Perret. — La concurrence. Je me fais marchand de bagues. Ma première cliente. « Amour pour la vie! » Lucratif commerce. — Charité chrétienne. Le bon médecin Velesco. — Je tombe gravement malade. Laissé à Frejenal. — Aide-cuisinier d'un geôlier de prison. — Natif des environs de Rome. Mes souvenirs d'Italie. — Improvisé professeur d'italien, que j'ignore, j'enseigne le provençal à mon élève. — Départ de Frejenal. — A Rio-Molinos. On me refuse un verre d'eau. — A Santa-Olallã. En prison avec des scélérats enchaînés. — Malades de misère. — Le moine-capitaine. Il me prend ma montre. Son sergent m'allège de ma bourse et de mon habit. J'avale huit huit pièces d'or. — Vaine réclamation. — Départ pour San-Juan-d'Alfarache (11 février). Commissaire-priseur malgré moi. — San-Lucar-de-Barrameda. — Prisonniers français. Le bon gouverneur. Il fait rendre gorge au moine. — Perfidie dernière de ce bandit.

Après avoir marché toute la journée par des chemins affreux avec une pluie glaciale, nous arrivâmes à Frejenal, à neuf heures du soir. Le lendemain, Palacio nous annonça que l'on s'y arrêterait pendant quinze jours. Nous ouvrîmes nos sacs pour faire sécher les haillons qu'ils renfermaient. Le reste de la journée fut occupé à nous débarrasser de certains petits insectes dont les morsures nous causaient beaucoup d'ennui et de douleur.

Un chef de musique nommé Perret faisait partie de notre convoi; il avait été marchand de bagues de crin au

Palais-Royal, au Jardin des Plantes et sur le Pont-Neuf, à Paris. Ennuyé de son obscur métier et se croyant destiné aux grandes aventures, il partit pour l'armée d'Espagne, laissant à sa femme le soin de son petit commerce. Il entra au service en qualité d'infirmier-major. Avec des protections et de la conduite, il était devenu ensuite employé de troisième classe dans l'administration des hôpitaux.

Le sieur Perret avait emporté une pacotille de crins de toutes les couleurs. Quand il sut que nous devions passer quinze jours à Frejenal, il se mit à en faire des bagues qu'il vendait deux réaux chacune (dix sous). Ce petit bénéfice journalier le mettait à l'abri du besoin. Je n'étais pas jaloux de ses profits, mais j'aurais voulu faire le même commerce. Je le priai de me donner des leçons; mais comme le prix qu'il y mettait était au-dessus de mes facultés financières, je résolus de lui voler son métier, c'est-à-dire d'apprendre en le voyant travailler. J'y serais parvenu sans peine. Perret voyant qu'il ne gagnerait rien à faire le méchant, se décida à me vendre le cahier qui lui servait de guide, moyennant douze réaux, trois francs. Je lui payai huit réaux une poignée de crins assortis. Je me mis à l'ouvrage à l'instant même et je fis, pour mon coup d'essai, une bague assez grande pour contenir les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Je l'ornai d'un filet jaune et rouge : couleurs d'Espagne. Ce beau chef-d'œuvre était presque fini, lorsque trois paysannes se présentèrent pour acheter des bagues. Perret n'en avait pas de prêtes. Ces dames de campagne me demandèrent si la bague que j'achevais était à vendre. J'avais quelque scrupule de la leur donner pour une bague à devise. D'ailleurs je ne présumais pas qu'il y eût au monde un doigt assez volumineux pour en

remplir la circonférence. Toutes trois l'essayèrent, et l'une d'elles avait les doigts si gros que la bague lui sembla un peu petite. Elle s'en accommoda pourtant.

— C'est très bien, dit-elle, mais quel en est le prix?

— Señora, peut-être n'en serez-vous pas contente?... la devise est en français.

— Peu importe, je ne sais pas lire. Dites-moi seulement ce qu'elle signifie en espagnol.

— Señora, puisque vous le voulez absolument, la devise française signifie, en espagnol : Amour pour la vie.

— Cette devise me plaît beaucoup. Et le prix?

— Deux réaux.

Elle paya et sortit enchantée.

J'avoue qu'après avoir triomphalement conclu cette première affaire je ne pus m'empêcher de rire, regrettant cependant d'être obligé à de pareils expédients pour subsister.

Ce premier succès me donna tant d'émulation, que du matin au soir je fus occupé à tresser des crins. Notre boutique s'achalandait de jour en jour. La marchandise était enlevée à mesure qu'elle sortait des mains de l'ouvrier. Nous ne pouvions suffire aux commandes qui nous arrivaient de toutes parts. On envoyait les devises, les mesures des doigts... Pour contenter tout le monde, pour expédier nos pratiques par rangs d'ancienneté, nous fûmes obligés d'avoir recours à un livre de commerce où chacun fut enregistré par dates et par numéros. Notre appartement ne désemplissait pas.

Je distinguai un jour dans la foule des importuns un homme d'une figure belle, mais sévère. Il était vêtu d'un grand manteau brun. Il nous regarda longtemps sans parler. Il attendit que les curieux fussent sortis et, s'approchant de moi, en me tenant la main, me dit :

— Hélas! je sais combien vous êtes malheureux et viens vous offrir mes consolations. Tous les Espagnols ne sont pas comme cette vile multitude. Les prêtres, les moines sont les vrais coupables. Ils craignent de perdre leur influence et prêchent la mort de chaque Français. Mais il est des esprits éclairés qui ne pensent pas comme eux... Je me nomme Velasco et suis médecin, estimé dans cette ville. Vos infortunes me touchent et je veux essayer de les adoucir. Acceptez cet argent que vous me rendrez plus tard, et ne soyez pas offensé.

Ému de tant de générosité, je pris l'aumône sans rougir. Velasco, par délicatesse, me commanda deux bagues : cœur d'or au milieu de ces cœurs de pierre.

Les mauvais traitements, les chagrins, la fatigue, la faim, surtout la faim! avaient altéré ma santé. Après avoir lutté longtemps contre le mal, je ressentis les atteintes violentes de la fièvre. Elle se déclara avec les symptômes les plus alarmants. Je fis appeler alors Velasco. Il me donna les soins d'un frère et d'un ami, venant me voir deux fois par jour, et demeurant longtemps auprès de moi dans l'affreux taudis où nous étions relégués.

J'ai déjà dit qu'on nous avait logés dans l'appartement du geôlier. On entrait par la cuisine, un réduit obscur venait ensuite et conduisait dans la chambre de notre gardien. Ce réduit obscur était notre partage. Mais nous n'étions pas seuls à l'occuper. Le geôlier avait des parents et des amis qui y couchaient : son beau-frère, borgne et boiteux, un aveugle et sa femme. Ces individus passaient leurs journées à chanter dans les rues, et rentraient ivres le soir! Le mobilier de la chambre noire consistait en deux chaises boiteuses, en un sac de paille à moitié plein, c'était le lit du borgne. Les autres cou-

chaient sur la dalle nue, nous aussi. Je gisais donc à terre au milieu d'une bande de mendiants espagnols, dévorés de vermine. J'avais adressé une demande pour obtenir un lit à l'hôpital. Malgré l'intercession de Velasco, il me fut refusé. Je n'avais même pas une tasse de bouillon pour boire au milieu de mes accès de fièvre... Je me désaltérais avec de l'eau! J'avais une horrible plaie sur la poitrine, causée par les insectes. Je couchais sur la pierre glacée. D'abondantes transpirations trempaient mes vêtements. Je n'avais aucun linge de rechange, ce qui m'aurait beaucoup soulagé.

Pendant ce temps, l'ordre était venu de quitter Frejenal. Mais j'étais dans l'impossibilité de suivre mes camarades. Je dus me séparer, le cœur bien gros, de mes bons amis Avril et Thillage. Ils me croyaient perdu, et leur départ me plongea dans un horrible désespoir qui vint encore accroître mes maux. Velasco venait m'apporter ses consolations, mais ses visites étaient courtes. Pendant tout le reste du jour je n'avais pour société que le geôlier, sa femme et les mendiants infects qui couchaient auprès de moi. Je passai au coin du feu tous les moments dont la fièvre me laissait disposer. Domingo, c'est le nom du geôlier, prit alors sur moi plus d'autorité. Il me parlait en maître. J'étais en effet sous sa garde. Comme il me trouvait toujours assis contre la cheminée, il me faisait écumer son pot... Voulait-il se régaler? Un beau morceau de lard m'était présenté. Domingo me disait, en me frappant un grand coup sur l'épaule :

— Tiens... tourne ça. Tu m'avertiras quand il sera cuit.

Sans murmurer (je n'en avais pas la force), je tournais et retournais le morceau avec une constance admirable. Et dès qu'il était cuit, je le présentais sur une assiette

au señor Domingo, qui le mangeait sans m'en offrir.

Notre fabrique de bagues avait habitué les gens du pays à nous voir. Ils s'étaient même familiarisés avec moi. Cela me donnait une espèce de sécurité. Dès que je pus me lever, je me remis à l'ouvrage et je consacrai à mon industrie les moments qui me restaient, après avoir donné mes soins à la cuisine du geôlier.

Attirés par la fabrique de bagues, les amateurs se rendaient toujours en foule à la prison. Depuis qu'on m'avait enlevé mes compagnons d'atelier, je ne pouvais plus suffire à ma besogne! Un jour, trois élégants du pays vinrent m'en commander plusieurs. Ils s'étaient présentés poliment, je les reçus de même. La conversation eut naturellement pour objet la terrible guerre d'Espagne. L'un d'eux me demanda mon pays. J'eus l'idée de me faire passer pour Italien, ayant remarqué que les Espagnols avaient une préférence pour cette nation.

— Je suis né aux environs de Rome, señor.

— Vraiment! alors vous connaissez bien cette admirable ville.

— Parfaitement... Et me voilà dans les descriptions les plus détaillées sur l'église Saint-Pierre et le Capitole!

Après avoir un instant réfléchi, l'orateur de la petite bande, don Basilio, me demanda si je voulais me charger d'apprendre l'italien à une jeune dame qui en avait fort envie. Pris à mon propre piège, je dus accepter... Et le lendemain, ayant abandonné mes fonctions de marmiton pour celles plus nobles de professeur d'une langue que j'ignorais complètement, je fus présenté à une jeune Castillane, qui brûlait de s'instruire dans l'idiome du Dante! Comme à un Français rien n'est impossible, je lui appris consciencieusement le provençal... Quelque temps après, elle parlait couramment mon lan-

gage, qui n'avait que de très lointains rapports avec le romain!

Sur ces entrefaites je fus forcé de continuer ma route, et ce départ vint à propos m'éviter les ennuis qu'un seul livre italien aurait pu provoquer!

J'étais convalescent, mais non point guéri. Velasco avait fait tout ce qui avait dépendu de lui pour me retenir à Frejenal. Mais ses démarches ne furent pas couronnées de succès. Les Français s'approchaient de la ville. Ils m'auraient délivré ainsi que six prisonniers qui, comme moi, étaient encore malades. On nous fit donc partir le 4 février. Le geôlier Domingo, un alguazil et quatre paysans armés formaient notre faible escorte. Elle ne pouvait résister aux furieux qui se présentaient toujours à mon imagination le poignard à la main. Notre garde se renouvelait à chaque gîte, et ce changement m'exposait à être insulté chaque jour par de nouveaux personnages. J'étais d'une faiblesse extrême, et mes compagnons d'infortune et de voyage ne paraissaient pas plus vigoureux que moi. Nous ne pouvions faire un pas; on plaça les six prisonniers sur trois ânes. Velasco obtint que j'en aurais un pour moi tout seul, à cause de mon extrême état de souffrance.

En arrivant à Rios-Molinos, je tombai de faiblesse sur le seuil d'une porte; la pâleur de la mort était sur ma figure, et je restai sans mouvement. Un de mes compagnons demanda pour moi un verre d'eau : on le lui refusa... Pressé par le danger de ma situation, il renouvela ses instances et demanda ce verre d'eau pour l'amour de Dieu! Une femme, je devrais dire une furie, fit éclater un rire infernal, en disant :

— Maintenant ils demandent pour l'amour de Dieu, les indignes!

Il fallait tout écouter sans murmurer, trop heureux pour obtenir enfin ce verre d'eau tant souhaité. On me transporta, toujours très malade, jusqu'à Sainte-Olalla. J'avais, de temps en temps, quelques accès de fièvre et je recevais pour tout remède des coups de bâton. Les paysans trouvaient à cet exercice un plaisir infini. Ils riaient de bon cœur en me frappant, en criant : *Arre barrico!*

Plus tard, les Espagnols se montrèrent plus féroces encore. Ils se débarrassaient des malades et des traînards en les fusillant. Les soldats postés à la gauche du convoi étaient chargés d'exécuter à l'instant les prisonniers qui ne pouvaient pas marcher aussi vite que les autres. Il y avait un hôpital à Sainte-Olalla. Je me flattais d'y trouver un lit et un bouillon : mon espérance fut cependant trompée. On nous jeta dans un cachot où quatre scélérats enchaînés attendaient que la justice les envoyât à l'échafaud. Ils commencèrent par nous assaillir d'une bordée d'injures épouvantables : nous étions Français ! Cette première insulte ne nous offensa point. Mais quand ils voulurent changer de ton et nous parler familièrement comme à des compagnons d'infortune, cet outrage fut repoussé par nous avec toute l'indignation qu'il devait inspirer. Nous fîmes observer que nous étions prisonniers de guerre et qu'il était injuste de nous confondre avec des criminels. De nouvelles injures nous furent adressées et la porte du cachot se ferma à double tour. On vint nous chercher quelque temps après pour nous conduire à l'hôpital. Il y avait des lits, du bouillon, mais ce n'était pas pour nous. On fut assez cruel pour nous laisser trois jours étendus par terre, sans jeter seulement une poignée de paille sur cette dure couche! Le lendemain de notre arrivée, le médecin nous visita sans oser nous toucher :

— Ils sont malades de misère! dit-il en s'éloignant au plus vite.

Trois jours se passèrent dans cette pitoyable situation. Le quatrième jour au matin, nous vîmes entrer dans notre chambre un bandit qui portait deux galons d'or sur sa veste de paysan :

— Levez-vous et suivez-moi! nous dit-il d'un ton brutal.

— Mais nous sommes malades et ne pouvons marcher.

— Vous marcherez à coups de bâton.

Il fallut bien se lever et se traîner sur ses pas. Il nous conduisit à un autre brigand qu'il appelait son officier. Ce prétendu capitaine n'était distingué des autres bandits que par ses trois galons cousus sur ses épaules. Il avait un habit marron râpé, la culotte courte et gilet noir, bas de soie de la même couleur. Ce moine travesti commandait une dizaine de brigands, armés comme lui et disposés à tout faire pour le bien de l'État, et surtout pour le bien de leur bourse. Notre nouveau chef commença l'exercice de ses fonctions en confisquant à son profit les quatre réaux que le gouvernement espagnol nous accordait. Les moyens de transport furent supprimés, et l'on nous ordonna de marcher ou de mourir sur place. La peur donne du courage, a dit un plaisant : je partage maintenant son avis. Les menaces terribles de ces bandits firent un tel effet sur moi que je me trouvai encore des forces pour les suivre. Puis la fièvre me quitta peu à peu, et je me portais bien quand nous entrâmes à Lancas. Le moine-capitaine vint nous voir le lendemain de notre arrivée. Il allait partir pour Séville, et comme son chapeau n'avait pas une tournure assez militaire, il pria l'un de nous de lui prêter le sien. Son choix tomba sur le couvre-chef de Bonnecarrère : c'était le meilleur. Il s'en empara et nous quitta

après avoir donné des ordres secrets à son sergent. Dès qu'il fut sorti, le sergent, fidèle aux instructions reçues, nous fit monter sur la terrasse et de là nous fit passer dans un galetas où nous fûmes dépouillés entièrement par ce chef subalterne, aidé de deux estafiers. Protégés par le capitaine Palacio, nous n'avions pas été pillés encore. Je possédais un quadruple, et pour n'être pas obligé de m'en séparer contre mon gré, je l'avais changé en huit petites pièces d'or que j'avalais tous les deux ou trois jours! Mon tour vint. On me demanda ma bourse, je la donnai. Elle ne contenait qu'une piastre. Cette somme ne les contenta pas; j'affirmai que je n'en avais pas davantage. Ils s'emportèrent au point de me maltraiter, me déshabillèrent tout à fait. Il ne me resta pour me couvrir que mes vêtements les plus mauvais. Le soir, notre bandit tonsuré arriva ou feignit d'arriver de Séville. Après avoir joué la surprise en apprenant ce qui s'était passé, il prit une note détaillée de ce qu'on nous avait pris à chacun et promit que tout nous serait rendu aux portes de Cadix. Le scapulaire se montra aux yeux des brigands qui me dépouillaient, mais ce précieux talisman ne pouvait agir sur des scélérats accoutumés au crime. Au contraire, ils parurent irrités en rencontrant un objet qui semblait leur reprocher l'indignité d'une telle conduite et la violation de leurs serments. La vue du scapulaire vint ajouter à leur fureur, et je fus le plus maltraité de la troupe captive. On partit le 11 février pour San-Juan-d'Alfarache, où nous devions descendre le Guadalquivir.

Avant de nous embarquer, l'officier à tonsure fit des provisions comme pour un voyage d'outre-mer, et les paya avec l'argent qu'il nous avait volé. Tandis qu'il prenait ses dispositions de départ, nous étions à croquer le marmot, attendant qu'il lui plût de nous envoyer quelque

chose à manger. Un soldat vint me dire que le capitaine m'attendait au salon. Je m'y rendis, et le trouvai en grande discussion avec un alguazil, à qui il voulait vendre ma montre. Ne sachant pas au juste ce qu'elle valait, mon voleur me faisait appeler en qualité de commissaire-priseur. Je dis ce qu'elle avait coûté : le marché se conclut à l'instant. L'acheteur paya comme pot-de-vin une bouteille de rosolio, et l'on eut l'extrême politesse de m'en offrir un petit verre! Je tenais cette montre de mon oncle. Elle portait son chiffre. J'éprouvai donc un vif chagrin en la voyant passer entre les mains de l'alguazil-major de San-Juan-d'Alfarache par l'entremise d'un moine défroqué. Ce marché terminé, nous fûmes entassés dans un bateau, et l'on mit à la voile. Bien que notre abbé-capitaine eût fait des provisions pour six mois, il les distribuait à ses prisonniers de manière à leur faire croire que le voyage devait durer un an. Il est vrai qu'il en usait largement pour lui-même et pour ses soldats! Le 14, nous abordâmes à San-Lucar-de-Barrameda; avant de sortir du bateau, le sergent m'enleva mon chapeau, qu'il lorgnait depuis longtemps d'un œil de convoitise. C'était le seul objet qui me restait et qui valait encore la peine d'être volé.

Après le débarquement, on se dirigea vers la ville. A une certaine distance de la rivière le brigand en chef nous fit faire halte pour déployer devant lui les paquets des bagages qu'on nous avait enlevés. Il choisit sur le tout de quoi se faire un ajustement convenable. Mon uniforme était le plus propre. Il l'endossa, après avoir pris le gilet de l'un, le pantalon de l'autre, les bottes d'un troisième. Grotesque avec nos dépouilles, il fit une entrée triomphale à San-Lucar. J'aurais ri de bon cœur si la colère ne m'en avait empêché en voyant ce moine renégat revêtu

des habits de tant d'honnêtes gens! On nous conduisit dans une maison de réclusion. En arrivant, je m'y entends nommer. Ce n'était pas moi que l'on appelait, mais mon habit qu'on avait reconnu sur le dos du moine. Je lève la tête :

— Comment! c'est toi?...

— C'est vous?

— Te voilà?

— Nous voici...

— D'où venez-vous? Que vous est-il arrivé?

Nous étions avec nos camarades partis les premiers de San-Fernando. Dans la confusion qui régnait au moment de cette reconnaissance, l'habit que portait le tonsuré lui valut quelques accolades fraternelles que l'on croyait me donner. Nos camarades partagèrent avec nous leur modeste repas. L'habit de l'officier leur apprit qu'on nous avait pillés et nous leur donnâmes tous les détails de notre mésaventure.

— Notre gouverneur est un brave homme, dit Sicard, contez-lui ce qui vous est arrivé, il rendra justice à qui elle est due.

J'aurais bien suivi son conseil, mais je craignais que l'officier ne se vengeât d'une manière plus terrible quand nous aurions quitté San-Lucar. Je priai donc Sicard de garder le silence, me réservant d'adresser mes plaintes au gouverneur de Cadix, lieu de notre destination. La fatigue m'accablait, le sommeil fermait ma paupière : il termina bientôt notre entretien; je m'endormis bien vite. Le gouverneur vint à la prison pendant que je dormais. Mes camarades lui contèrent tout avec l'impression de l'indignation la plus vive. Il me fit appeler sur-le-champ et, après m'avoir demandé la liste des objets volés, il manda l'officier, qui eut l'impudence de se présenter couvert de

nos habits. Le gouverneur l'accabla des reproches les plus humiliants, le fit déshabiller devant nous et lui fit tout restituer. Je rattrapai mon uniforme et une partie de l'argent de ma montre. Je repris mon chapeau sur la tête du sergent; le caporal me rendit mon pantalon et les soldats le reste de ma garde-robe, dont ils s'étaient emparés.

Après cet acte de justice, je ne devais pas craindre de m'adresser au gouverneur avec confiance. Je lui fis connaître à quels périls je m'exposais en m'embarquant avec un fourbe et un voleur que j'avais fait punir. Je demandai à ce brave militaire de me garder à San-Lucar ou de nous donner une autre escorte.

— Soyez tranquille, me dit-il. Je vais recommander ce drôle au gouverneur de Cadix. S'il se conduit mal, il aura affaire à moi.

— C'est vrai, mais en attendant je serai roué de coups, étranglé, noyé, et quand même vous le feriez pendre à votre retour, cette satisfaction ne me rendrait pas la vie.

Le gouverneur convint que j'avais raison. Il réfléchit sur la conséquence de mon argument et nous donna un officier de sa garnison pour nous accompagner et surveiller la conduite du brigand tonsuré. Nous partîmes le lendemain en bénissant le gouverneur de San-Lucar. On coucha à Rota et l'on s'embarqua le 15 pour Cadix. Nous passâmes la nuit dans la rade, et le lendemain on nous conduisit au ponton. Avant de nous quitter, l'indigne défroqué se vengea. Il ne voulut point que l'on nous menât au ponton la *Vieille-Castille*, où se trouvaient les officiers, et nous fit mettre à bord du *Terrible*, prison des simples soldats. Il savait bien que là nous serions privés des quatre réaux que le gouvernement espagnol accordait aux officiers.

CHAPITRE VI

Ponton le *Terrible*. — Avidité de nouvelles parmi les prisonniers. — Traité comme un simple soldat. — Vivres rares. Ils manquent parfois plusieurs jours de suite. Souffrances de la faim. — Feinte maladie. A l'hôpital de la *Segunda Aguada*. — « *Fama da gigante*. » — Départ pour les îles Canaries des prisonniers valides. — Mon mal d'yeux artificiel. — La comédie à l'hôpital. Les Français prisonniers et les dames de Cadix. — Ma tentative d'évasion échoue. Repris, je passe sur le ponton la *Vieille-Castille*. — Cruautés des Espagnols. Évasion des officiers de marine gardés sur le *Horca*. — La *Vieille-Castille*, ponton « de la grande propriété ». — La vie à bord — Retour à la portion congrue. — Au quartier San-Carlos (île de Leon); joyeuse vie des prisonniers. Tristes comédies. — Les femmes. — Mœurs singulières. La femme en loterie. — Renvoyé sur la *Vieille-Castille*.

Je grimpai à l'échelle avec un plaisir infini, joyeux de me retrouver avec des compatriotes, et surtout heureux d'avoir terminé mon périlleux voyage. Je ne regardais point alors le ponton comme la prison la plus effroyable qui se puisse imaginer. Après les cruelles émotions et les périls que nous venions de subir dans notre route à travers l'Espagne, il me sembla que j'entrais dans un asile sacré où du moins notre vie serait en sûreté.

Nous nous présentâmes, en arrivant, au sergent espagnol chargé de la police du bord. Chacun déclina ses nom, prénoms et qualités. On nous conduisit ensuite sur le tillac où la grande foule des prisonniers nous attendait

avec une extrême impatience pour nous accabler de questions. Nous étions cependant des messagers de malheur. Les nouvelles que nous apportions n'étaient pas du tout satisfaisantes. Pourtant elles furent accueillies avec un extrême intérêt par des malheureux privés de toutes communications avec le dehors depuis de longs mois de captivité.

Une fois sur le ponton le *Terrible* je fus traité comme un simple soldat. Je reçus seulement la ration de vivres et ne touchai aucune solde. J'attendis avec impatience pour réclamer la visite du commissaire des guerres. Il ne vint que dix jours après et n'écouta pas mes réclamations. Je lui demandai comme une faveur d'être conduit au ponton la *Vieille-Castille*. Il refusa. Très mécontent de l'injustice du commissaire et ne conservant plus aucun espoir de toucher la solde d'officier, je commençai à faire de tristes réflexions sur mon avenir.

Chaque jour nous recevions une ration de pain et la gamelle de fèves et de riz, quand il y avait à bord de quoi faire la distribution. Mais très souvent le pain, ou les légumes, ou l'eau manquaient, de manière que nous recevions rarement la totalité de ce qui nous était dû. En nous privant d'eau, on nous privait de tout, car il était impossible alors de faire cuire les légumes. Pendant mon séjour au *Terrible*, il nous est arrivé deux fois de manquer d'eau pendant cinq jours de suite. Nous avions seulement du pain... Le hasard voulut que j'eusse alors quelques oranges dont je suçais un quartier de temps en temps pour tromper ma soif ardente. Je restais couché tout le jour pour moins souffrir de la faim. Quelques tuyaux de paille placés dans la bouche rafraîchissent, dit-on, le palais. J'eus fréquemment recours à ce moyen peu ordinaire pour calmer mes souffrances. Les prisonniers qui, comme moi, n'avaient

pas de fruits pour apaiser le feu brûlant de leur gosier étaient en proie à d'horribles tourments. Ces malheureux s'abreuvaient d'eau salée, qui les soulageait un instant pour accroître ensuite leurs atroces douleurs.

Je souffrais depuis un mois sur ce ponton quand le bateau qui portait les malades à l'hôpital vint à passer pour prendre ceux qui se trouvaient à notre bord. Je me mis un mouchoir autour de la tête, contrefis le malade et m'embarquai dans la chaloupe libératrice. Je pensais bien que les médecins espagnols ne me découvriraient aucune maladie. Mais je comptais sur leur humanité et sur leurs égards vis-à-vis d'un confrère malheureux, pour excuser son innocente ruse et le laisser savourer en paix les douceurs du lit et du bouillon d'hôpital. Le bateau s'arrêta enfin à l'hôpital de la *Segunda Aguada*, où je me trouvai en pays de connaissance.

Mes anciens camarades du 2e corps d'observation de la Gironde y faisaient le service et le médecin était mon ami. Je ne craignis plus d'être banni de cette retraite vraiment hospitalière.

— Quelle est votre maladie? me dit le médecin.

— *Una fame da gigante!* Une faim d'enragé!

Il se mit à rire et sans me tâter le pouls il improvisa l'ordonnance suivante avec une admirable sagacité : « Portion entière le matin; trois quarts le soir; de l'eau vineuse pour tisane. » Un traitement rationnel était ainsi appliqué à mon mal.

Ma faim continuait à être insatiable. La ration complète ne me suffisant pas pour contenter mon appétit glouton, je cherchai à me procurer quelques suppléments nutritifs. Il y avait dans la même salle un pharmacien espagnol, nommé Agudo, qui se faisait apporter ses repas de la ville. Je l'aidai à faire honneur à ses provisions exotiques

et m'appropriai seul sa ration à l'hôpital. J'avais encore une autre corde à mon arc. Mes deux voisins étaient fort malades : une diète très sévère convenait seule à la gravité de leur état. Je priai mon ami le docteur de mettre ces braves gens à la demi-portion : ce qui me valut un supplément notable à ajouter à mon service de bouche... Peu à peu les désirs effrénés de mon estomac affamé s'apaisèrent. L'équilibre se rétablit. Il me resta un appétit robuste, il est vrai, mais qui n'eut plus rien de famélique.

Tandis que je passais mon temps à dévorer les rations de mes voisins de la *Segunda Aguada* et à réparer ainsi le temps perdu, une partie des prisonniers des pontons fut transportée aux îles Canaries. Avril et Thillaye, qui se trouvaient à bord de la *Vieille-Castille* furent embarqués à cette époque. Des médecins espagnols vinrent à l'hôpital désigner ceux qui pouvaient supporter les fatigues du voyage. Nous avions été prévenus. Ceux qui, comme moi, n'étaient pas malades, tâchèrent de le devenir ou de le paraître. Les uns se donnèrent la fièvre au moyen d'une gousse d'ail ; d'autres se firent des plaies avec un couteau. Un ami dévoué me souffla de l'alun en poudre dans les yeux et je me mis un mouchoir sur la tête. Les médecins trompés par cette ophtalmie apparente, qui me rendait incapable de supporter le voyage, me laissèrent à l'hôpital. L'eau fraîche me guérit en cinq minutes. Mes yeux rouges et chassieux recouvrèrent en un instant leur éclat et leur sérénité.

Je me trouvais fort bien de mon séjour à l'hôpital. Le loto, le reversi étaient nos passe-temps ordinaires. Les jours de fête nous jouions la comédie. *Les Plaideurs* étaient à l'étude, quand je fus admis dans la troupe. Le rôle de Dandin me fut distribué et je l'acceptai. La chambre des chirurgiens devint la salle de spectacle. On

y éleva un théâtre avec les bancs et les planches des lits. Des couvertures étendues sur des cordes formaient les coulisses. Cette chambre était fort étroite. Il ne restait qu'un petit espace entre le théâtre et le mur. Il fut rempli par les officiers qui ne jouaient pas. Les invitations avaient été faites avec trop de précipitation. Un médecin espagnol nommé Ferrax fut oublié : négligence fatale, dont le docteur se vengea d'une manière odieuse en renvoyant le lendemain sur les pontons les officiers et les aspirants de marine qui n'étaient pas assez malades. On les embarqua bientôt pour les Canaries, où plusieurs trouvèrent la mort.

La vue des prisonniers français excitait la curiosité générale. Il n'y avait pas à Cadix une fille bien née qui ne voulût se procurer ce plaisir une fois par semaine, au moins. Nous pouvions, de nos croisées, examiner le beau sexe qui, de son côté, faisait ses petites observations. Beaucoup de nos compagnons, les officiers de marine ayant fait partie de l'escadre de l'amiral Rosilez et séjourné en rade de Cadix, connaissaient parfaitement la plupart de ces dames. Quatre ans de garnison dans une ville d'Espagne, et surtout en Andalousie, laisse un large champ aux doux souvenirs d'amour. Les belles Castillanes en donnèrent plus d'une preuve de mémoire.

Nous avions aussi parmi les prétendus malades beaucoup de Franco-Espagnols habitant Madrid, enfermés d'abord sur un ponton et conduits ensuite à la *Segunda Aguada* afin d'avoir plus souvent des nouvelles de leurs femmes, de leurs filles ou de leurs amies. Ces dames venaient se promener auprès de l'hôpital pour voir leurs parents ou leurs amis. Elles en amenèrent d'autres et bientôt toutes les dames de Cadix eurent adopté cette promenade.

Je me postais aussi sur les balcons, sur les terrasses, et j'essayais d'attirer sur moi l'attention de quelque belle señora aux yeux de jais et aux cheveux d'ébène. Mes tentatives furent vite couronnées de succès, et j'aperçus un jour une dame qui me faisait des signes avec son mouchoir. A mon grand regret je vis qu'elle n'était ni jeune ni jolie, ce qui calma de suite mes velléités amoureuses. Mais je réfléchis que l'objet de ma flamme pouvait m'être utile quand même. Je pus lui dire un jour : « Si vous m'aimez prouvez-le-moi ».

Trois jours après, je reçus une lettre contenant les offres les plus obligeantes... et, ce qui ne me déplaisait pas non plus, des confitures ainsi que d'autres friandises Ce commerce épistolaire durait depuis longtemps, lorsque je songeai que cette inconnue pouvait peut-être faciliter mon évasion... Je composai en espagnol, et le mieux que je pus, une épître fort enflammée lui demandant de me fournir les moyens de fuir... qui se terminait ainsi : « Je vous devrai plus que la vie. Je vous devrai la liberté... » La sensible señora m'adressa alors un paquet contenant des vêtements civils qui me permettraient de sortir sans être remarqué. Fou de joie, je faisais des projets superbes, me voyant déjà de retour en France. Hélas! mes rêves ne devaient pas être de longue durée!... Je grisai le sergent et un beau soir me trouvai dans les rues de Cadix. Malheureusement, un agent de police me rencontra. Me voyant marcher fort vite, il m'interpella brusquement et m'arrêta pour me poser plusieurs questions embarrassantes. Malgré mon habitude de la langue espagnole, je n'avais pas encore accoutumé mon gosier à la rudesse de l'accent : ce qui me perdit... Je dus décliner mon nom et raconter que j'étais sorti seulement pour me promener en ville. L'excuse ne parut pas suffisante. Le sereño me

ramena à l'hôpital, où je fus mis au *cepo*, en attendant qu'on eût prononcé sur mon sort, c'est-à-dire qu'on me passa autour de la tête une sorte de carcan fort utilisé dans les prisons de la péninsule. Je fus, au bout de huit jours, reconduit au ponton et n'ai jamais pu savoir ce qui était advenu de mon amante inconnue. Cette équipée me valut mon renvoi de l'hôpital et ma réintégration sur un ponton.

La *Vieille-Castille* me reçut le 27 mai. Ce navire renfermait tous les officiers français prisonniers. Les troupes désarmées après la capitulation du général Dupont avaient été, je l'ai dit plus haut, dispersées dans l'Andalousie. Aussi, quand les Français marchèrent de nouveau sur Madrid, les prisonniers de guerre furent transportés sur de vieux vaisseaux rasés, appelés pontons. Les premiers que l'on disposa pour servir de prison furent le *Terrible*, le *Vainqueur*, l'*Argonaute*, le *Miño*, vaisseaux de soixante-quatorze canons, la *Vieille-Castille*, de soixante-quatre, la *Rufinia* et le *Horca*, frégates.

Le nombre des Français captifs sur les pontons était déjà considérable, cette situation fut le résultat d'un soulèvement général en Espagne, lorsque la guerre éclata avec fureur, causée par le plus farouche patriotisme. Les Français venus avec l'armée et séparés d'elle, comme je l'avais été moi-même, furent arrêtés. Il en fut de même des familles françaises établies et naturalisées dans ce royaume depuis plus de trente ans. Les bourgeois, ou négociants franco-espagnols, tombèrent les premiers sous le fer des assassins. Plus de deux cents Français des deux sexes et de tout âge étaient renfermés dans la citadelle de Valence, depuis le commencement de l'insurrection. Un scélérat qui s'était emparé du pouvoir dans cette ville,

Balthazar Calvo, chanoine de Saint-Isidore, leur fit dire qu'on voulait les assassiner et qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre, pour éviter la mort, que de s'enfuir.

Pendant qu'ils s'y préparaient, le monstre, qui venait d'ouvrir les portes de la prison, répandit le bruit que les captifs cherchaient à se sauver. Puis il accourut avec ses sicaires et fit égorger les malheureux fugitifs. Le peuple se joignit à la troupe du chanoine. Les Français furent massacrés par ceux qui depuis de longues années habitaient la même ville et peut-être même avaient vécu de leurs bienfaits. Les magistrats, la force armée accourus pour rétablir l'ordre, les images de la Vierge, le Saint-Sacrement présentés au milieu des assassins, n'arrêtèrent point leur rage. Quelques victimes, sauvées par des Espagnols charitables, trouvèrent le lendemain une mort plus horrible encore que celle de leurs compagnons. On les enferma dans le cirque avec des taureaux furieux et quand le peuple eut assez longtemps joui de cet horrible spectacle, le poignard acheva ceux que les bêtes avaient épargnés. Hommes, femmes, enfants, tout périt!

Les pontons, ces prisons flottantes, ne pouvaient pas cependant contenir tous les captifs français. L'armée prise à Baylen avait grossi leur nombre de plus de vingt mille. Beaucoup furent laissés dans les cantonnements les plus rapprochés de Cadix. De grands convois partirent pour les îles Baléares et pour les Canaries. Le quartier *San-Carlos*, dans la petite île de Leon, en fut rempli. C'est là que l'on plaça les femmes. Elles y étaient mieux et plus décemment que sur les pontons. Leurs maris, vrais ou faux, obtinrent la permission de rester avec elles.

Les officiers de marine qui avaient fait partie de l'escadre commandée par l'amiral Rosily laissaient à Cadix des amis et même des amies qui leur procuraient des

secours de toute espèce. Ces officiers, entassés sur le *Horca*, se cotisèrent pour réunir une somme considérable. Elle fut offerte à un pêcheur espagnol qui leur livra en échange une chaloupe à voiles. Elle ne pouvait contenir que trente hommes. Ils étaient six cents et convinrent que le sort désignerait ceux qui monteraient dans la chaloupe libératrice. Officiers et aspirants de marine, non-combattants, officiers de santé, agents comptables, employés, tout était confondu sur ce ponton. Croira-t-on jamais que plusieurs de ces derniers, que le hasard avait favorisés, vendirent leur liberté et cédèrent leur place à des militaires moyennant une certaine somme d'argent! Ils figurèrent sur les contrôles des Espagnols sous le nom de ceux qui les avaient remplacés dans la chaloupe. Pour une misérable poignée d'écus et pour toucher la solde d'officier, ces lâches sacrifièrent leur liberté.

La chaloupe partit au milieu de la nuit et traversa l'escadre anglaise sans accident. Elle était déjà loin lorsqu'on la signala. Une frégate se mit à sa poursuite et ne put l'atteindre. Nos intrépides marins abordèrent en Afrique. Cette entreprise donna l'éveil au gouvernement espagnol, et tous les officiers de marine qui restaient sur le *Horca* furent transportés aux îles Baléares et aux Canaries.

Je n'avais pas encore paru à la *Vieille-Castille*. En y entrant, il me fallut absolument conter mon histoire à tout le monde et même donner des nouvelles qui commençaient à vieillir. On ne voyait point dans ce lieu des figures maigres et blêmes, de ces ombres errantes qui peuplaient le *Terrible*. Des officiers supérieurs au triple menton, au teint frais et coloré, au ventre arrondi, tels étaient les habitants du ponton « de la grande propriété ». Quoique les officiers subalternes fussent payés avec

moins de libéralité que leurs supérieurs, qui recevaient une piastre (cinq francs) par jour, les huit réaux (deux francs) de leur solde suffisaient pour vivre en prison. Ces huit réaux me furent alloués et comptés régulièrement à dater du jour de mon entrée. Le pourvoyeur nous faisait payer nos provisions trois fois plus cher qu'à la ville. Mais nous avions huit réaux, et avec cette somme on achète beaucoup de choses en Espagne.

Mes petits talents en musique me signalèrent bientôt aux dilettanti : il y en avait beaucoup sur la *Vieille-Castille*. La musique, cette aimable compagne des malheureux, me fit faire la connaissance de M. de Beaufranchet, chef de bataillon d'artillerie, excellent homme, chantant bien, excellent joueur d'échecs. Il était le Philidor de la *Vieille-Castille;* il avait un trésor bien précieux, que les brigands espagnols ne pouvaient être tentés de lui enlever : c'était une collection de musique vocale des meilleurs auteurs.

Quand j'eus fait cette découverte, la rêverie fut négligée, la *Clemenza di Tito*, les *Nozze di Figaro*, *Il matrimonio segreto*, la *Griselda*, etc., eurent seuls droit à mon hommage. Je passai mon temps de la manière la plus agréable en exécutant les duos, les trios... même... avec M. de Beaufranchet.

Voici d'ailleurs comment on vivait à bord de la *Vieille-Castille*. Dans le commencement on se divisa par *ordinaires* de quinze ou vingt personnes. Chaque chef de gamelle était chargé de faire ses provisions. Un batelier apportait tous les deux jours des vivres et tenait son marché sur le pont. On faisait cuire à la fois dans une grande chaudière la viande de tous les ordinaires. Un numéro gravé sur une petite planchette de sapin et ficelé sur chaque morceau de viande, faisait reconnaître à

chacun sa propriété. Mais les vingt-six morceaux de bois donnaient au bouillon un goût de térébenthine fort désagréable. Il fallait d'ailleurs que chacun pût avoir à son tour le dessus ou le fond de la marmite. Le bouillon était distribué chaque jour en suivant un nouvel ordre de numéros. On se dégoûta bientôt de cette soupe résineuse. Chaque chef de cuisine fit l'acquisition d'une marmite et d'un fourneau. Chaque ordinaire se fit à part.

Je ne jouis pas longtemps de la solde accordée aux officiers. Le 6 juillet, le commissaire des guerres espagnol Abarréa vint passer la revue, prit note des non-combattants et leur signifia qu'à l'avenir ils seraient traités comme les soldats. Nous adressâmes des pétitions au gouverneur de Cadix. Il répondit que les non-combattants n'étant pas considérés comme prisonniers de guerre, nous ne devions pas recevoir la solde d'officier. Me voilà donc réduit une seconde fois à la ration de soldat. Ma position devenait plus pénible. Je me trouvais au milieu de cinq cents officiers qui jouissaient d'une certaine aisance. Les officiers supérieurs proposèrent d'établir un prélèvement d'un sou par franc sur la solde touchée par tous les officiers pour venir au secours des non-combattants. Ce projet fut adopté, mais non pas à l'unanimité. Aussi, nous repoussâmes une aide que le plus grand nombre n'offrait qu'à regret. J'avais supporté avec courage les insultes des Espagnols. Ma patience ne put résister aux humiliations que je recevais de mes compatriotes, surtout de mes compatriotes aussi malheureux que moi! Je cessai de fréquenter ceux avec lesquels j'étais auparavant lié. Quoique nous fussions entassés dans un ponton les uns sur les autres, je trouvai le moyen de m'éloigner de la société pour rester toujours seul avec moi-même. Mes amis, MM. de Beaufranchet et Demanche,

commissaires des guerres, me donnèrent le conseil de prendre un nom supposé et le titre d'officier, afin de retrouver la solde dont on venait de me priver. Je suivis leur conseil, et, ayant obtenu l'autorisation du major Dragometti, je partis pour l'hôpital de la *Isla de Leon*.

Ce quartier de San-Carlos, dans l'île de Leon, était une colonie formée par les matelots de l'escadre française, les débris des régiments de la garde de Paris, les hommes mariés et leurs compagnes. On y comptait environ quatre-vingts femmes. Le nombre des hommes était infiniment plus considérable, et cette disproportion donna lieu à bien des aventures comiques et galantes. La plupart de ces dames étaient mariées comme on se marie à l'armée. Il leur était donc loisible de changer quelquefois d'époux.

Des jeunes gens de la garde de Paris jouaient la comédie au quartier San-Carlos, et la jouaient fort bien sur un théâtre passablement décoré. Un élève de Rode, violoniste excellent, M. Perret, chef de musique de la 4e légion et ses symphonistes; M. Petit, danseur de l'Opéra de Paris et beaucoup d'autres artistes rivalisaient de zèle et de talent.

On s'amusait beaucoup au quartier San-Carlos. Les femmes n'étaient pas très fidèles. Ces dames avaient de quoi choisir et savaient profiter des avantages de leur situation. On vivait un peu là avec une simplicité de mœurs qui exclut toute idée de jalousie. Un mari cependant semblait se distinguer des autres en se montrant très attaché à sa femme; il ne voulait pas s'en séparer. La dame était jolie et vivement poursuivie par des centaines d'adorateurs. Ce mari imagina de tirer parti de la circonstance et de se réserver de quoi noyer dans le vin les chagrins de l'amour. Il mit sa femme en loterie et distribua les

billets au prix de deux réaux. La belle échut à un matelot et lui apporta en dot la moitié du produit des billets. L'ancien mari garda le reste. Cette aventure égaya beaucoup la société, et un sous-officier de la garde de Paris fit sur le théâtre de San-Carlos un petit vaudeville de sa façon où les héros de l'aventure étaient mis en scène avec esprit. La *Femme en loterie* eut un succès prodigieux.

Les Espagnols, scandalisés de cette aventure, mirent dans une autre prison les dames qui ne pouvaient justifier de la légitimité de leur union. On ne les garda pas longtemps ainsi. Ces dames leur donnaient trop de mal à les surveiller; il fallut y renoncer et elles réintégrèrent leur premier bercail. Les aventures galantes continuèrent à se succéder, et personne ne s'en plaignit. Les femmes ne recevaient que la ration de soldat, quel que fût le grade de leur mari.

A cette époque parvint à Cadix la nouvelle de la prise de Saragosse. Une proclamation qui avait pour titre : *Saragozza rendida*, fut répandue sur-le-champ. Après avoir donné à cette malheureuse ville tous les éloges qu'elle méritait, on engageait les autres villes qui n'étaient point encore au pouvoir des Français, à imiter sa résistance héroïque.

J'étais venu sur les conseils de mes amis à l'hôpital de la *Isla de Leon*, espérant trouver chez mes confrères espagnols une sympathie professionnelle qui pût m'aider à bien jouer un rôle de malade. Mais je tombai entre les mains d'un médecin castillan qui me guérit sans peine et beaucoup trop vite... hélas!... Je repris bientôt le chemin du ponton.

CHAPITRE VII

Je deviens lieutenant au 8e provisoire. Le major Dragometti. — Rayé des contrôles. Réprobation générale. — M. Dragometti remplacé. Le bon commissaire espagnol. Moyen héroïque pour être malade. Il réussit. — A l'hôpital. — Je me trouve lieutenant à la 5e légion. Les journées sur le ponton *Vieille-Castille*. Occupations diverses. Fêtes aux nouveaux arrivants. — Réceptions rares. Le vin chaud. — Musique. Orchestre. Concert instrumental et vocal. Prima donna. — La musique adoucit nos maux. — M. Perret lui doit sa liberté.

En rentrant à bord de la *Vieille-Castille*, je me fis inscrire sous le nom de M. Pallière, lieutenant au 8e régiment provisoire. Je choisis ce corps, parce qu'étant formé de plusieurs dépôts d'autres régiments, je pouvais mettre en défaut avec plus de facilité la vigilance de nos gardiens. Le sergent espagnol n'était pas à son poste quand je m'y présentai. Il faisait nuit lorsque j'y retournai. Le sergent ne me reconnut point. Je me croyais tout à fait en règle, ne prévoyant d'autres désagréments que ceux que j'avais à redouter du sergent espagnol. Cette apparence de succès ne me rendit pas plus vaniteux. Je continuai à manger des fèves avec les soldats, attendant que l'arrivée des espèces sonnantes vînt confirmer le grade que je venais de m'attribuer. Je ne restai pas longtemps dans

l'incertitude : on m'annonça trois jours après que M. Dragometti m'avait fait rayer des contrôles...

Pourquoi le fit-il? Parce qu'il était major au 8e régiment provisoire. Comme je n'avais pas l'honneur de connaître M. Dragometti; comme j'ignorais parfaitement qu'il appartint à ce corps, j'avais eu l'imprudence de me dire de son régiment sans, au préalable, être allé lui faire ma cour, afin d'obtenir de lui mon grade supposé. Faute très grave, sans doute; acte indigne de pardon, mais que j'avais commis, à la vérité, sans intention (acte bien véniel au fond, puisque mon emploi véritable était égal à celui d'un officier). M. Dragometti, en agissant ainsi, épargnait huit réaux par jour à nos bons amis les Espagnols, en frappant durement un compagnon d'infortune.

MM. Demanche et de Beaufranchet furent indignés en apprenant ma radiation des contrôles. Ils ne pouvaient point l'empêcher, mais ils exprimèrent tout haut leur manière de penser. Le premier surtout parut en être profondément affecté.

Plongé dans de tristes réflexions sur mon présent et sur mon avenir de prisonnier, je me promenais un soir sur le pont. M. Demanche m'aborda, me prit en particulier et m'adressa plusieurs questions sur les moyens d'existence que je pouvais avoir encore.

— Je jouis d'une solde assez forte, ajouta-t-il, permettez-moi de la partager avec vous. Accordez-moi la satisfaction de vous défrayer des petites dépenses que vous êtes obligé de faire. Venez me voir chaque fois qu'on nous payera. En attendant, veuillez accepter ce que vous offre votre ami, votre frère.

Il me serra la main, en y laissant deux piastres et il s'enfuit pour prévenir toute explication.

Grâce aux soins de M. Demanche, ma situation devint

plus douce. Les jours de solde, cet ami dévoué me cherchait pour m'en remettre la moitié, dans la crainte qu'une fausse honte ne m'éloignât de lui. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Ce généreux ami continuait ses bons offices avec le même empressement et le même plaisir.

M. Dragometti, chargé jusqu'alors de la haute police du bord et de la répartition de la solde, en présence de la réprobation unanime à la suite de mon aventure, cessa d'exercer son emploi, que les Espagnols confièrent à un commissaire des guerres dont j'ai oublié le nom. Cet honnête homme, franc et loyal, étant lui-même non-combattant, nous favorisait autant qu'il le pouvait. Je fis, d'après ses conseils, une nouvelle tentative pour obtenir enfin un grade d'officier. Je retournai à l'hôpital : c'est là que j'allais chercher mes brevets.

Les Espagnols s'étaient aperçus que l'hospice était plein de malades qui se portaient à merveille. Afin de prévenir cet abus, on envoyait au ponton un chirurgien qui visitait ceux qui se plaignaient de quelque maladie. Il s'agissait de tromper ce chirurgien. Je l'eusse fait aisément s'il s'en était rapporté aux signes extérieurs, tels que la pâleur, la fièvre ; mais il fallait avoir recours à d'autres moyens plus puissants pour le persuader. L'alun en poudre soufflé dans les yeux m'avait servi à la *Segunda Aguada*. Je voulus essayer une seconde fois, mais en vain. Trois jours après je me donnai la fièvre en mâchant du tabac dont j'avalais le suc : peine perdue. Enfin de guerre lasse, voyant que toutes mes ruses étaient déjouées, je résolus d'employer une ressource dont le succès était certain. L'état de mes finances m'avait engagé à la réserver pour la dernière, ne voulant en faire usage qu'en désespoir de cause. Le lendemain, je me couchai au moment où le docteur montait à bord. L'un de mes amis l'amena

près de mon hamac. Alors, parodiant la scène charmante du *Barbier de Séville :*

— Je suis bien malade, je voudrais aller à l'hôpital, dis-je au nouveau Bartholo.

Il s'avance pour me tâter le pouls et je lui glisse deux piastres dans la main.

— En effet, vous avez une fièvre terrible. Habillez-vous à l'instant et descendez dans l'embarcation.

Je ne me fis pas prier.

Je m'embarquai sur la nef vagabonde et j'arrivai bientôt à la Isla. J'avais gagné le chirurgien; il fallait encore corrompre le caporal qui accompagnait le convoi. Quand nous eûmes pris terre, je m'approchai très humblement du seigneur caporal. Tout en cheminant vers l'hospice, je lui fis part de mon projet, et trois piastres servirent de péroraison à mon discours.

— Je vous entends à merveille, me dit-il. Votre affaire est certaine; je suis un bon enfant qui ne demande pas mieux que de rendre service.

Ainsi, un major français me fait rayer des contrôles parce que je ne me suis pas incliné devant ses galons: captif, un chirurgien espagnol me trouve la fièvre quand il a pu toucher deux piastres au lieu de mon pouls. Et pour quinze francs un caporal, de son autorité privée, m'élève au grade de lieutenant à la 5e légion.

Le médecin espagnol me passa la visite. Je lui dis que je souffrais d'une affection rhumatismale. Pour le persuader de la réalité de mon mal, je me fis appliquer un large vésicatoire à la cuisse. Ce traitement devait prolonger mon séjour à l'hôpital. Après ma guérison, je rentrai à bord, où je fus inscrit sous le nom de M. Cossaire, lieutenant à la 5e légion.

Je ne manquai pas cette fois de remplir toutes les for-

malités voulues par l'étiquette. J'allai présenter mes respects à M. Roch, chef de bataillon dans cette légion ; après avoir obtenu son agrément, faveur qu'on ne refusait jamais, on me reconnut et l'on me paya comme lieutenant.

Veut-on connaître notre vie de chaque jour sur le ponton?

Quand sonne la diane, un bruit affreux nous réveille. On entend de tous côtés les éclats d'une gaieté bruyante, et ces cris longtemps répétés :

— Branle-bas général ! tout le monde sur le pont!

On saute à terre, le hamac est promptement relevé. On grimpe sur le pont, afin de ne pas déranger les matelots chargés d'entretenir la propreté. Dès que le lavage est achevé et que le parquet est à peu près sec, chacun reprend ses occupations ou ses divertissements accoutumés. Les tables de jeu se préparent, les capotes et les couvertures servent de tapis ; les échecs marchent sur le damier. Le reversi et le boston occupent la moitié de la société. Ceux qui regardent conseillent et jugent des coups. D'autres, qui n'ont aucun goût pour le jeu, savent se créer de plus utiles occupations. L'un fait une table avec les débris d'une cloison qu'il vient d'abattre ; un autre sculpte un jeu d'échecs, un cercle de fer arraché à un tonneau est redressé pour se changer en scie, et la lime criarde en aiguise les dents. La tapisserie de fer-blanc qui couvre les panneaux de la cuisine est découpée avec soin pour fournir aux joueurs des fiches et des jetons ; des fragments du plomb qui couvre le plat-bord sont arrondis et gravés comme des médailles. Enfin, un autre prisonnier travaille avec une admirable constance. Du soir au matin on le voit couper et tailler des pièces de bois. Chacun l'examine et cherche à deviner le plan de

l'ouvrier. On s'attend à voir éclore un chef-d'œuvre de mécanique par l'assemblage de tant de pièces diverses. Point du tout : notre homme ne sait ce qu'il veut, il n'a aucun plan. Son couteau rogne, taille et ne fait que des copeaux. Mais cet exercice amuse le pauvre captif, qui se plaît à penser qu'avec du temps et de la patience il parviendrait à trancher le grand mât à coups de canif.

Viennent ensuite les amateurs des arts. Les musiciens, les peintres, les danseurs s'exercent en donnant des leçons. Gare les oreilles! J'ai vu les flûtes, les violons et les clarinettes sortir de leur étui. L'un souffle en *ré;* l'autre attaque en *mi* bémol une double corde traîtresse. Celui-ci fait galoper des arpèges en *ut*. C'est un bruit discordant et barbare, un vacarme assourdissant, un charivari infernal.

Voilà bien des gens occupés! Il en reste encore un bon nombre qui ne prennent aucune part aux divertissements de l'intérieur. Leur occupation favorite est de ne rien faire, et du soir au matin ils se promènent en long et en large sur le pont, armés d'une lorgnette. Ces vedettes, en faction continuelle, nous donnent parfois des alertes. Nous montons alors tous sur le pont.

Le déjeuner suspend tous les exercices. Personne ne se fait attendre. Les couvertures qui servaient de tapis sont enlevées : la table de jeu sert de table à manger. On apporte le *rancho* dans une grande gamelle. Les souscripteurs associés se rangent autour. Chacun tire de sa poche la cuiller d'étain ou de bois, et le rancho disparaît bien vite aux yeux du consommateur affamé. Après ce premier repas on fait un tour de promenade sur le pont. Puis le couvert est promptement lavé. Les joueurs reprennent les cartes, le musicien son instrument, le peintre ses pinceaux. Le sabbat recommence et les flâneurs restent sur

le pont, s'arment à nouveau de leur lunette et continuent d'observer ce qui se passe dans la rade.

Tout à coup nos sentinelles volontaires crient :

— Tout le monde sur le pont!

Chacun abandonne aussitôt ses occupations et remonte rapidement sur le pont. Un événement important va se produire pour le ponton. Une chaloupe se dirige vers nous. Elle porte de nouveaux prisonniers français que l'on nous amène. A peine sont-ils débarqués que les malheureux sont entourés, sollicités, pressés, accablés de mille questions :

— D'où venez-vous?... Où vous a-t-on pris?... L'Empereur est-il en Espagne?... Parle-t-on de nous échanger?... Serons-nous bientôt délivrés?...

Puis, selon les réponses, la joie ou la tristesse, l'espoir ou le découragement se donnent libre carrière. Les événements que nous venons d'apprendre, et qui remontent déjà à une date éloignée, sont pendant longtemps l'unique sujet des conversations des prisonniers des pontons. Les nouveaux venus doivent recommencer cent fois leur récit. Ils sont invités à dîner successivement par chacune des escouades. Ils occupent la place d'honneur; ils sont devenus des personnages importants pour nous, pauvres captifs... Hier n'étaient-ils pas libres encore?

Après le dîner, le jour tombe. On n'y voit plus assez pour lire ou pour dessiner. Tout le monde alors se retrouve sur le pont; la promenade recommence. Puis, comme le corps a besoin de mouvement, on joue à la main chaude, à Colin-Maillard. On fait des rondes accompagnées de chants. Les refrains de notre enfance nous remontent aux lèvres : *Nous n'irons plus au bois! La Tour, prends garde!* Souvent même la danse termine la soirée, quand il fait beau. Le clairon sonne le coucher. Chacun

va dormir, oublier, et recommencer le lendemain cette monotone existence.

Je n'étais point assez habile pour me mesurer avec nos joueurs de cartes, mais je cherchais à m'instruire, à saisir les finesses des différents jeux. En me voyant suivre la partie avec tant d'intérêt, les amateurs, au début, me croyaient très fort. Ils me consultaient parfois au sujet d'un coup douteux, mais je leur répondais que si mon grand-père avait été le plus habile joueur de piquet de sa province et mon oncle aussi très fort à ce jeu, je n'avais pas suivi leurs traces et que j'étais dans les divers jeux d'une égale et complète ignorance. Les joueurs, dès lors, dédaignèrent ma compagnie.

Quelquefois, dans les grandes circonstances, nous buvions, dans nos soirées, un verre de vin chaud, nectar des militaires et surtout des prisonniers. Il fallait réaliser de bien grosses épargnes pour subvenir aux frais de la liqueur vermeille et des ingrédients qui devaient la parfumer. Après avoir bu de l'eau pendant une semaine, après avoir économisé une poignée de panais et de carottes sur la soupe quotidienne, la tirelire s'emplissait et la coupe aromatique et fumante paraissait enfin sur la table. La joie renaissait sur tous les visages. Chacun tendait son gobelet de fer-blanc; le chef de gamelle procédait alors à la distribution avec une irréprochable égalité. Bacchus inspire ses disciples. Ils entonnaient alors en chœur des chansons si joyeuses qu'ils faisaient rire ceux-là même qui les écoutaient sans boire. On chantait mal, on détonnait, qu'importe! on chantait toujours. Ce n'était pas la beauté de l'harmonie que l'on cherchait, mais l'oubli de ses maux, trouvé pendant quelques instants...

Nous célébrions de la même manière les saints patrons

de nos camarades qui se rencontraient le jour ou le lendemain du payement. On se rendait en grande cérémonie chez le futur amphitryon. Il recevait les compliments flatteurs de la société et il proposait lui-même le régal désiré; les bravos éclataient de toutes parts. Voulait-il esquiver la partie? La troupe bachique s'attachait à ses pas : pressé, obsédé, harcelé, il finissait par se rendre. Le rouge nectar coulait à pleins bords. Mais ces grandes fêtes n'avaient lieu que très rarement.

Nous avions beaucoup d'amateurs de musique à bord de la *Vieille-Castille*. Leurs exercices étaient fort ennuyeux, attendu que chacun jouait à part un air différent. J'imaginai de réunir les musiciens qui avaient un talent réel et ceux qui pouvaient faire leur partie, pour former un petit orchestre. M. de Beaufranchet possédait une jolie collection de partitions, mais malheureusement elles étaient réduites avec accompagnement de piano... Or, cet instrument nous manquait, comme on doit bien le penser. Avec un peu d'adresse et beaucoup de patience, je sus retrouver les parties d'orchestre de Cimarosa et de Paisiello dans l'accompagnement de piano. Les parties de flûte et de clarinette pouvaient être supprimées au besoin. Nous n'avions ni cors ni bassons. Ces instruments ne figurèrent pas dans ma partition. Tel qu'il était, ce petit concert nous fit passer des moments fort agréables. Quelques séances nous suffirent pour obtenir un ensemble, une vigueur d'exécution qui charmaient notre auditoire nombreux et fidèle. Le choix de la musique était excellent. Notre bibliothèque se composait de chefs-d'œuvre de Mozart, de Cimarosa, de Paisiello et de Paër. M. de Beaufranchet chantait le baryton, le ténor aussi, et moi la basse. M^me^ Mollart, excellente cantatrice, vint ensuite et fut le plus bel ornement de notre société philharmo-

nique. Cette dame romaine était fort aimable et fort jolie. La beauté de sa voix, la perfection de son talent l'avaient placée au rang des virtuoses fameuses de l'Italie. C'était un vrai trésor pour nous.

La musique instrumentale n'était pas négligeable. M. Chivautz possédait une œuvre de quatuors de Pleyel, que l'on jouait souvent. M. Perret exécutait des solos de clarinette dans la perfection. Nos concerts étaient suivis, non seulement par nos compagnons d'infortune, mais encore par les officiers anglais, qui s'y rendaient en canot.

La musique charmait ainsi nos ennemis et rendait nos chaînes plus légères : pour nous, c'était un amusement. D'autres surent profiter du crédit que donne le talent. La musique leur rendit les services les plus importants. Les capitaines de vaisseau anglais se disputaient l'élève de Rode, qui était au quartier San-Carlos et dont j'ai déjà parlé. Il recevait tous les jours les plus belles propositions. Il finit par se décider à passer sur un vaisseau anglais. Je n'ai pas su, depuis, ce qu'il était devenu.

M. Perret, clarinettiste distingué, chef de musique de la 4e légion, fut sollicité de la même manière et refusa toujours. Le capitaine d'une frégate anglaise qui était à l'ancre près de la *Vieille-Castille*, vint lui-même le chercher. M. Perret ne consentit à le suivre qu'à condition qu'on le ramènerait tous les soirs au ponton. Quelque temps après, ce capitaine reçut l'ordre de quitter la rade de Cadix. Il désira s'acquitter envers M. Perret. Celui-ci ne voulut point accepter d'argent, mais il pria le capitaine de le faire aborder sur la côte que les Français occupaient alors. L'Anglais lui répondit que cela était impossible, à cause de la surveillance des Espagnols, et lui offrit de le conduire en Angleterre, sur la promesse de le faire passer en France s'il ne voulait pas rester avec lui. M. Perret

n'osait pas se confier à un tel guide, craignant qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour. Il se décida pourtant et n'eut pas à s'en repentir. Le capitaine tint sa parole et le renvoya en France.

Parmi les peintres de la *Vieille-Castille*, on distinguait un jeune sous-officier du 4e suisse, élève de David. Sa réputation s'établit bientôt sur le continent. Les Espagnols, ne pouvant pas obtenir la permission de l'emmener à terre, venaient se faire peindre sur le ponton. M. Petit, danseur, que j'avais vu au quartier San-Carlos, passa à bord de la *Vieille-Castille*. Mais son talent lui devint à peu près inutile, parce que les planchers étaient trop bas pour un danseur. Il ne pouvait s'exercer que sur le pont.

CHAPITRE VIII

1810. — Approche de l'armée française. Dispositions prises sur les pontons, que l'on fait rentrer dans la rade de Cadix. — Espérances des huit mille prisonniers. Tentatives d'évasion. Inutiles cruautés du général Mondragon. — Le quartier San-Carlos évacué et brûlé. — Le *Horca*, voisin de la *Nouvelle-Castille*. Famine sur le *Horca*. — Humanité de l'amiral anglais. Le matelot l'Hercule. — Les dames sur la *Vieille-Castille*. Leur installation. Disputes piquantes. — La famine sur les pontons. Évasion du capitaine Grivel, des marins de la garde. Mon hésitation. — Lourde amende. — Projets d'évasion. M. Fouque. — Plusieurs officiers supérieurs refusent de partir. Puissance de l'or. — Occasion perdue. *Le vent de percale.* — Dénonciation interceptée. M. Chaleil en découvre l'auteur. Le misérable major. L'argent maudit. — La bouteille d'acide sulfurique. — Nombre croissant des malades. — Pharmacien en chef sur l'*Argonaute*. Affreuse situation. — Un aumônier assassin. — Arrivée comme malades de mes amis Castagner et Montchoisy.

Sur la fin de janvier 1810, trois mois après ma promotion au grade de lieutenant à la 5e légion, ou, si mes lecteurs le préfèrent, après mon dernier voyage à l'hôpital, les Espagnols prirent des dispositions qui nous annoncèrent l'approche de l'armée française. Les prisonniers qui se trouvaient à terre furent amenés aux pontons ; les convalescents quittèrent l'hôpital. Les officiers qui rentraient à bord avaient vu arriver des troupes espagnoles épuisées de fatigue. La consternation des gens de Cadix prouvaient, en outre, que la situation était grave.

Nos pontons étaient alors dans le canal de la Caraca. Les Anglais nous remorquèrent dans la grande rade, et le ponton la *Vieille-Castille* fut placé entre quatre vaisseaux de leur escadre. En même temps les Anglais faisaient sauter les forts Matagarda et Sainte-Catherine... Les Français allaient sans doute paraître incessamment sur la côte. En effet, quatre jours après nous vîmes passer dans la rade plusieurs chaloupes canonnières. Elles se dirigèrent sur le Trocadéro et firent feu du côté de la terre, Plus de doute! les Français étaient là. Nous prîmes les lorgnettes. Nous apercevions des cavaliers, des fantassins. Nous ne distinguions pas les uniformes et les couleurs; mais les Espagnols auraient-ils tiré sur leurs troupes! Aussi quels transports de joie, quels mouvements d'impatience parmi huit mille compagnons d'infortune à la vue de l'armée française triomphante. Deux lieues seulement nous séparaient, mais la mer était entre nous. L'espoir de recouvrer notre liberté fit courir parmi nous tous un frémissement d'espoir. Quelques-uns de nos meilleurs nageurs espérèrent gagner la terre pendant la nuit : tous furent noyés ou furent repris et mis à mort. Ces infortunés furent fusillés sous nos yeux par les Espagnols. Comme les désertions continuaient, le général Mondragon, gouverneur de Cadix, fit afficher à bord de chaque ponton que tous ceux qui chercheraient à s'évader seraient fusillés. Voyant l'inutilité de cette menace, il publia un arrêté par lequel il nous rendait responsables les uns des autres et condamnait à mort deux de ceux qui restaient pour un qui se serait échappé, dans le cas où celui-ci ne serait pas repris. Ces arrêtés, ces ordres du jour, ne produisirent aucun effet. Nous répondîmes au général Mondragon que ceux qu'il ferait fusiller le remercieraient en marchant au supplice d'avoir mis un terme à leurs peines.

Le quartier de San-Carlos et les hôpitaux, qui avaient été jusqu'alors sur le continent, furent évacués avant l'arrivée de l'armée française. Les hommes mariés, leurs femmes, et beaucoup d'autres qu'on y avait laissés par faveur ou par négligence, furent répartis sur tous les pontons. On plaça près de la *Vieille-Castille* un nouveau ponton, le *Horca*, sur lequel on fit passer tous les marins. Il n'y avait point de vivres dans cette prison, pas même d'eau. Les Espagnols restèrent six jours sans apporter aucune nourriture. Les petites provisions des nouveaux venus s'épuisèrent rapidement. Bientôt la faim et la soif, plus redoutable encore, vinrent assiéger ces braves marins. En vain ces malheureux multiplièrent les signaux de détresse.

Plusieurs de ces marins s'échappèrent à la nage; ils furent repris et fusillés dans une chaloupe, sous les yeux de leurs compagnons. Les tourments de la faim devenaient chaque jour plus horribles. Ces infortunés mangèrent d'abord leurs chiens. Les bottes, les souliers, les havresacs furent ensuite dévorés. Toutes ces ressources étaient insuffisantes. Cruelle, impitoyable, la faim porta ces malheureux prisonniers aux dernières extrémités. Ceux qui avaient pu supporter ses atteintes et dont la santé n'était pas trop affaiblie, se réunirent en conseil. Un d'eux prit la parole et, après une peinture affreuse, mais exacte, de l'horrible position commune, il proposa d'égorger sur-le-champ et de manger les hommes dont la mort était à peu près certaine. Tous frémirent.

Il fallait vivre pourtant... ou mourir de faim. La majorité préféra mourir, plutôt que d'ajouter à une vie si misérable quelques jours achetés par des crimes monstrueux. Un d'eux cependant aperçut un nègre et proposa de l'immoler, faisant valoir pour excuse que cet être

n'était pas son semblable. Ce misérable allait mourir, ainsi que plusieurs autres de son espèce, quand l'amiral anglais, instruit par les débris hideux qui flottaient sur l'eau et par les clameurs désespérées du *Horca*, ordonna que de son bord on portât des vivres aux Français. Il envoya lui-même une chaloupe chargée de biscuits, de viande salée et d'eau-de-vie. Ces provisions arrivèrent pour empêcher la mort du nègre.

Un matelot français, que ses formes et sa vigueur avaient fait surnommer Hercule, se jeta à la mer pour aller au vaisseau amiral. La chaloupe qui gardait le *Horca* voulut l'en empêcher. Mais les marins anglais allèrent au-devant de l'Hercule et l'empêchèrent de retomber entre les mains des Espagnols. Les Anglais voulant le sauver, les deux équipages se battirent à coups de rame. Heureusement les Anglais eurent le dessus, emmenèrent notre compatriote que les Espagnols voulaient assommer. Ils lui donnèrent des provisions en abondance et le ramenèrent au ponton. Les matelots anglais furent reçus avec les marques de la plus vive reconnaissance par les malheureux Français auxquels ils venaient de sauver la vie.

Revenons à la *Vieille-Castille* et donnons quelques détails sur l'emménagement des dames du quartier San-Carlos. Nous étions tous couchés dans des hamacs. Les officiers mariés avaient apporté des matelas qu'ils étendaient par terre. Ils s'étaient organisé des semblants de chambres séparées par des cloisons, garnies de papier gris ou de vieilles jupes, afin d'être plus chez eux. Un beau soir, deux de nos voisines se prirent de bec et, après avoir échangé des épithètes peu tendres, s'étaient jeté à la tête quelques souvenirs mutuels qui n'étaient pas faits pour donner une bonne idée de leur fidélité conjugale.

Égarée pendant quinze jours dans les équipages, l'une avait été retrouvée ensuite avec un cuirassier. L'autre avait perdu son mari dans la foule pour suivre plus librement un dragon. Il fut question aussi d'artilleurs. En un instant les trois armes furent mentionnées. Les coiffes volaient en l'air ; les deux dames se prenaient aux cheveux... Cet épisode burlesque attira la foule et les deux maris près de la cabane de papier, au milieu du bruit et des applaudissements ironiques. La femme d'un colonel sépara les deux viragos, qui furent condamnées à garder les arrêts et à s'embrasser.

Tandis que les marins se dévoraient entre eux au ponton le *Horca*, les prisonniers du *Terrible*, de l'*Argonaute* et du *Vainqueur* mouraient de faim. Les bourgeois de la *Ruffina* manquaient de tout et les officiers de la *Vieille-Castille* n'étaient pas mieux fournis. La disette, la misère répandaient leurs ravages dans toute la rade. Les évasions étaient plus fréquentes et l'exécution en devenait plus difficile à mesure qu'elles se multipliaient. Malheureusement, je n'étais pas assez bon nageur pour faire une traversée de deux lieues : je pris donc le parti d'attendre, en me confiant à la Providence.

M. Grivel, capitaine dans les marins de la garde impériale, Verger et Belligny, jeunes aspirants, dont le courage approchait de la témérité, formèrent le projet d'enlever la première embarcation qui viendrait à nous par un vent fort. Le plan une fois arrêté, les conjurés se tinrent prêts à partir au premier signal.

La barque de service qui nous apportait l'eau vint à bord le 22 février 1810. Un vent frais enflait sa voile. Les chefs du complot descendirent dans l'embarcation en feignant de vouloir aider à hisser les barriques et s'emparèrent des bateliers. Au même moment un grand nombre

d'officiers et de soldats se jetèrent dans la barque. J'aurais dû être du nombre, mais j'avoue avec franchise que je n'osai pas. Le péril me parut trop grand et les chances de salut pas assez sûres.

Pendant que mes camarades s'embarquaient précipitamment, une chaloupe anglaise se dirigea sur nous. Elle venait simplement à bord pour dévider nos câbles. Je crus qu'elle était envoyée pour couper la retraite aux fugitifs. Le capitaine Grivel et ses trente-quatre compagnons prirent aussitôt le large et gagnèrent avec rapidité la côte occupée par l'armée française. La chaloupe anglaise, arrivée trop tard, se mit à la poursuite des évadés et les salua d'un feu de mousqueterie. Un seul homme fut tué, Barberi, domestique de M. Grivel : il reçut sept balles dans le corps. Trente-quatre officiers ou soldats se sauvèrent ainsi dans cette petite barque.

Le patron de ladite barque était monté sur la *Vieille-Castille* pour ne pas suivre les fugitifs. Il fit son rapport, dont le résultat fut qu'on nous retiendrait provisoirement notre solde jusqu'au payement des dix-sept mille francs que coûtait soi-disant l'embarcation... qui ne valait pas cinq mille francs !

Depuis l'enlèvement de la barque, les Espagnols redoublèrent de vigilance. La garde du bord fut doublée. Quatre soldats arrivaient sur les bateaux et ne les quittaient pas. Mes compagnons se plaignaient de n'avoir pas fait partie des fugitifs du 22 février. Les embarcations arrivaient toujours. Mais elles étaient bien gardées et nous aussi. Notre désir de liberté augmentait de plus en plus. Mais, pour servir nos intérêts, il fallait que le vent soufflât du côté de la pleine mer. Le 3 mars, le ciel se couvrit de nuages noirs que les éclairs sillonnaient en tous sens, des coups de tonnerre multipliés servirent de

prélude à la tempête, qui bientôt éclata d'une manière épouvantable. Le 7 de bon matin je n'étais pas encore levé quand j'entendis M. Fouque, officier de marine, dire à quelqu'un :

— Si j'avais été le maître cette nuit, nous serions tous à terre maintenant.

Alors il nous montra des vaisseaux espagnols qui avaient fait naufrage pendant la nuit et que la tempête refoulait encore sur le rivage. L'occasion pouvait s'offrir de nouveau la nuit prochaine, le vent soufflant avec la même violence.

Le propos de M. Fouque fit ouvrir les yeux à tout le monde. On tint conseil et on délibéra sur le meilleur moyen à employer : fuir en barque ou couper les amarres. On perdit du temps à raisonner. Mais M. Fouque demeura inébranlable dans son opinion. Souvenir de honte et de douleur tout à la fois : on vit des colonels, des chefs de bataillon, des majors, revêtus des insignes de leur grade, portant sur leur sein l'étoile glorieuse, fiers de leurs services, déshonorer toutes ces décorations en retenant les bras d'une jeunesse ardente et courageuse prête à reconquérir sa liberté. Parmi ceux qui servirent la cause de l'honneur, je citerai M. Christophe, major au 12ᵉ cuirassier; Forax, chef d'escadron de dragons; de Beaufranchet, chef de bataillon d'artillerie; Demanche, commissaire des guerres.

Tous les officiers subalternes, à quelques exceptions près, se rangèrent de l'avis de M. Fouque. Les plus âgés furent les moins hardis; les sous-lieutenants, au contraire, n'hésitaient pas à braver la mort dans l'espoir d'être libres. Les officiers de marine imitèrent le brave Fouque dans sa résolution généreuse. Un seul fit exception... Lieutenant de vaisseau, il avait une malle bien

garnie et ne voulait pas s'en séparer. Fouque entraîna aussi la majeure partie des officiers supérieurs d'infanterie.

MM. Micolou, Montchoisy, Vieux, Vernerey, officiers de cuirassiers, Chivaux, Deblou, d'Astaugue, Manuel d'Avignon, Guillé, Carmier, Vermondans, Chevalier, officiers d'infanterie, se montrèrent disposés à tout tenter pour reconquérir leur liberté.

Malgré l'opinion des marins les plus expérimentés, les officiers supérieurs persistèrent dans leur opposition. Le danger leur paraissait trop imminent. Les uns craignaient de perdre l'argent qu'on leur avait laissé après la capitulation de Baylen. Plusieurs possédaient de très fortes sommes et des effets précieux. Ils avaient une peur terrible de se noyer. Ils insistèrent pour que les câbles ne fussent pas coupés et eurent la lâcheté d'y faire mettre deux sentinelles espagnoles.

L'ouragan arriva avec une violence terrible, qui eût été notre salut, mais on fût sourd à sa grande voix. On craignit d'être pris par les Anglais. Ils n'auraient guère songé alors à courir après nous, puisqu'ils laissaient périr leurs navires sans leur porter aucun secours.

Depuis la fuite heureuse du capitaine Gridel les mesures de surveillance étaient devenues très sérieuses. Les gardes étaient triplées. Aussi, pendant cette nuit affreuse les pauvres diables pouvaient à peine se tenir debout sur le pont, criant pour se rassurer mutuellement, et répétant sans cesse : *Sentinella, alerta! Alerta esta!*

Enfin le jour parut. Un soleil éblouissant nous montra la plage encombrée de navires échoués à la côte pendant la nuit. Quels cruels regrets agitèrent alors nos cœurs en apercevant les troupes françaises s'avancer jusqu'aux bâtiments que la marée basse avait laissés sur le sable pour en faire descendre les hommes qui s'y trouvaient,

sans être dérangés par l'ennemi. Pendant plusieurs jours, la mer fut couverte de débris, de chaloupes abandonnées, de ballots de soie, de coton, etc. L'armée française ramassa une si grande quantité de pièces de percale jetées par la tempête sur le rivage que celle-ci fut appelée *le vent de percale!* Cinq vaisseaux de guerre et vingt navires marchands périrent dans ce désastre qui nous eût sauvés certainement.

Ces événements portèrent la discorde au milieu de notre troupe captive. Après avoir laissé échapper une si belle occasion de rejoindre l'armée, ceux qui s'étaient rangés du parti de M. Fouque ne pouvaient plus voir leurs adversaires sans éprouver un sentiment d'indignation et d'horreur. De leur côté, ceux qui avaient combattu cette noble résolution avec le plus d'acharnement, craignant de se noyer avec leur argent, tâchaient de prouver qu'on avait très bien fait de ne pas couper les câbles. Ils étaient décidés à empêcher l'exécution de ce projet, si toutefois une circonstance favorable se présentait de nouveau.

A quelque temps de là, M. Chaleil, officier de la marine marchande, fut abordé par un sergent espagnol qui lui remit, pour la lui traduire, une missive écrite en français, que par bonheur il ne savait pas lire. M. Chaleil prit connaissance de la lettre et découvrit, à son inexprimable horreur, que ce billet, adressé au gouverneur de Cadix, était une infâme dénonciation anonyme qui, tombant entre les mains du général espagnol, devenait l'arrêt de mort des officiers désignés nominativement. Cette infâme lettre avertissait le gouverneur du complot signalé par l'assassin. Elle lui signalait en même temps les six officiers considérés par l'écrivain anonyme comme les plus dangereux, parce qu'ils étaient les plus déterminés.

M. Chaleil, précisément un des officiers nommés, lut le billet, le déchira, puis, s'adressant à l'Espagnol, lui demanda qui le lui avait remis. Le sergent déclara que c'était le valet du major. On fit venir cet homme à grands cris et on apprit de lui, après l'avoir menacé de mort, que son maître lui avait dicté cette lettre en lui promettant, en échange du service rendu, 1.200 francs et son congé. La stupeur et l'indignation furent unanimes. Nous répugnions à croire qu'un homme destiné à nous donner des exemples d'honneur et de loyauté pouvait se rendre coupable d'une aussi lâche trahison. La majorité se réunit en conseil pour dresser un procès-verbal de cette affaire, qui fut signé par deux officiers de chaque grade, pour être mis sous les yeux de l'Empereur à notre rentrée en France.

Le misérable major avait été poussé à cette infâme délation par sa femme, dont la crainte était de perdre en se sauvant toutes les richesses qu'elle avait accumulées dans un coffre! L'argent maudit avait ainsi poussé au crime un vieil officier demeuré honorable jusqu'à ce jour, pour devenir le plus vil des hommes. Beaucoup d'officiers supérieurs du corps de Dupont avaient conservé des sommes très considérables. Le colonel du 4e suisses avait toujours de l'or dans ses poches, et lorsque l'on venait visiter ses malles, il glissait un napoléon dans la main du caporal qui devait le fouiller. Celui-ci n'insistait pas et disait à son officier : « *Na tiene nada :* Il n'a rien. » Ces générosités sauvèrent son trésor. M. Mollard, major de la 1re légion, et plusieurs officiers supérieurs avaient pu garder des richesses énormes.

Elles suivirent leurs possesseurs sur les pontons avec une escorte qui les préserva du pillage, et les marins de l'escadre prise à Cadix ne perdirent rien.

La tempête avait été si forte, la mer tellement agitée, la marée si haute, que les vaisseaux jetés à la côte se trouvèrent à sec à la marée basse : on aurait pu les cerner avec un régiment de cavalerie. Le jour de l'équinoxe se trouva celui de la pleine lune, et la réunion de ces deux circonstances donna les plus fortes marées.

Il s'écoula ainsi plusieurs jours. Un matin on m'appela dans la chambre de M. de Beaufranchet, et j'y trouvai MM. Fouque et Demanche. Ils me présentèrent une bouteille en me demandant si je connaissais la liqueur qu'elle contenait, et quelles étaient ses propriétés. C'était de l'acide sulfurique. Je leur dis que cet acide brûlait les corps organisés et par conséquent pourrait nous servir pour ronger et couper les câbles. J'arrivais droit au but. Depuis plusieurs jours ces maudits liens occupaient seuls notre pensée, et les câbles nous poursuivaient partout. Pour mieux nous assurer du fait et pour éprouver la force de la liqueur, nous tentâmes, séance tenante, une petite expérience. M. Fouque prit une corde goudronnée, comme le sont les câbles. Je versai un peu d'acide sur le milieu de la corde. Elle fut attachée à un clou par un de ses bouts; à l'autre pendait une gueuse. Cinq minutes après, ce poids tomba avec la moitié de la corde rompue.

Alors en calculant la grosseur des câbles et la force du vaisseau, nous pensâmes qu'il fallait à peu près un quart d'heure pour brûler et rompre les liens de la *Vieille-Castille*. La bouteille fut soigneusement enfermée *in loco tuto*, en attendant que l'occasion de s'en servir se présentât à nous. Le plan arrêté fut de profiter du premier coup de vent pour jeter l'acide sulfurique sur les câbles, en dehors du vaisseau, afin que tout le monde ignorât qu'on travaillait pour la cause commune. On se dérobait ainsi aux délibérations stupides, aux éternelles hésitations du con-

seil des lâches et des ventrus. Rongés par l'acide sulfurique, les câbles se casseraient d'eux-mêmes.

A l'approche de l'armée française, les Espagnols embarquèrent tous les prisonniers qui jusqu'alors étaient restés sur la côte. Les hôpitaux furent transportés sur les pontons, et comme le nombre des malades augmentait chaque jour, il fallut préparer de nouveaux établissements pour les recevoir. Les officiers de santé espagnols avaient assuré le service à terre. Ils refusèrent de passer à bord. On fut donc obligé d'avoir recours aux officiers de santé français, et l'on en vint chercher à la *Vieille-Castille* pour soigner les malades des hôpitaux flottants de la rade.

Deux fois déjà on avait pris sur notre bord des chirurgiens pour les hôpitaux établis au *Terrible* et au *Vencedor*, et deux fois j'avais résisté au désir de quitter un grade emprunté pour reprendre le mien et remplir les devoirs qui m'étaient imposés. Je cédai enfin à mon devoir, qui était de me consacrer au service de mes compatriotes les plus malheureux. Le 19 avril, le commissaire des guerres Aborréa vint lui-même à la *Vieille-Castille*. On formait un nouvel hospice à bord du ponton l'*Argonaute*. Le commissaire demanda des officiers de santé : je me présentai, on m'admit. Après avoir pris congé de MM. Demanche et Beaufranchet, je m'embarquai dans la chaloupe d'Aborréa, qui me conduisit à l'*Argonaute*.

Mon dévouement me replongea dans la vallée des larmes. On ne voyait point dans cet asile de la douleur et du trépas les visages vermeils, les ventres arrondis des habitants de la *Vieille-Castille*. Six cents infortunés, étendus sur le pont et dans les batteries, remplissaient l'air de leurs gémissements. En proie à tous les maux que la misère la plus affreuse entraîne après elle, ils attendaient, ils invoquaient la mort qui, seule, pouvait mettre un

terme à leurs tourments. Excepté soixante hommes destinés à différents emplois, tous les autres étaient malades, ou pour mieux dire, agonisants.

Ces malheureux, privés de tout secours, accablés par le mal, avaient encore à lutter contre les horreurs de la famine : ils dévoraient leurs souliers et leurs havresacs. Les cris plaintifs et déchirants de tant de moribonds parvinrent jusqu'au *Téméraire*, vaisseau anglais à trois ponts qui était à l'ancre non loin de là. Le cœur du capitaine en fut profondément ému. Touché de la situation déplorable de nos mourants, le capitaine anglais envoyait dès lors, tous les jours, à bord de l'*Argonaute* deux chaloupes chargées de légumes frais, quelques sacs de biscuits et du thé, du sucre et du cacao pour les femmes. Il continua ses bons offices jusqu'au moment où son navire s'éloigna.

Comme chargé de service, je recevais huit réaux par jour à bord de l'*Argonaute*, et j'avais de plus deux rations de vivres. J'étais un petit seigneur : je jouissais de la plus grande considération. Les médecins avaient obtenu que l'on me donnât la plus belle chambre du vaisseau. J'accrochai mon hamac dans cet appartement, que les grands dignitaires occupaient à la *Vieille-Castille*. Un châssis de papier huilé, soigneusement ajusté, donnait à mon sabord une physionomie de fenêtre, et ma caisse de médicaments me servait tour à tour de chaise, de table et de canapé. J'étais en quelque sorte le capitaine du bord. C'est dans cette salle d'audience que je recevais les visites du commissaire des guerres et des médecins. Les sous-officiers venaient s'informer à toute heure de l'état de ma santé et ne manquaient jamais de me demander, le matin, comment j'avais passé la nuit. J'avais toujours une bouteille de vin, un petit verre d'eau-de-vie à leur offrir. Les

femmes venaient me consulter pour leurs maris et leurs enfants malades. Je leur donnais toujours quelques petites choses, de sorte que le pharmacien en chef de l'*Argonaute* jouissait d'une considération que jamais n'avait pu obtenir M. Castil-Blaze, pharmacien sans solde, ni M. Pallière, lieutenant à la 5e légion à huit réaux de traitement.

Le commissaire des guerres Aborréa venait à bord tous les deux jours régulièrement. Il amenait dans son canot un aumônier, don Tadéo, qui devait administrer à nos malades les secours de la religion. Mais ce moine était le brigand le plus déterminé qu'ait jamais produit l'Andalousie, où pourtant il y en a beaucoup. Il portait un long poignard sous sa robe de prêtre, ne parlait que de meurtre, n'ouvrait la bouche que pour dire des injures et se faisait un jeu des choses les plus saintes.

Le 23 avril on amenait des malades à l'*Argonaute*. Ces convalescents étaient ramenés sur leurs bords respectifs. Le commissaire des guerres et l'aumônier assistaient à ces divers transports. Quelques prisonniers de l'hôpital voulurent enlever une chaloupe. MM. Jamet, Wanafos, Druet, Damet, et deux matelots français se sauvèrent en même temps dans l'embarcation et se rendirent les maîtres des marins qui la gardaient. Tandis qu'ils travaillaient à larguer la chaloupe, Tadéo les aperçut au haut du pont. Il partit comme un trait, furieux. Il descendit dans la chaloupe et plongea son poignard dans le sein du malheureux Druet. Glorieux d'une si belle action, il remonta à bord et, montrant son poignard ensanglanté, il exhorta les soldats à suivre son exemple.

Une décharge de mousqueterie atteignit à l'instant nos camarades fugitifs, que l'on acheva ensuite à coups de baïonnette... La conduite de l'aumônier s'éloignait tellement de la morale évangélique, que cet indigne prêtre

devint pour nous un objet d'horreur. Par contre, il y avait quatre médecins espagnols fort honnêtes gens qui nous plaignaient et faisaient leur possible pour adoucir nos misères. Je jouissais de quelques petits avantages sur l'*Argonaute*, mais je les payais cher, vivant au milieu de six cents malheureux couverts de vermine, manquant de tout et dont je ne pouvais adoucir les peines. Les comestibles envoyés par le capitaine anglais étaient distribués aux malades avant tout. Mais il arrivait souvent que, malgré notre surveillance, les bien portants s'en appropriaient la plus grosse part. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre ordinaire, à nous autres chefs, se composait de riz bouilli et de lard rance.

Le 10 mai arriva un convoi de malades, parmi lesquels se trouvaient MM. de Montchoisy et Castagner. Ils venaient de la *Vieille-Castille* et se portaient bien. L'*Argonaute* était le ponton le plus rapproché de la côte française. En passant sur cet hôpital flottant, ils se proposaient de se sauver à la nage, le trajet devenant plus court. Ils essayèrent pendant la nuit, mais il fallut y renoncer.

CHAPITRE IX

Projet bien concerté. Officiers et marins embarqués sur l'*Argonaute*. Hésitations. Échec du 15 mai sur le ponton *Isabella*. La *Vieille-Castille* arrive heureusement à la côte. — « Nous sommes trahis! » — Couper les câbles et les jeter. — Rentrée par la bouteille. — Éloquence bien placée. — L'inquiétude du sergent nous sauve la vie. — Les Espagnols redoublent de précautions.

Nous avions à bord quelques marins et quelques sous-officiers que nous conservions précieusement pour tenter un coup de main à la première occasion favorable. Les délibérations trop prolongées, les lâches conseils qui avaient empêché le salut de la *Vieille-Castille*, n'étaient pas à redouter chez nous. Par bonheur tous nos compagnons étaient misérables à un point tel qu'ils regardaient la mort comme un bienfait.

Nous les décidâmes sans peine à profiter du premier coup de vent pour couper les câbles et jeter le ponton à la côte. Cette proposition fut accueillie avec les démonstrations de la joie la plus vive.

Le 14 mai, il s'éleva un vent d'ouest assez frais, qui se renforça tellement la nuit, que deux petits pontons, la *Isabella* et la *Colondrina*, placés à droite et à gauche de l'*Argonaute*, perdirent chacun une ancre. Venant à l'appel

de l'autre câble, ils se trouvèrent le lendemain matin côte à côte avec nous. Il nous était facile de sauter dans l'un ou dans l'autre. Nous aurions pu nous sauver et profiter du moment. Mais tout espoir n'était pas perdu; le vent devait reprendre sa force à la marée montante.

Pour mieux concerter notre plan, je réunis dans ma chambre les chefs du complot. Les membres du conseil étaient MM. Castagner, officier de marine; de Montchoisy, officier de cuirassiers, que la Providence nous avait amenés depuis peu de jours; Simon, maître d'équipage, maréchal des logis chef au 1er bataillon de la garde impériale et quelques sous-officiers d'infanterie. Les grosses épaulettes, les ventres rebondis, les mentons à triple étage, les visages rubiconds qui avaient fait échouer nos patriotiques projets sur la *Vieille-Castille* ne brillaient point à notre assemblée. Animés du même esprit, réunis par une même opinion, tous nous étions décidés à nous sauver ou à nous engloutir dans l'abîme des mers. La liberté ou la mort, tel était notre mot d'ordre! Il ne s'agissait plus que de s'arrêter sur le choix des moyens d'exécution et d'y conformer notre conduite.

Après avoir adopté et rejeté successivement plusieurs avis, on décida que tout le monde passerait à bord de la *Isabella*, très petit vaisseau marchand, qui ne devait prendre au plus que six pieds d'eau. En le jetant à la côte au moment de la haute marée, nous devions nous trouver à sec sur le sable, à la marée basse. Un projet si bien concerté faisait espérer une réussite complète.

Huit hommes et un sergent formaient la garde de l'*Argonaute;* on en comptait six sur la *Isabella*. Rien n'était plus facile que de désarmer les uns et les autres,

de les emmener ou de les laisser sur l'*Argonaute*, et de nous servir ensuite de leurs fusils pour notre défense. Mais les soldats de garde de la *Isabella* semblaient vouloir seconder nos projets. Ils avaient même manifesté le désir de passer à l'armée française. Maître Simon, qui savait tout cela, opina pour qu'on ne désarmât personne.

— Si nous désarmons, dit-il, les hommes de l'*Argonaute*, les compagnons que nous ne pourrons pas emmener en souffriront.

Son avis prévalut. On décida de laisser à chacun ses armes... Nous nous embarquerions sans bruit à bord de la *Isabella*.

Après avoir réglé notre plan, assigné à chacun son devoir et son poste et fixé l'heure du départ, on demanda la clôture. La séance finit. J'ouvris alors majestueusement le coffre qui avait servi de bureau. J'en tirai un paquet de *cinnamomum*, vulgairement appelé cannelle, une douzaine de citrons, un sac de sucre et quelques bouteilles d'eau-de-vie de vin. Je préparai un philtre militaire dont la vigueur et l'esprit vinrent encore ajouter à l'ardeur de nos conjurés. Nous bûmes le punch et le vin chaud à notre liberté, à l'espoir de nous retrouver le lendemain au milieu de l'armée française.

Nous nous embarquâmes ensuite un à un dans la *Isabella*. Les soldats de garde nous voyaient arriver avec plaisir. Ils nous donnaient la main pour descendre et nous faisaient passer dans l'intérieur du vaisseau à mesure que nous arrivions... Lorsque nous fûmes tous réunis, on ferma les écoutilles.

— Nous sommes trahis ! s'écria Castagner. Nous avons eu tort de ne pas désarmer ces gens-là !

Cependant maître Simon était encore sur le pont. Il nous dit à voix basse qu'il n'était pas nécessaire de se

presser et qu'il nous avertirait lorsque le moment serait venu. Ce moment se faisait bien attendre. Il arriva pourtant et nous montâmes sur le pont.

Maître Simon, aidé par deux marins, s'approcha des câbles pour les couper. Au même instant trois coups de fusil dirigés sur nous partent de l'*Argonaute*. Nous vîmes alors la faute que nous avions commise en ne désarmant pas la garde. Les marins reculèrent. Personne n'osa plus s'avancer vers les câbles. On parlait même de remonter sur l'*Argonaute*.

Tandis que nous tentions de mettre fin à un projet si bien conçu et si mal exécuté, de grands événements se passaient à la *Vieille-Castille*. Quelques coups de canon attirèrent nos regards sur ce point. Nous vîmes clairement ce ponton dégagé de ses entraves filer vers la côte à la faveur du vent et de la marée.

La bouteille d'acide sulfurique préparée par M. Fouque ne servit point. Quelques officiers, résolus à braver tous les dangers malgré l'opposition des ventrus, coururent aux câbles. Armés d'une hache et d'une scie ils s'apprêtèrent à les couper. Plusieurs commandants au large ventre s'y portèrent aussi, mais pour les empêcher. L'un d'eux parvint à s'emparer de la scie et la cassa. La colère et le mépris furent alors portés au comble. Les jeunes officiers ne reconnurent plus des supérieurs qui se déshonoraient par de semblables actions. On traita ces indignes chefs comme ils le méritaient. Repoussés, bousculés, gourmés, battus même, ils roulèrent du pont dans l'escalier pendant que les câbles tombaient sous la hache pesante. On désarma la garde. Le sergent espagnol se réfugia dans la chambre de ses amis, les officiers supérieurs...

Revenons à la *Isabella*, qui nous retenait encore captifs

dans ses flancs. Le moment était critique. Au lieu d'être encouragés par l'exemple de la *Vieille-Castille*, nos compagnons furent effrayés des périls qu'ils paraissaient mépriser tout à l'heure. Ils craignaient d'être atteints par les canons qui poursuivaient la *Vieille-Castille*. En vain cherchions-nous à ranimer leur courage. Je leur présentai d'un côté la mort qui nous menaçait, inévitable conséquence du rapport du sergent sur les événements de la nuit; de l'autre nos camarades arrivant sur la plage avec tranquillité. Ils ne voyaient rien; ils n'écoutaient rien et leur troupe timide remontait en toute hâte à bord de l'*Argonaute*. Leur retraite s'opéra avec tant de précipitation que plusieurs tombèrent dans la mer et s'y noyèrent. Un plus grand nombre fut écrasé entre les deux navires qui s'entre-choquaient par suite de l'agitation des flots. Le feu le plus meurtrier des canonnières n'aurait pas fait tant de victimes... J'étais navré!

Abandonné de tout mon monde, il me fallut aussi songer à la retraite. Je cherchai à rentrer sur l'*Argonaute*. Comme je ne voulais ni me noyer, ni être moulu par le choc des pontons; comme je n'avais aucune envie d'être coupé en deux en passant d'un sabord à l'autre, je pris sagement toutes les précautions qui pouvaient assurer mon retour au bercail. Après avoir hésité quelque temps, je m'accrochai comme un singe à la fenêtre de la *bouteille*, et je fis mon entrée mystérieuse par une ouverture où pour la première fois peut-être un visage s'était montré.

Je regagnai doucement ma chambre et me couchai, pour faire croire au sergent espagnol que je n'en étais pas sorti. Mais on me dit qu'il avait déjà dressé un rapport sur lequel étaient inscrits les noms de tous ceux que la *Isabella* avait reçus à son bord. Nous étions perdus...

Je ne perdis pas courage pourtant et, réprimant l'émotion qui m'avait saisi d'abord, j'allai trouver le seigneur sergent qui tenait en ses mains le fil de ma destinée et de celle de mes compagnons. Je demandai au sbire ce qu'il allait faire :

— Demain matin, dit-il, je présenterai mon rapport au gouverneur de Cadix.

Je l'en dissuadai vivement, lui représentant qu'il allait faire une sottise qui se retournerait contre lui.

— Le gouverneur, ajoutai-je, croira que vous étiez de connivence avec nous...Vous aviez de sarmes, des munitions, et ne vous en êtes pas servi! A qui ferez-vous croire le contraire? Vous serez rendu responsable, non de ce qui s'est passé, mais de ce qui aurait pu se passer... Et vous serez fort heureux, en dehors de notre mort que vous aurez sur la conscience, d'en être quitte pour troquer votre habit de sergent contre une veste de galérien. Tout bien considéré, mon cher, restez tranquille... Et gardez votre rapport pour une meilleure occasion...

Mon éloquence eut le don de convaincre le pauvre sergent, qui reconnut en tremblant que j'avais raison et qui, d'après mes conseils, déchira la liste des proscrits.

Le lendemain, nous eûmes le plaisir de voir descendre à terre nos camarades de la *Vieille-Castille*. Le chagrin de n'en avoir pas fait autant rendait ma situation encore plus pénible. Les Anglais, du reste, n'avaient pas mis beaucoup d'acharnement à les poursuivre. Sur sept cents hommes que ce ponton renfermait, il n'en périt que trois cents par le feu de l'ennemi.

L'évasion de la *Vieille-Castille* rendit en revanche les Espagnols plus actifs et plus vigilants à notre égard. La garde fut doublée. On nous enleva, le jour même, tous les marins et les hommes valides que nous conservions

avec tant de souci. L'*Argonaute* rétrograda vers les remparts de Cadix d'une demi-lieue. Ces précautions m'affligeaient d'autant plus qu'elles semblaient nous fermer pour toujours le chemin du rivage occupé par les troupes françaises.

J'étais inconsolable d'avoir quitté la *Vieille-Castille ;* de ne pas m'être jeté dans l'embarcation du capitaine Grivel ; enfin de n'avoir pas gagné la côte à bord de la *Isabella*, même tout seul. Mais, hélas! ces regrets étaient superflus.

CHAPITRE X

Enfin! — Notre évasion. Distribution des rôles entre Castagner, Montchoisy et moi. — Le 26 mai. La garde est désarmée; les câbles sont largués. — Vers la terre! — Sous le feu. Bombardement. Furieuse mousqueterie. — Abordage repoussé avec nos dix fusils. — L'*Argonaute* criblé de balles et de boulets. Une bombe éclate à fond de cale. Nombreux tués et blessés. — Échoués. — Une batterie française nous protège.— Nuit terrible. — Confection de radeaux. Chaloupes françaises. — Incendie du ponton. — Blessé à la cuisse. — Dans la mer. — Un fou. — Recueilli. — « Mes amis, vous êtes libres! » — Le brave Grivel protège notre débarquement. — Notre évasion a été la dernière sur les pontons.

Nos tristes regards ne pouvaient se détacher du rivage libérateur qui venait d'accueillir nos compagnons de la *Vieille-Castille*. Plus d'espoir de salut! Trois fois nous avions laissé échapper l'occasion favorable : notre captivité devait être éternelle. Cependant, un nouveau projet fut formé. Plus téméraire que les autres, il s'agissait d'enlever notre forteresse flottante, le ponton l'*Argonaute*. Les Anglais nous avaient privés du secours des marins et du plus grand nombre des hommes valides. L'absence de cette troupe d'élite rendait l'exécution de notre plan infiniment plus difficile... Mais notre position était plus cruelle; le désespoir doublait la force et le courage des misérables captifs.

Nous avions toujours à bord MM. Castagner et de Montchoisy. Le nombre des bien portants qui faisaient le service d'infirmiers s'élevait à trente-sept; cinq chirurgiens et moi. Voilà notre corps de bataille que complétait une centaine de convalescents.

Pour ne pas recommencer les mêmes fautes on s'assembla de nouveau. Il fut décidé que nous profiterions du premier coup de vent... Afin de ne pas donner de soupçons au sergent espagnol, on distribua les rôles de manière qu'à un signal convenu chacun fût prêt à agir de son côté. Castagner, suivi de dix hommes, se portait aux ancres, les coupait ou les larguait. Montchoisy, accompagné de quinze sous-officiers ou soldats, devait s'emparer de la garde, la désarmer et distribuer les fusils et les cartouches à sa troupe. Quant à moi, je fus chargé de me rendre maître du sergent. Les choses ainsi disposées, chaque acteur étant bien pénétré de son rôle, nous attendîmes patiemment que la Providence eût encore une fois pitié de nous. Cet heureux jour ne se fit pas désirer longtemps. La mer roulait, agitée par les dernières tempêtes. Les débris des vaisseaux naufragés le 7 mai étaient dispersés sur la grève, et la carcasse de la *Vieille-Castille* que les Français avaient embrasée, fumait encore. Notre parti était pris, nos dispositions arrêtées. Il fallait seulement différer le départ jusqu'au moment où la marée serait favorable. Elle devait l'être à quatre heures après midi, selon le calcul des marins. Ainsi, nous étions obligés de passer en plein jour sous des batteries meurtrières, tandis que la *Vieille-Castille* avait pu se dérober à leur feu à la faveur des ombres de la nuit.

Le vent se renforça le 26 mai au matin. Les quatre médecins espagnols, le commissaire et l'armurier vinrent à bord à midi. Le sergent qui commandait notre garde

prit leur chaloupe, et passa à Cadix pour ses affaires. Il revint malheureusement trop tôt et son retour délivra les deux brigands tombés sous notre patte, et que nous regardions déjà comme de bonne prise. Quelle fortune! L'escroc Abarria ne s'était pas contenté de s'approprier notre solde ; il avait encore volé des montres, des bagues, et s'était fait un riche trousseau de nos dépouilles. Avec quel plaisir n'aurions-nous pas aussi exposé avec nous aux coups de l'ennemi le moine bourreau Tadéa, qui se faisait un jeu de punir nos malades en les laissant mourir sans confession !

L'heure fatale approchait, quand une voix retentissante appela le sergent de l'*Argonaute*. Cette voix, dont un cornet acoustique triplait les sons, partait de la canonnière qui nous gardait. Le seigneur sergent, muni de son porte-voix, s'avança sur la proue pour écouter ce qu'on avait à lui dire. On lui crie de faire attention au vent, de mettre des factionnaires aux câbles et de prendre garde aux armes. Le sergent rentra dans sa chambre, posa son porte-voix sur une table, prit un soldat armé de sa baïonnette, et ces deux alguazils descendirent pour faire leur ronde dans les batteries, afin de s'assurer qu'il n'y avait ni rassemblement ni complot.

Je ne perdais pas de vue le sergent et le soldat. Je marchais sur leurs talons, prêtant l'oreille afin d'entendre le signal. Je les suivis à la batterie de dix-huit, puis à celle de trente-six. Enfin ils entraient dans le faux-pont, quand un grand bruit se fit entendre sur notre tête. Aussitôt je m'élançai vers le soldat. Je lui arrachai des mains sa baïonnette et, faisant deux pas en arrière, je menaçai les deux Espagnols de les percer de cette arme s'ils ne se rendaient à l'instant mes prisonniers.

Le sergent avait trop maltraité nos malheureux infirmes

pour se croire en sûreté parmi eux. Il redoutait leurs justes ressentiments. Il pâlit, se jeta à mes pieds et me pria de l'épargner. Je promis la vie sauve au sergent et à son compagnon. Ils allèrent se cacher dans les ténèbres de la cale après m'avoir adressé leurs remerciements.

Montchoisy et sa troupe avaient désarmé la garde. Les câbles largués par Castagner et ses marins n'opposaient plus aucune résistance aux efforts du vent et de la marée. Tout avait été fait avec la rapidité de l'éclair. Les fusils enlevés aux soldats espagnols furent distribués aux plus déterminés, et surtout aux meilleurs tireurs. Les femmes, les enfants descendirent à fond de cale. Ils s'y trouvaient en sûreté et pouvaient nous servir dans ce poste. Une chaîne s'établit à l'instant pour monter les pierres, les boulets et les gueuses qui formaient le lest du vaisseau. On enleva tous ces projectiles pour en faire des tas auprès de chaque sabord de la batterie de dix-huit. La batterie basse fut fermée.

Notre navire avait à peine changé de place que l'amiral anglais s'en aperçut et donna le signal du bombardement. Douze chaloupes montées par des soldats arrivèrent sur nous à pleines voiles. Elles étaient suivies par six chaloupes canonnières qui se mirent à une demi-portée de canon de l'*Argonaute*. Les premières chaloupes s'approchèrent après nous avoir sommés de nous rendre. Elles firent un feu de mousqueterie terrible pour dégarnir le pont et préparer ainsi l'abordage.

Des pierres, des boulets, des gueuses qu'on lançait avec la main dans les embarcations; dix fusils bien servis et le courage du désespoir : telles étaient les armes que nous avions à opposer à la fureur des Anglais et des Espagnols réunis pour nous écraser; à douze chaloupes remplies de gens armés jusqu'aux dents, à six canonnières

chargées de l'artillerie la plus formidable. Nous étions trop avancés pour reculer... Il fallait vaincre ou mourir.

Le premier choc fut terrible. Les Anglais voulaient absolument nous prendre à l'abordage. Nous nous défendîmes en désespérés. Nos fusiliers tiraient rarement, pour ne pas perdre leurs munitions. Mais ils ajustaient à bout portant et faisaient souvent coup double. La première attaque nous fit perdre cinq hommes, deux sous-officiers et trois soldats. Mais vingt-trois hommes et un enseigne de vaisseau tombèrent sous nos coups et plus de cinquante mis hors de combat.

Étonné de cette résistance si meurtrière, l'ennemi recula devant nous et les premières chaloupes se retirèrent. Les six canonnières qui s'étaient embossées à demi-portée commencèrent alors leurs feux. La *Sainte-Lucie*, vaisseau à trois ponts, le fort du Pantal, à une demi-lieue des remparts de Cadix, se joignirent bientôt aux chaloupes et dirigèrent sur nous des myriades de projectiles. Boulets, bombes, mitraille, boulets incendiaires et tout ce que l'artillerie a de plus destructeur fut employé ce jour-là contre un hôpital peuplé de mourants, contre un asile de misère et de douleur, que l'ennemi le plus acharné respecte toujours en portant ses coups sur une ville assiégée.

Cependant la nuit approchait, la marée commençait à descendre. Notre vaisseau, bien qu'il eût marché, se trouvait encore loin de la côte et nous ne savions pas s'il était échoué. Un roulis presque imperceptible me faisait craindre qu'il ne le fût pas.

— Nous sommes perdus, dis-je à Castagner; le vaisseau n'est pas échoué. La marée descend et va nous emporter au milieu de l'escadre anglaise.

Castagner s'était aperçu du roulis avant moi, sans oser

en parler ; il tâcha même de me rassurer à cet égard. Le roulis néanmoins continuait, devenait plus sensible. Pour mieux connaître tous les dangers qui nous restaient à courir, nous prîmes un point de repère, et au bout de quelque temps nous vîmes que notre position ne changeait point. Alors nous fûmes rassurés. L'*Argonaute* touchait et il roulait encore en creusant son lit dans le sable.

L'abordage n'était donc plus à redouter, puisque les Anglais tiraient toujours des coups de canon et continuaient à lancer des bombes peu redoutables. Les boulets étaient plus à redouter. Ils fracassaient les flancs du vaisseau, le traversaient même de part en part, tandis que les bombes tombaient à droite et à gauche dans la mer. Une cependant, frappant d'aplomb sur notre bord, descendit dans l'intérieur et vint éclater dans la cale au milieu des infortunés qui s'y étaient réfugiés. Ce fut un ravage épouvantable. On ne saura jamais le nombre de victimes qui restèrent ensevelies dans le fond de cet horrible tombeau. Un sergent de grenadiers, sa femme et ses enfants furent mis en pièces. Les prisonniers que la bombe avait épargnés ou qui du moins n'étaient pas blessés grièvement, se hâtèrent de remonter. Les autres périrent étouffés par la fumée.

Heureusement une batterie française, établie derrière les ruines du fort Matagorda, dirigea ses coups sur les canonnières. Nous étions placés entre deux feux, mais cette diversion nous fut très utile. Condamnés à recevoir le feu de l'ennemi sans pouvoir lui riposter en aucune manière, il nous fallait attendre la mort dans une inaction affreuse. Cette position était désespérante. Aussi beaucoup de nos compagnons, affaiblis par la maladie, en perdirent la raison. Je la conservai heureusement au milieu de ce désastre et ne perdis pas mon sang-froid.

Nous passâmes la nuit dans une alerte perpétuelle, sans nous livrer au sommeil, de crainte d'une surprise.

— Je ne me suis jamais trouvé à pareille fête, disait le marin Castagner.

— Ni moi... J'ai employé bien des pilules, mais jamais de ce calibre-là !

Les boulets, les bombes, la mitraille continuaient à cribler l'*Argonaute* en passant sur nos têtes, marquant leur route comme un sillon lumineux, un véritable feu d'artifice.

Je n'avais plus à craindre que l'administration espagnole vînt examiner ma comptabilité. Aussi le vin chaud fut-il prodigué à nos combattants. Il restait encore une bouteille d'eau-de-vie, que je plaçai sur le porte-hauban pour Castagner et moi.

Nous passâmes le reste de la nuit dans une perplexité cruelle. Au point du jour, nous entendîmes battre la diane dans le camp français. L'ennemi ne tirait plus. On monta sur le pont et chacun s'occupa à faire des radeaux. Nous vîmes une foule de gens venir sur le bord de la mer. Ils apportaient une chaloupe ; on la mit à flot. Trois matelots, une rame à la main, s'embarquèrent, prirent le large et vinrent vers nous. On se figure aisément notre impatience. Chacun voulait partir le premier. Le pont du vaisseau était couvert de gens prêts à se précipiter dans la chaloupe.

Afin de mettre de l'ordre dans le débarquement et pour récompenser en quelque sorte les braves qui s'étaient sacrifiés pour le bien général, nous ordonnâmes que les blessés seraient embarqués les premiers. Il fallait éviter la confusion et faire exécuter rigoureusement cette mesure. Deux factionnaires furent placés au bas de l'échelle avec la consigne de ne laisser passer que les blessés. La

chaloupe avançait peu à peu. Elle fut bientôt assez près de nous pour nous permettre de distinguer qu'elle contenait un baril d'eau-de-vie, douze fusils et des cartouches. Quand elle arriva contre le vaisseau, nos deux factionnaires jetèrent leurs armes à la mer et s'élancèrent les premiers dans l'embarcation.

Tant de gens s'y précipitèrent en même temps, que les matelots furent obligés de prendre le large dans la crainte que la barque ne coulât à fond. Non seulement il leur fut impossible de nous donner les armes, mais encore, pour comble de disgrâce, on jeta dans l'eau ces objets précieux, afin d'alléger la chaloupe.

Six hommes se sauvèrent dans cette embarcation. Plusieurs s'étaient mis à l'eau dans l'espoir d'en profiter aussi. Ils ne purent l'atteindre et se noyèrent en cherchant à rentrer sur l'*Argonaute*. La chaloupe avait à peine déposé sur le rivage les prisonniers qu'elle portait, que nous la vîmes revenir accompagnée de deux autres. Notre joie fut extrême. Les plus pressés partirent à la nage pour aller à la rencontre des barques de salut. Mais, hélas! le vent, qui s'était calmé, reprit toute sa violence et souffla plus fort que jamais. Les chaloupes, ne pouvant surmonter les efforts du vent et de la marée, retournèrent au rivage, et les malheureux nageurs trouvèrent la mort dans les flots.

Les Anglais avaient recommencé leur feu, persuadés que nous ne pouvions leur riposter. Ils amenèrent leurs chaloupes canonnières si près de nous, que les boulets traversaient de part en part les flancs pourris du vaisseau et tombaient encore assez loin dans la mer. Criblé par des boulets lancés à portée de pistolet, saccagé, fracassé par la mitraille, l'*Argonaute* ne pouvait plus supporter le poids de tant d'infortunés qui faisaient retentir l'air de

leurs cris de douleur et de désespoir. Le pont était couvert de cadavres. Des tas de morts encombraient les batteries. On ne pouvait faire un pas sans marcher dans le sang et sur les membres épars des prisonniers hachés par le canon. Cette grêle de boulets n'était pas ce que nous redoutions le plus. Une bombe pouvait mettre le feu au vaisseau ; alors tout espoir était perdu. Que devenir alors? Battus par la tempête et par l'artillerie, nous ne pouvions attendre aucun secours des Français tant que le vent conserverait sa violence.

Chacun alors se mit à l'ouvrage pour construire un petit radeau. Les planches, les tonneaux, les débris du navire, les cordes des hamacs, les clous, les crampons, tout fut enlevé. Tout le monde s'occupait à réunir, attacher, clouer des fragments de bois pour former la charpente de son radeau. Mais chacun travaillait pour lui-même. Je fis comme les autres. J'allai chercher sur la dunette, dans les ruines du plat-bord, de quoi me préparer une bouée de sauvetage. Je trouvai une masse de liège qu'un boulet avait ébranlée et mise à découvert. Je l'arrachai tout à fait. Après l'avoir fortement attachée avec une corde, pour lui donner plus de solidité, je réservai ce moyen de salut pour échapper au naufrage, résolu à ne l'employer qu'à la dernière extrémité.

Je revins dans ma chambre. Assis sur mon liège devant le sabord, les yeux fixés sur le rivage, j'attendis avec sang-froid que le péril fût assez pressant pour me forcer à me jeter à l'eau.

Tout le monde n'eut pas la même constance. La plupart de nos gens se crurent perdus quand ils virent que les embarcations françaises, repoussées par le vent, ne pouvaient plus arriver à nous. Dès que les radeaux furent construits, on les descendit dans la mer avec des cordes.

Les malheureux s'y précipitaient. Les radeaux n'étaient pas assez solides. Les pièces, mal liées, se détachaient à l'instant et le navigateur téméraire se noyait. D'autres se lançaient dans la mer, vêtus de leurs dégoûtantes guenilles, emportant sur leur dos un havresac rempli de haillons enlevés à leurs camarades morts. A peine étaient-ils dans l'eau qu'ils demandaient du secours. Personne ne pouvait leur prêter assistance. Gênés par leurs habits mouillés, entraînés par le poids de leurs bagages, ils périssaient tous misérablement.

Nous aurions tous péri comme nos malheureux camarades, si la tempête avait continué. Mais la Providence prit pitié de nos maux.

Le vent s'étant calmé vers quatre heures après midi, les trois chaloupes qui depuis le matin restaient attachées au rivage furent mises à flot et vinrent l'une après l'autre nous apporter des secours. Les dangers qu'avait courus la chaloupe venue au point du jour, rendirent les marins plus prudents. Sans arriver jusqu'au vaisseau ils s'approchaient assez près pour qu'on pût les joindre à la nage.

— Jetez-vous, criaient-ils. Nous vous recueillerons.

Tous les nageurs se précipitaient aussitôt.

Les marins les saisissaient l'un après l'autre. Lorsque, son chargement complet, la chaloupe prenait le large pour retourner à la côte, les nageurs qui n'avaient pu prendre place dans la barque se rapprochaient alors du vaisseau, se cramponnaient aux cordes et aux radeaux en attendant le retour du convoi.

J'étais debout sur le porte-hauban ; je m'apprêtai à descendre dans la première embarcation qui viendrait à bord. Je me déshabillai. J'attachai à ma ceinture un mouchoir, j'y plaçai mes papiers et mes finances, s'élevant à

trois piastres, et je me disposai à nager vers les chaloupes lorsqu'elles reviendraient.

Quand je les vis quitter le rivage, je descendis à la batterie basse afin de ne pas sauter dans la mer de cette hauteur. Mais les sabords étant fermés, on n'y voyait entassés que des morts et des mourants.

Saisi d'horreur à cet affreux spectacle, je reviens sur mes pas. A ce moment un boulet passe à côté de moi, coupant en deux un petit enfant! Le projectile fracasse l'escalier sur lequel je me trouvais et me renverse au milieu de la batterie. Le coup avait été si violent que je portai mes yeux sur ma cuisse gauche croyant qu'elle était emportée... Le boulet ne m'avait pas touché, mais un éclat de bois s'était incrusté dans ma peau. Je me hâtai de l'extraire avec mes doigts.

La blessure était profonde. Mon sang coulait, et, pour comble d'horreur, j'étais couvert des débris du pauvre enfant qui venait de périr à mes côtés. Je me relevai cependant, surmontant ma douleur. Je revins dans ma chambre. Après avoir bandé sommairement ma plaie, je passai par le sabord. Enfin j'étais dans l'eau.

Une chaloupe était près du vaisseau. Elle partit pendant que je plongeais, et quand je reparus, elle était déjà loin. Je n'avais pas assez de forces pour tenter de la suivre; je m'approchai du vaisseau, je m'accrochai à une corde qui pendait et là, ballotté par les vagues, j'attendis encore une fois le retour des chaloupes. Tandis que j'étais dans cette position, un malheureux se laissa glisser le long de la corde et descendit près de moi. La violence des vagues l'épouvanta. Je m'aperçus bientôt qu'il avait perdu la raison. Dans l'excès de sa frayeur il me prit les bras avec ses mains, tandis qu'il me serrait le corps avec ses jambes. Persuadé que nous allions nous noyer tous les

deux si je le laissais faire, je me dégageai brusquement et j'allai me placer sur un des radeaux attachés le long du bord. J'abandonnai la corde à cet homme : il ne sut pas s'y maintenir. Sa tête était perdue. Il disparut un moment après : la lame l'emporta.

Je restai trois quarts d'heure sur mon radeau, en conservant toujours mon sang-froid et l'espérance de me sauver. Quand une forte vague arrivait sur moi, je me couchais en avant, elle passait sur ma tête. Je me relevais ensuite. Après avoir craché et toussé, je me frottais les yeux et je me préparais à un nouvel assaut. Les chaloupes reviennent enfin. Dès qu'elles ont parcouru la moitié de l'espace, j'abandonne le radeau, je m'élance dans la mer. Je suis englouti dans l'abîme. La vague me relève pour m'y replonger et m'enlever encore dans les airs. Je ne me trouble pas; je combine mes mouvements avec ceux de la lame ; je me plie à ses ondulations en coupant toujours vers la chaloupe la plus proche. J'arrive enfin auprès d'elle ; j'allonge le bras... Dieu, quel transport ! Ma main a touché le bord : elle l'a saisi. Je tiens le bord à deux mains et j'essaie de monter dans la chaloupe : vains efforts ! Le froid, la fatigue avaient épuisé mes forces. Les matelots viennent à mon secours : deux quittent la rame, l'un me prend par un bras, l'autre par une jambe et je tombe sans mouvement au milieu de l'embarcation. Ils ramassent encore quatre hommes qu'ils jettent sur moi et se dirigent vers la côte.

Je restai sur place et dans la même immobilité jusqu'au moment où j'entendis les matelots nous dire :

— Mes amis, vous êtes libres !

Ces mots magiques me tirèrent tout à coup de l'anéantissement où je me trouvais et me donnèrent de nouvelles forces. Je me jetai de nouveau à la mer et je fus accueilli

par quatre soldats qui étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture. On les avait placés là pour nous aider. Ils m'offrirent de l'eau-de-vie qu'ils portaient dans une outre. J'en bus avec avidité et je m'empressai de gagner le rivage.

En arrivant sur la grève, je tombai à genoux. J'embrassai cette terre chérie, depuis si longtemps l'objet de mes vœux, et je remerciai avec effusion de cœur le Dieu tout-puissant qui m'avait sauvé à travers tant de périls.

C'est ainsi que se termina pour moi cette journée affreuse et mémorable. Elle n'eut pas de semblables résultats pour tous. Nous étions cinq cent quatre-vingt-quatre à bord le 26 au matin ; deux cent cinquante environ sont venus à terre. Le canon a fait un ravage terrible sur le ponton : beaucoup de prisonniers se sont noyés et les Anglais, en mettant le feu à l'*Argonaute*, ont détruit le reste.

On ne peut trop louer la conduite des marins qui vinrent à notre secours. Lorsque le ponton s'embrasa, ces braves montèrent à bord. Ils enlevaient les malades et les jetaient dans la mer. D'autres marins les ramassaient pour les embarquer. Ces marins appartenaient à la garde impériale. Le généreux, le vaillant capitaine Grivel les commandait. En arrivant sur la plage, je vis deux officiers qui se promenaient et qui paraissaient diriger le débarquement. Je volai auprès d'eux. J'embrassai le premier que je rencontrai : c'était M. Grivel. Il me serra dans ses bras et me renvoya en disant qu'il était à son poste et que le mien devait être plus loin. Je me mis à courir jusqu'à ce que je fusse hors de la portée des bombes et des boulets.

Les soldats espagnols qui nous gardaient sur le ponton furent mis à terre avec nous. On les retint prisonniers, mais leur captivité n'offrait aucune des rigueurs de la

nôtre. Ils étaient d'ailleurs si peu surveillés que tous ceux qui voulurent retourner à Cadix s'échappèrent. Après notre évasion les autres pontons furent gardés avec tant de soin que toute nouvelle tentative de ce genre devint impossible. On transporta les prisonniers en Angleterre : ls n'en sont revenus qu'en 1814.

CHAPITRE XI

Arrivée sur la plage de Puerto-Real. — Singulière réception. On nous croit pestiférés. — Générosité du grenadier Salmon. — Dans la campagne. Douce émotion. — Un commandant de place sans cœur. — Au lazaret! — Enfermés comme avec la peste au lazaret Sainte-Marie. — Mes compagnons d'infortune. — Beautés de l'administration militaire pour avoir des vivres. — A l'hôpital comme blessé. Mes deux blessures. — Ne sens-je pas la mitraille? — Excellent accueil de M. Lebaube, pharmacien en chef. — A Xérès. — Attention délicate de M. Moizin et de ses camarades. — Retour à Sainte-Marie. — Départ pour San-Lucar de Barrameda. — Ancienne connaissance retrouvée. — Désigné pour servir à Séville. — Départ pour Séville.

Après avoir rendu grâces à la Providence de ce qu'elle m'avait rendu ma chère liberté, je me hâtai d'en profiter. J'avais la clef des champs. Je me mis à courir comme un fou, et j'arrivai à *Puerto Real* sans m'arrêter, sans modérer même l'agilité de ma course.

Le sang qui coulait sur ma cuisse droite et les douleurs que me causa le sable en s'introduisant dans une cavité que j'avais au pied gauche, me firent apercevoir deux blessures au lieu d'une.

La première personne que je rencontrai à *Puerto Real*, fut un ancien pensionnaire de la *Vieille-Castille*. Il s'en était échappé le 22 février avec le capitaine Grivel. Incor

poré dans un régiment du premier corps d'armée, cet officier était hors des remparts avec sa compagnie pour nous empêcher d'entrer en ville. On croyait que nous avions la peste. Il m'appela ; je m'approchai et lui demandai quelques vêtements pour me couvrir. Il s'excusa, fort honnêtement, sur ce qu'il en pouvait rien m'offrir et voulut me persuader qu'il était obligé d'emprunter des habits à ses camarades.

Une foule de militaires et de curieux de toute espèce m'abordèrent alors et s'amusèrent à me faire raconter mes aventures ; ils m'accablaient de questions, sans songer à me procurer les objets de première nécessité que mon état réclamait. Je m'interrompais à chaque instant pour leur demander si je ne pourrais pas aller me chauffer quelque part, en attendant que le général eût désigné le coin, l'antre ou le caveau qui devait nous recevoir. Le capucin *del Castillo de piedra buena* délogea ses cochons pour nous préparer une chambre et le général français, le commissaire des guerres, n'avaient pas eu la même prévoyance.

J'étais absolument nu. Le vent était fort et très froid, je grelottais. Tandis que j'exhalais ma bile contre les administrateurs qui nous faisaient une semblable réception, un grenadier perça la foule et vint me prendre par le bras :

— Venez avec moi, me dit-il.

Je le suivis dans son logement. Il habitait une maison ruinée, hors de la ville. Il alluma un bon feu dans sa chambre et servit à souper. Le pain de soldat, le vin de ration, un morceau de bouilli, une pincée de salade, tel était le repas du brave grenadier ; il me l'offrit, et du meilleur cœur du monde. Je ne mangeais pas, je dévorais. Mon hôte me tenait compagnie. Nous trinquions

ensemble et souvent; la gaieté la plus franche, le plus parfait contentement vinrent animer le meilleur repas que j'aie fait de ma vie.

Tandis que je faisais main basse sur les débris de mon repas, mon hôte me quitta un instant et alla chercher son sac. Il en tira un pantalon de nankin tout neuf et qu'il n'avait pas mis encore, une paire de souliers et de guêtres et me força d'accepter tout cela. Saint Martin partagea son manteau pour en donner la moitié, le généreux grenadier fit plus : il se dépouilla de sa capote et la mit sur mes épaules.

— Pardonnez, me dit-il, si j'ai tardé à vous amener ici!... Il me semblait qu'un grenadier devait céder le pas à des officiers pour tirer l'un d'eux de la triste position où il se trouve, pour l'empêcher de mourir de faim et pour couvrir ses membres nus... Acceptez le peu que je vous offre : il est offert de bon cœur.

Je remerciai avec effusion ce brave soldat, qui seul avait pris pitié de ma misère, auquel je vouai une reconnaissance éternelle... Puis voyant qu'il se dépouillait en ma faveur de sa chaude capote, si nécessaire pendant les glaciales nuits du bivouac, j'eus la maladresse de lui offrir, pour la remplacer, trois piastres que j'avais sauvées du naufrage : tout ce que je possédais. Combien alors j'eus regret en voyant la peine que j'avais causée à ce brave cœur en lui offrant de l'argent... Il me repoussa avec véhémence. Puis avec brusquerie :

— Soldat depuis quinze ans, je connais les égards dus au malheur. Demain peut-être je serai pris à mon tour; heureux si je rencontre alors un camarade compatissant. L'intérêt n'est pas mon guide. Gardez votre argent qui vous sera nécessaire... et habillez-vous!...

Pour toute réponse j'embrassai le grenadier, plus noble

qu'un général chamarré de broderies, avec des larmes d'attendrissement et d'admiration.

Après cette accolade fraternelle, et tandis que j'achevais de m'habiller, un caporal vint me prendre, d'après l'ordre du général, pour me conduire à Sainte-Marie, ainsi que les autres naufragés qui se trouvaient sur le bord de la mer. Le brave qui m'avait si bien accueilli m'accompagna jusqu'à la moitié du chemin. Je lui donnai mon nom et mon adresse et lui demandai la sienne :

— Salmon, grenadier au 24e régiment d'infanterie de ligne, 3e bataillon, 1re compagnie.

— Eh bien! mon cher Salmon, comptez sur mon amitié, sur mon estime et ma reconnaissance. Partout où je rencontrerai votre régiment, je vous chercherai et vous ne me refuserez pas le plaisir d'embrasser le plus brave homme du monde.

Nous nous serrâmes de nouveau dans les bras l'un de l'autre; les larmes les plus douces coulèrent encore de nos yeux. Salmon retourna sur ses pas et je suivis la route *del Puerto de Santa-Maria*. Il faisait presque nuit. Nous marchions sur un chemin bordé de superbes moissons. Depuis dix-huit mois je n'avais pas mis pied à terre, et je n'avais entendu pendant tout ce temps que le mugissement des vagues, le fracas de la tempête et l'appel rauque et discordant des oiseaux de mer. Le calme pénétrant de la nature qui nous entourait me produisit un effet que je ne saurais décrire...

Il était nuit close quand nous arrivâmes chez le commandant de place de Sainte-Marie. Le caporal qui nous servait de guide nous fit entrer dans une grande cour, nous y laissa et monta au bureau du commandant pour prendre des ordres.

Il écrivait quand le caporal l'avertit que nous étions là.

Un commandant de place ne se dérange point quand il écrit; celui-ci continua sa lettre, et ne fit pas même attention que nous recevions la pluie sur le corps, qu'il était tard et que nous mourions de faim et de froid. Il nous aurait laissés peut-être en plein air jusqu'au lendemain si je n'avais enfin pris le parti d'interrompre le malencontreux écrivain qui nous oubliait dans une cour où je grelottais, couvert de la capote de Salmon, mais n'ayant dessous ni gilet, ni chemise. Je montai et j'entrai chez M. le commandant, sans me faire annoncer. Je le trouvai assis auprès d'une table placée au bout d'une grande salle richement meublée. Je m'approchai de lui, il ne bougea pas. Je le saluai, et lui parlai honnêtement. Il tourna, comme par hasard, la tête de mon côté; puis, pour ne pas laisser croire qu'il s'était dérangé pour moi, il fit semblant de se gratter l'oreille et reprit son travail sans me répondre. Étonné de ce procédé, je réprimai un mouvement de colère et me résignai à prendre patience. Fatigué par la marche et plus encore par les douleurs vives que mes blessures me faisaient éprouver, j'avais besoin de repos. Un superbe fauteuil de velours cramoisi, doré sur tranches, s'offrit à mes yeux. Je m'en emparai, je l'approchai du bureau et m'y campai fort à mon aise.

— J'attendrai ainsi plus commodément! dis-je alors à haute voix.

Le commandant, qui craignai que la contagion ne se communiquât à son meuble occupé par un pestiféré, se leva aussitôt pour m'engager à en faire autant. Je restai sur mon siège, attendu que j'étais blessé. Le commandant alors me fit beaucoup de questions au sujet des maladies qui régnaient sur le ponton l'*Argonaute*.

— Donnez à nos malheureux naufragés de bons ali-

ments, des vêtements propres : ils guériront. Leur mal c'est la misère.

Telle fut ma réponse. L'enragé commandant voulait absolument que nous eussions la peste, et, pour prouver qu'il avait raison, il dit à une espèce de sergent espagnol qui lui servait de domestique, de nous conduire au lazaret.

— Mais, monsieur le commandant, nous n'avons pas la peste.

— N'importe! Au lazaret.

— Mais, monsieur le commandant, nous mourons de faim.

— Au lazaret, vous dis-je!

— Mais, monsieur le commandant, vous avez là-bas dans votre cour vingt naufragés qui n'ont rien mangé depuis deux jours, faites-leur donner des vivres.

— Ils en trouveront au lazaret. Partez, vous dis-je, et sans réplique; au lazaret! c'est l'ordre du général...

Je m'acheminai très tristement vers le gîte désigné par M. le commandant. Il faisait noir comme dans un four. Le temps s'était habillé le soir comme Scaramouche et pas une étoile ne montrait le bout de son nez.

Mes compagnons d'armes étaient installés déjà dans cette léproserie : Castagner, Montchoisy, Casavielle et deux autres qui s'étaient sauvés avant moi. Je les retrouvai assis par terre, expédiant de la meilleure grâce du monde un immense plat de *guisado rancho;* mais non, c'était de la *ratatouille*, qu'on me pardonne ce mot de l'argot soldatesque. Il rend avec fidélité le sens des expressions espagnoles que je dois laisser au ponton. Le portier du lazaret, homme essentiellement Français et d'une générosité parfaite, en avait fait cadeau à mes compagnons moyennant la bagatelle de trois piastres.

quinze francs. Je pris place au banquet des lépreux ou des pestiférés, et je leur prêtai mon assistance pour achever ce qu'ils avaient si bien commencé.

Qui pourra croire qu'après une action aussi brillante, aussi périlleuse que la fuite de l'*Argonaute;* après une action que les journaux du temps ont exaltée et que les pages de l'histoire ont déjà recueillie, de malheureux Français, ramenés par miracle au milieu de leurs compatriotes après avoir échappé au feu terrible et meurtrier de l'artillerie, à la fureur des flots et à l'incendie, trouvèrent de nouveaux dangers à terre et furent exposés à mourir de faim au milieu des troupes françaises?

Pour donner des vivres aux Français échappés du naufrage il fallut que le commandant de place écrivît au gouverneur, le gouverneur au général de division, le général de division au maréchal d'empire. Celui-ci donna des ordres à l'ordonnateur en chef, qui les transmit à l'ordonnateur particulier, lequel eut soin de les communiquer au commissaire des guerres, qui en fit part à l'inspecteur des vivres. Cet inspecteur transmit ces ordres au garde-magasin, et celui-ci les signifia à ses aides, qui firent alors, et seulement alors, abattre des bœufs, et pétrir du pain que l'on fit cuire ensuite pour nous le distribuer.

Ce ne fut que le lendemain au soir que les naufragés, qu'on avait oubliés sur le rivage, reçurent un morceau de pain. Ceux du lazaret attendirent plus longtemps encore, et si je n'avais pas sauvé trois piastres, Castagner cinq, et Montchoisy deux, nous serions morts de faim dans la léproserie, ainsi qu'une infinité d'autres qui tombaient à nos côtés.

Le lendemain de notre entrée au lazaret, M. Lebaube, pharmacien de l'hôpital militaire, vint me voir et m'offrir

ses services, son logement et sa table. Il avait appris qu'un de ses confrères s'était sauvé. Je passai le reste de la journée dans la léproserie, et le 29 mai j'en sortis par contrebande. J'allai me présenter au commandant de place pour obtenir un logement; il me le refusa. Ce tyran subalterne voulait me renvoyer au lazaret. Mais comme cette fois il négligea de me donner un guide pour m'y reconduire, je m'égarai en chemin, et j'entrai à l'hôpital, où je m'établis pour faire panser mes blessures et les guérir. Elles s'étaient enflammées au point de me donner de l'inquiétude.

Pendant les premiers jours qui suivirent mon évasion, ma tête était troublée, au point que je la croyais perdue. J'étais à peu près fou. Tant de dangers bravés à jeun et sans repos ni sommeil, une tension d'esprit continuelle, une force d'âme que la faiblesse du corps rendait plus difficile à entretenir, une agonie de quarante-huit heures, suivie du plus inattendu dénoûment, tout cela fit une telle impression sur moi, rendit mes nerfs tellement irritables, que je demeurai dans une espèce de délire. Je parlais sans savoir ce que je disais : le moindre bruit m'incommodait. Une porte criait-elle sur ses gonds, ou se fermait-elle avec fracas, c'était pour moi le sifflement du boulet, l'explosion de la bombe. Je me voyais sans cesse harcelé par les artilleurs et les fusiliers. En tous lieux j'étais poursuivi par les boulets et les balles, comme Pourceaugnac par les lavements.

— Ne sens-je pas la mitraille? disais-je à mes voisins, en parodiant la question que ce gentilhomme adresse à son ami Sbrigani.

Quand je fus tout à fait remis de mes fatigues, je partis pour Xérès. Vers le milieu de la route on trouve deux piliers en moellons avec cette inscription : *Nec plus ultra.*

Ces piliers représentent les colonnes d'Hercule avec la même vérité que les pilastres de papier peint d'une loge de francs-maçons représentent le temple de Salomon.

Xérès est une ville mal bâtie, située sur une hauteur à deux lieues de Sainte-Marie en avançant dans l'intérieur des terres. On n'y voit aucun monument remarquable. Les caves et surtout les vins qu'elles renferment méritent seuls l'attention des voyageurs. Le pharmacien du premier corps d'armée était à Xérès. J'allai me présenter à lui, je fus très bien reçu. Mes camarades m'accueillirent avec les marques de l'amitié la plus franche, et tous les pharmaciens qui étaient dans cette division rivalisèrent envers moi de prévenance et d'honnêteté. C'était à qui m'aurait à sa table. On se disputait l'échappé du ponton. L'un me retenait à déjeuner, l'autre à dîner. Un troisième avait l'art d'ajouter encore un petit repas, et le lendemain d'autres amphytrions recommençaient la fête dans le même ordre et avec les mêmes convives.

Partout on me faisait raconter mon Iliade : Comme quoi, m'éloignant de San Fernando, j'avais traversé l'Espagne, aussi dolent que Triste-à-Pattes roué de coups par mes Lagingeole ; exposé chaque jour à être écorché comme l'ours du fameux Scha-Baam ; comme quoi un capucin m'ayant logé dans une loge à cochons, j'avais reçu d'excellentes confitures des dames d'Albuquerque ; comme quoi un abbé s'était emparé de ma montre, un sergent de mon chapeau, et par quel miracle le scapulaire de la tendre Dolorès me sauva du trépas. Puis, le marchand de bagues de crin se transformait en officier d'infanterie cassé de son grade, passant comme officier dans un autre corps et redevenant à la fin aide-major pour s'échapper enfin avec de hardis compagnons sur un navire en feu, criblé par la mitraille ennemie. L'épilogue

avait failli devenir tragique et le héros, faux pestiféré, manqué mourir de faim au milieu de l'armée française. Je n'avais garde d'oublier le brave Salmon, grenadier français, qui fut touché de ma misère et partagea son vin et ses vêtements avec un frère malheureux oublié par ses chefs. Il me fallait répéter encore comment un commandant de place, imbécile, me fit jeter dans une léproserie de malheureux affamés.

Mon verre était toujours plein. Je le vidais pourtant à chaque période : il fallait porter de nombreux toasts. Le vin de Xérès est si séduisant, si facile à boire! Nous en faisions une notable consommation. Comme j'étais nouvellement débarqué à Xérès, je n'osais pas me hasarder seul dans les rues étroites et tortueuses; je me savais perdu au milieu de ce labyrinthe. D'ailleurs j'étais boiteux et j'avais besoin que l'on soutînt mes pas inégaux et chancelants. Mes amis se chargeaient encore du soin de me reconduire tous les soirs, ou du moins à l'heure de la nuit qui marquait la conclusion de nos banquets.

Un jour, tandis que je faisais la sieste, M. Moizin entra dans ma chambre et posa un paquet sur ma table. Il se jeta ensuite sur mon lit en disant qu'il allait dormir aussi. Je lui fis place et me rendormis. Je fus surpris de me trouver seul en m'éveillant. Mais le paquet resté sur la table m'apprit aussitôt la cause de la retraite de Moizin. Je procédai à l'ouverture du paquet. Il enfermait des chemises, des pantalons, des mouchoirs, un trousseau complet et un rouleau de dix-sept piastres. Je ne savais à qui adresser mes remercîments. Moizin seul n'aurait pas pu être aussi généreux. J'examinai la marque du linge pour connaître au moins le chiffre de mes généreux fournisseurs. Toutes les pièces portaient une marque différente. On avait eu la précaution de le faire disparaître sur plu-

sieurs. Je vis alors que, par un excès de délicatesse, mes camarades avaient voulu m'épargner l'embarras d'un remercîment. Le bienfait restait anonyme. J'adressai le témoignage de ma reconnaissance à la troupe entière et particulièrement à Moizin, le messager mystérieux, et qui, sans doute, parmi mes généreux camarades, y avait le plus de droit.

Je revins à Sainte-Marie quelques jours après. J'y revis M. Labaube. Je pris congé de lui en partant pour San-Lucar de Barrameda. Cette ville me rappelait de cruels souvenirs. J'y retrouvai le gouverneur espagnol qui m'avait fait rendre mon habit et une partie de l'argent de ma montre, lorsque je passai à San-Lucar avec le convoi de prisonniers français. Le gouverneur me reçut à merveille et me dit qu'il était enchanté de me revoir. Il m'assura qu'après notre arrivée au ponton, le brigand tonsuré qui nous y avait menés était revenu à San-Lucar et qu'il l'avait fait conduire à Séville, où sans doute on l'aurait sévèrement puni, sur le rapport de ses méfaits. J'eus quelque peine à croire cela, d'autant plus qu'en Espagne on ne punissait pas un homme qui avait volé et maltraité des Français.

Après avoir fait un séjour de courte durée à San Lucar, je m'embarquai sur le *Guadalquivir* pour me rendre à Séville, où je venais d'être désigné pour servir à l'hôpital militaire du grand quartier général d'Andalousie. Cinq Espagnols conduisaient le bateau, j'étais seul passager. Les périls que j'avais courus auraient dû me donner de la prudence. Je me confiai pourtant sans hésitation à mes guides, que les flots et la nuit rendaient encore plus dangereux.

CHAPITRE XII

Arrivée de nuit à Séville. — Le faubourg de Triana. — MM. Fée, Devergie, Forget, Burel, Salard, Désormes. — Bienveillance de M. Blondel, pharmacien en chef de l'armée. — Billet de logement de sous-officier. — Chez D. Benito de la Madrid. Son peu d'hospitalité. — Autre billet de logement. *Ave, Maria purissima!* Je retrouve Mariquita. « Deux femmes seules ne peuvent loger un militaire. » Le *novio* de Mariquita. — Billet de logement de colonel. — Chez D. Cayetano, chanoine inquisiteur. — Sabre au côté. — Mes blessures se rouvrent. On veut me couper la cuisse. J'oppose un refus formel. — Un inquisiteur bon diable. — L'ingénieuse bibliothèque du chanoine. — Livres prohibés brûlés par l'inquisition.

Nous abordâmes vers six heures du soir à Séville, et mon voyage se termina sans accident. Le Guadalquivir est large. Le bord où nous touchions était dans une obscurité complète, tandis qu'il y avait beaucoup de lumières de l'autre côté. J'ordonnai alors au marinier de me déposer sur le bord éclairé. Je descendis sur le rivage et je me dirigeai vers les lumières. J'arrivai à une grande rue où des fruitières et des marchands de comestibles avaient leurs magasins éclairés par des lampes et des chandelles. Je cherchai une auberge. On m'indiqua une mauvaise taverne où il n'y avait pas même un lit. J'y passai la nuit cependant, couché sur une paillasse au fond de la cuisine. Dès le point du jour je quittai cet inhospitalier faubourg de Triana pour entrer à Séville après avoir passé un pont.

Les bureaux où se distribuaient les billets de logement n'étaient pas encore ouverts ; le soleil se levait à peine. Je me dirigeai sur l'hôpital. J'y rencontrai plusieurs de mes anciens camarades attachés au deuxième corps d'observation de la Gironde, et d'autres confrères avec lesquels je fis connaissance. Ces messieurs m'accueillirent à merveille et je ne saurais trop louer les soins affectueux, les procédés pleins de délicatesse de MM. Fée, Forget, Burel, Loyer, Devergie, Salard et Désormes. Un dîner de corps, donné pour célébrer ma venue, nous réunit d'abord. Nous nous rendîmes ensuite chez M. Blondel, pharmacien en chef de l'armée.

M. Blondel me reçut avec son amabilité accoutumée, et me donna une invitation qu'il adressait au commandant de la place pour me faire accorder un logement. M. Blondel me témoigna le plus grand intérêt, il connaissait mes malheurs. Sachant combien j'avais souffert, il me promit de me garder au quartier général aussi longtemps qu'il le pourrait, afin de ne pas m'exposer à être repris par les Espagnols.

Le commandant de place me remit une autre invitation, que je présentai à la municipalité espagnole. Comme mon extérieur n'était pas très imposant, les chefs de bureau des communes de Sainte-Marie et des autres villes qui s'étaient trouvées sur mon passage, ne m'avaient donné que des logements de sous-officier. A Séville, je ne fus pas mieux traité : ma capote, hélas ! déposait contre l'élévation de mes prétentions.

On me logea d'abord chez *el senor* D. Benito de la Madrid, homme d'un caractère insupportable : violent, colère, jaloux. Il détestait les Français à un point extrême. D. Benito avait deux filles charmantes, qu'il tenait sous clef au premier étage. Il me donna une chambre au rez-

de-chaussée, au pied de l'escalier, fermé par une grille de fer. Cette barrière, qui me séparait des demoiselles Benito, ne s'ouvrait que quand j'étais absent. Le soir, j'allai au spectacle, et, comme je ne connaissais pas la ville, Pascal Tournel, mon compatriote, m'accompagna au retour; il était onze heures. Toute la maison de D. Benito dormait depuis longtemps d'un profond sommeil. Mon hôte vint m'ouvrir lui-même. Il m'avait attendu. Cet espagnol bourru commença par m'adresser des reproches sur l'heure tardive à laquelle je rentrais, me signifia qu'il se couchait à neuf heures et demie et me prévint qu'à l'avenir, si je ne me conformais pas à l'usage qu'il avait adopté, je serais exposé à passer la nuit dans la rue. Tout cela fut dit d'un ton impératif et brutal.

J'avais été trop cruellement opprimé et persécuté par les Espagnols pendant ma captivité, pour pouvoir supporter un pareil langage, étant libre. Je répondis à D. Benito sur le même ton, que dans l'avenir je rentrerais à l'heure qui me conviendrait; que si je trouvais sa porte fermée, je l'enfoncerais. Là où les Français commandaient, un bourgeois espagnol n'avait aucun ordre à prescrire. D. Benito répliqua. Je le serrai de près. Des impertinences il en vint aux menaces et fit un geste comme pour tirer un poignard. Je n'avais point d'armes, je saisis l'épée de Tournel. La querelle allait devenir sérieuse, lorsque mon camarade parvint à nous séparer. Il se retira ensuite. Je gardai son épée pour m'en servir le cas échéant, précaution non inutile dans le manoir grillé de D. Benito de la Madrid.

La paix étant faite, j'entrai dans ma chambre. Je m'aperçus alors que les draps du lit étaient sales. Je voulus courir après le maître de la maison. Mais en faisant sa retraite il avait eu soin de fermer la grille. J'appelai, per-

sonne ne répondit. Je fis alors un vacarme épouvantable. Toute la maison s'éveilla, et D. Benito descendit furieux. Je l'attendais l'épée à la main, au bas de l'escalier.

— Que voulez-vous encore? me dit-il d'un air insolent.

— Que l'on change ces draps à l'instant.

— Vous les trouvez sales? Ils n'ont servi que quinze jours à un officier français; ils sont assez bons pour vous.

Sur ce propos qu'un sourire amer accompagnait, j'imprimai une légère correction sur le chef de D. Benito. Il se mit à crier comme un possédé. Sa femme et ses filles descendirent à sa voix.

Je fis connaître à ces dames quel était le sujet de l'altercation. La maîtresse de la maison alla chercher aussitôt une paire de beaux draps blancs. Elle les tenait sous son bras. Je m'avançai pour les lui prendre en ajoutant quelques compliments sur sa manière d'être, qui était plus polie que celle de son mari.

— Mais ce n'est pas pour vous que je les apporte, dit-elle.

— Et pour qui donc?

— Ces draps sont réservés à mon lit. J'ai voulu seulement les montrer. Vous voyez bien qu'ils sont trop fins pour vous.

Je les lui arrachai des mains sans répondre à son observation impertinente. Le mari cria de nouveau; je le laissai faire. Les draps sales volèrent aussitôt dans la cour, et tandis que D. Benito et sa famille m'accablaient d'injures, je refis mon lit et me couchai.

Je dormis peu. Cette scène m'avait singulièrement agité. Je profitai de mon insomnie pour réfléchir sur ma situation présente. Quels changements s'étaient opérés en vingt jours! Je me serais estimé fort heureux, si l'on m'avait offert sur les pontons un lit tel que celui que me

donnait le hargneux D. Benito, quand même les draps n'en auraient pas été d'une propreté irréprochable. Mais j'en conviens, rien ne pouvait excuser l'insolence de ce hobereau espagnol.

Après ce qui s'était passé je ne pouvais trouver aucun agrément à demeurer chez D. Benito de la Madrid. Je résolus de quitter sur-le-champ sa maison, laissant à d'autres le soin d'apprivoiser cette bête féroce. Je sortis dès le matin et retournai à la municipalité pour demander un autre logement. Le secrétaire, instruit de mon aventure, ne fit aucune difficulté pour me donner un nouveau billet, portant le nom de Dona Llena Samper, calle de la Virgen.

Je m'acheminai vers la rue de la Vierge et, le numéro trouvé, je frappai à la porte.

— *Quien?* Qu'est-ce?

— *Ave Maria purissima*, répondis-je en tournant le loquet.

Des éclats de rire partirent alors de deux gosiers féminins en voyant un Français s'annoncer comme un Espagnol. Après avoir monté un mauvais escalier, je fus introduit dans un salon étroit et très simplement meublé, où la senora Elena, dans la maturité de l'âge, et une de ses amies, plus jeune, semblaient m'attendre. Tout à coup, après m'avoir regardé, la plus jeune poussa un cri de surprise... A mon tour, fixant mon inconnue avec attention, je reconnus la séduisante Mariquita de Madrid, l'amie, la maîtresse et l'héritière dépouillée de mon camarade Lavigne.

Le premier moment de surprise passé, j'exprimai à la séduisante Espagnole toute ma joie de l'avoir retrouvée et mon plaisir de demeurer avec elle chez une de ses amies. Mariquita m'écouta avec une politesse glaciale,

déclarant que son amie et elle étaient deux femmes seules et ne pouvaient loger des militaires. En réfléchissant, j'ai compris plus tard que le peu de richesse de mon habillement était la raison principale de cette fierté dédaigneuse, de cette pudeur outragée. La capote du brave grenadier Salmon était sur mes épaules. J'avais l'accoutrement d'un soldat. Je fus traité comme un soldat logeant le diable au fond de sa bourse; indigne, par conséquent, du plus léger intérêt... Mais sur le moment je pris fort mal les observations qui me furent faites par ces demoiselles, et me retirai en les priant de faire échanger elles-mêmes mon billet de logement contre un autre, que je viendrais prendre à deux heures après-midi.

L'empressement de Mariquita m'assurait pour le soir une autre demeure. Il me parut sage pourtant de m'en occuper moi-même. Je m'acheminai, une heure après, vers l'hôtel de ville. En entrant dans la salle *del cabildo* de la municipalité, je vis beaucoup de personnes attendant leur tour. Au milieu brillait la séduisante Mariquita, accompagnée d'un jeune homme de fort bonne mine, élégant et robuste, qui lui donnait la main. Elle me le présenta comme son *novio*, fiancé. Le galant se montra pour moi fort aimable et me présenta au secrétaire, qui paraissait être son ami.

— Voici, dit-il, un cavalier qui, indépendamment de sa bonne mine et de son mérite personnel, se recommande encore par l'intérêt que lui porte cette belle demoiselle.

Le secrétaire distributeur se montra dès ce moment plein d'égards et de complaisance. Les billets de sous-officiers furent réservés pour d'autres gens à capote. J'obtins un logement de colonel. Le secrétaire me dit enfin que si je n'étais encore pas content de mon gîte, il

me le changerait. C'est ainsi que je devins l'hôte de D. Cayetano, chanoine.

Ainsi que tous les autres prisonniers délivrés, je reçus, en arrivant à Séville, un pantalon de toile, deux chemises, une paire de bottes et un grand sabre anglais. Dès que ce cimeterre fut en ma possession, je m'y attachai et ne le quittai plus. Je le traînais après moi nuit et jour. Mon imagination était encore frappée des cruautés de nos ennemis. Je croyais voir toujours les Espagnols le poignard à la main : il fallait bien se tenir sur la défensive.

On pouvait aisément faire des distributions d'armes, elles abondaient à Séville. Les Anglais en avaient envoyé des chargements énormes aux Espagnols. Lorsque l'armée française entra dans cette ville, les habitants furent surpris, comme partout ailleurs. Ils comptaient toujours sur la valeur de leurs troupes et les autorités locales usaient de tous les moyens en leur pouvoir pour inspirer une confiance qu'elles ne partageaient point elles-mêmes. La sécurité des habitants de Séville se prolongea jusqu'au dernier moment, au point que les troupes espagnoles s'échappaient par une porte, tandis que les Français entraient par le côté opposé. Les habitants étaient tous armés. Surpris de la promptitude de nos attaques, ils n'eurent pas le temps de se reconnaître. Craignant d'être compromis par les armes qu'ils avaient chez eux et n'ayant pas le temps d'aller les déposer dans les magasins, ils les laissèrent dans les rues et sur les places publiques. Les plus diligents les portèrent jusqu'au Guadalquivir et les jetèrent dans le fleuve. Le pavé de Séville était couvert de fusils et de sabres anglais.

Impatient de jouir de ma liberté conquise, j'étais sorti trop tôt de l'hôpital de Sainte-Marie. Mes blessures se

rouvrirent. Les petits fragments de bois restés dans ma cuisse que j'avais imprudemment fatiguée, déterminèrent une inflammation plus terrible encore que la première. Les chirurgiens me firent connaître toute la gravité de mon état : ils craignaient la gangrène. Pour la prévenir il s'agissait tout simplement de me couper la cuisse. Je réclamai contre cet arrêt. Je sollicitai vivement de n'être point séparé de ce membre si utile pour ceux qui sont obligés d'aller à pied. Enfin je déclarai à mes bourreaux que je préférais mourir en totalité plutôt que de vivre par fragments. Cette résolution fit redoubler le zèle de mes camarades, qui me servaient avec tout le dévouement de l'amitié. Les symptômes alarmants disparurent peu à peu. Je gardai longtemps le repos et mes blessures finirent par se cicatriser.

Les blessures au pied et à la jambe sont toujours désagréables, mais elles contrarient plus que tout autre un pauvre prisonnier qui se sauve après deux ans de captivité. J'étais obligé de garder la maison. Je ne pouvais me faire apporter à manger sans augmenter considérablement ma dépense ; j'étais assez mal argenté. Mon hôte me tira d'embarras en me proposant galamment de m'asseoir à sa table. J'acceptai cette offre avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'était faite par un chanoine frais et vermeil. La figure de ce vénérable ecclésiastique était d'un bon augure et me promettait une chère abondante et délicate.

D. Cayetano, chanoine de la cathédrale de Séville, était familier du Saint-Office, ou, si l'on aime mieux, membre de la Sainte Inquisition. Ce dernier titre n'était pas une recommandation. Mais l'expérience m'avait appris à distinguer les gens par leur mérite personnel. Je m'étais trop souvent trompé en les jugeant sur l'habit qu'ils por-

taient. D. Cayetano me traitait à merveille ; il avait beaucoup de complaisance et d'affabilité. C'était un très brave homme, franc, loyal, disant ouvertement ce qu'il pensait. Bon prêtre, vrai chanoine et mauvais inquisiteur ; ce dernier mot complète son éloge.

D. Cayetano me tenait compagnie, plus encore p goût que par civilité. Il aimait le repos ; il était casanier. Mais son repos devait être complet ; la conversation même le troublait. Rêveur et taciturne, il s'étalait dans un immense fauteuil et paraissait plongé dans les réflexions les plus sérieuses et livré aux soins d'une haute contemplation. Je réussis toutefois à rompre son silence habituel et à l'intéresser par mes récits. La conversation s'engageait alors. Une fois lancé, il faisait sa partie et se montrait conteur fort agréable. Il mit sa bibliothèque à ma disposition. Et comme je me récriais, disant que les livres latins de théologie et de controverse religieuse qui la composaient étaient un fort mauvais antidote contre l'ennui :

— Vous avez mal vu. Gageons que vous n'en avez pas ouvert un seul.

— Ce n'était point nécessaire... Lisez plutôt vous-même : *Summa sancti Augustini. — Sanchez : de matrimonio. — Disputationes R. P. de S. A.*

— Ne vous en rapportez pas à l'enveloppe. Prenez, ouvrez et lisez.

J'ouvris en effet quelques volumes pris au hasard sur les tablettes, portant tous au dos le titre d'un livre de théologie ou de droit ecclésiastique. Jugez de ma surprise ! Sous cette fallacieuse couverture je trouvai une collection complète de livres prohibés par l'Inquisition.

Le chanoine vit ma profonde stupéfaction et m'expliqua

alors comment il n'était devenu inquisiteur que pour se mettre à l'abri de l'Inquisition.

— J'ai toujours eu du goût pour la lecture. Les défenses de l'Inquisition excitaient vivement ma curiosité : je voulus connaître ce qu'elle prohibait. Je cherchai et je parvins à me procurer des livres défendus, enlevés par les familiers du Saint-Office... J'ai sollicité la première place vacante dans ce redoutable tribunal, pour me soustraire à son pouvoir. Depuis lors je conserve les livres que j'ai déjà. Je prends même le soin de confisquer ceux qui me manquent lorsque je fais des recherches à domicile. Je fais couvrir ensuite mes volumes d'une enveloppe enfermée et sous d'autres titres. Il suffit qu'ils soient ainsi reliés pour qu'on n'y touche pas. Examinez d'ailleurs tous ces ouvrages. Vous n'en trouverez pas un seul qui ne puisse raisonnablement figurer dans la bibliothèque d'un prêtre... L'Inquisition veut absolument retenir l'Espagne dans les ténèbres de l'ignorance, pour oser proscrire des livres comme ceux-ci...

Et il me montrait, derrière leur dos ecclésiastique, les *Aventures de Télémaque*, plusieurs volumes de Bossuet, le *Génie du Christianisme*, etc.

L'aventure de la bibliothèque m'amusa beaucoup. Je trouvai dans la bibliothèque du chanoine quelques bons livres, grâce auxquels les jours pendant lesquels je gardai encore la chambre me parurent moins longs.

Je trouvais la morale de D. Cayetano, inquisiteur seulement pour la forme, un peu jésuitique.

Pourtant je compris qu'il avait, en agissant ainsi, obéi à un sentiment de sécurité personnelle. Car il déplorait en secret les pratiques cruelles de l'Inquisition. Peu à peu je gagnai la confiance du chanoine, qui me raconta les horreurs commises par le Saint-Office, ou pour mieux

dire, par les anciens inquisiteurs. Je ne parlerai pas longuement ici de la trop longue série de ces crimes. Beaucoup d'écrivains ont traité ce triste sujet et voué à la contemption des siècles à venir ce tribunal exécrable.

CHAPITRE XIII

L'Inquisition en Espagne. Tribunal sans appel. Le tourmenteur Jean Lamèle. Son mode de procéder. Supplices de la pointe; de l'eau. — Les affaires temporelles soumises à l'Inquisition. — Le Saint-Office aboli par le roi Joseph. — Le palais de l'Inquisition à Séville devient la loge maçonnique. — La Franc-Maçonnerie en Espagne. Préjugés. Superstitions. Persécutions ultérieures. — Haine des juifs. Formalités humiliantes qui leur sont imposées. — Le dernier autodafé à Séville. La servante qui pondait des œufs.

L'Inquisition, comme tout le monde sait, était un tribunal composé de moines revêtus d'un pouvoir illimité. Ces inquisiteurs jugeaient en dernier ressort et ne rendaient compte à personne de leurs actions. Le roi lui-même ne pouvait faire grâce à un malheureux qu'ils avaient condamné.

La question ordinaire et extraordinaire, les tortures que l'on exerçait sur les accusés pendant l'instruction des procès criminels, n'ont été abolies en France qu'à l'avènement de Louis XVI. Ces moyens de persuasion existaient par conséquent encore sous le règne précédent; mais l'usage s'en était à peu près perdu. Lorsque Damiens se rendit coupable du crime de lèse-majesté au premier chef, on ne possédait point en France des hommes assez adroits pour torturer un accusé selon les règles.

Jean Lamèle vint leur donner les véritables traditions qu'il tenait des inquisiteurs. Député par le légat d'Avignon, d'après la demande qui en avait été faite de souverain à souverain par une note diplomatique, ce tortureur expert se rendit à Paris pour présider à la question que l'on devait adresser à Damiens. Voici comment procédait le patricien Jean Lamèle :

L'accusé, dépouillé de tous ses vêtements, était étendu sur le plancher. Un nœud coulant formé avec une petite corde cirée venait serrer la dernière phalange de chacun de ses doigts et de ses orteils. Les vingt petites cordes réunies par groupes de cinq, se liaient à quatre grosses cordes passées dans des poulies fixées à la voûte. Le malheureux était enlevé. Ses membres séparés par les cordes prenaient toute leur extension possible. On se gardait pourtant de tirer par secousses et trop violemment, afin de prévenir les fractures. On le laissait descendre ensuite lentement à deux pieds de terre, et son corps suspendu reposait alors sur un chandelier de fer terminé en pointe de diamant. Cette pointe acérée était dirigée sur la première vertèbre de la colonne dorsale, et causait une douleur inouïe en s'introduisant dans les reins. Une fois établi sur ce pal qui piquait toujours, sans pouvoir percer plus avant, l'accusé répondait ou ne répondait pas à l'interrogatoire du juge.

Les réponses étaient-elles de nature à satisfaire le tribunal, cette première épreuve suffisait. Dans le cas contraire, une seconde lui succédait immédiatement, et l'homme le plus robuste, du courage le plus opiniâtre, ne pouvait y résister plus de dix minutes. Un petit tuyau placé au sommet de la voûte et dirigé perpendiculairement sur le patient, laissait tomber par intervalles une goutte d'eau dans le creux de son estomac. Cette goutte

d'eau froide tombant d'une grande hauteur sur un corps ainsi suspendu et que la fièvre de la douleur tourmentait, produisait une sensation insupportable...

Les biens des malheureux condamnés par ce tribunal exécrable étaient confisqués au profit des inquisiteurs. On présumait nécessairement que les enfants d'un juif, d'un protestant ou d'un sorcier ne méritaient pas d'hériter de leur père. Voilà pourquoi tant d'étrangers fort riches ont été arrêtés par ordre de l'Inquisition, qui n'a pas manqué de prétextes pour s'approprier leur fortune.

Les inquisiteurs avaient droit de connaître des affaires temporelles. Leur juridiction s'étendait aussi sur les sciences et sur les arts. Un chimiste annonçait-il une découverte nouvelle : son livre était soumis, avant l'impression, à la censure du Saint-Office, qui en retouchait tout ce qui pouvait éclairer le peuple en propageant la science. Si la découverte paraissait extraordinaire et s'élevait au-dessus du petit cercle des connaissances acquises par les censeurs, ils s'empressaient de déclarer que l'auteur s'occupait de sciences occultes; qu'il avait des intelligences avec le démon et qu'il devait être brûlé comme atteint et convaincu de magie.

Le gouvernement du roi *Jose* abolit ce tribunal infâme. Devenu propriété nationale, le palais de l'Inquisition fut mis en vente. Un garde-magasin de l'armée, M. Turcan d'Apt, l'acheta. Le nouveau propriétaire en habitait une partie et louait le reste. On y établit une loge de francs-maçons. La salle même du tribunal devint le temple maçonnique et les souterrains servirent admirablement pour les épreuves réservées aux récipiendaires. L'espace était assez grand pour les faire voyager. Il aurait pu suffire à la célébration des mystères d'Isis. « Les amis de la vraie lumière virent avec autant de plaisir que de satis-

faction, ses rayons pénétrer dans le temple des ténèbres. » J'ai retenu cette phrase d'un des nombreux discours prononcés par le Démosthène de la loge.

La franc-maçonnerie fit beaucoup de prosélytes parmi les Espagnols. Ils aiment tout ce qui est merveilleux. Les lumières maçonniques sont enveloppées de ténèbres mystérieuses ; elles piquèrent leur curiosité. Une infinité de prêtres, un grand nombre de gens riches et de bourgeois s'empressèrent de se faire initier. En Espagne, les prêtres et les gens riches sont les seules personnes instruites, et il faut autant d'instruction que de force d'âme pour s'opposer ouvertement aux préjugés populaires, aux opinions généralement reçues. La masse du peuple espagnol croit, ainsi que quelques bonnes âmes en France, que les francs-maçons font pacte avec le diable, qu'ils se changent en chiens, en chats, en corbeaux, en serpents, et que quand on les tue, ils vont, comme les vampires, ressusciter en d'autres lieux.

Les Espagnols francs-maçons étaient honnis par leurs compatriotes non initiés. On les regardait comme des damnés volontaires, d'avance réservés aux brasiers de Lucifer et de Belzébuth. Les prêtres qui ne voulaient ou n'osaient se faire recevoir, tonnaient contre eux en chaire et les dévouaient aux tourments de l'enfer. Ce qui n'empêchait pas que dans toutes les grandes villes soumises à notre domination, il ne s'établît des loges composées seulement d'Espagnols, indépendamment des loges françaises qui s'y trouvaient déjà formées depuis quelque temps. Après la retraite de notre armée, on considéra la franc-maçonnerie comme une secte dangereuse, et on la persécuta. Poursuivis, les francs-maçons se réunirent dans des retraites inconnues. Leurs mystérieuses vétilles devinrent des cérémonies augustes. Le secret si fort

recommandé aux frères n'en devint que plus inviolable.

Une réflexion nous sera permise. La franc-maçonnerie, propagée en Espagne et tolérée par le gouvernement, aurait rendu les habitants de ce beau pays humains et tolérants. La politique ombrageuse des moines et des inquisiteurs proscrivit malheureusement les francs-maçons, parce que cette institution aurait inspiré des idées d'indépendance et de liberté.

Il est un sentiment dont je dois parler, commun au peuple espagnol tout entier; contraire à ces idées de tolérance et de liberté, que je dois pourtant signaler ici : la haine du juif et de tout ce qui s'y rattache.

Nous retrouvons en certaines provinces françaises cette animadversion populaire contre les juifs, devenue une sorte d'héritage séculaire. Les enfants d'Israël étaient traités beaucoup plus mal que les chiens errants. On leur faisait les avanies les plus dégoûtantes dans le pays papal, à Avignon surtout. Enfermés dans leur quartier, ils n'en pouvaient sortir qu'aux heures marquées par l'autorité municipale ; ils étaient consignés pendant la célébration des fêtes solennelles du culte catholique. Un chapeau jaune pour les hommes, un chiffon de même couleur que les femmes étaient obligées de placer sur leurs plus riches ajustements, les exposaient sans cesse aux insultes de la populace. Ce chiffon était-il caché en partie : le premier polisson des rues portait ses mains sales sur la plus belle toilette afin de découvrir tout à fait ce signe de réprobation. Avait-on négligé de le mettre : un lambeau traîné dans la fange était aussitôt attaché sur la robe de satin ou de damas de l'imprudente juive, que la canaille poursuivait en l'injuriant. Un riche juif se montrait-il dans une rue : tous les petits polissons se plaçaient sur son passage à différentes distances et chacun lui disait à son tour :

— *Faï cabo*, salue-moi, ou, pour mieux traduire, prosterne-toi. Le juif obéissait à l'instant, ou donnait cinq sols aux enfants pour se soustraire à cette honte. S'il ne remplissait pas une de ces deux conditions, son chapeau était jeté dans la boue, et le juif assailli par cette foule insolente n'avait d'autre parti que de prendre la fuite.

A l'époque où j'étais à Séville (1810), les fureurs du Saint-Office avaient cessé; ce tribunal n'était plus ce qu'il avait été jadis. Depuis longtemps le peuple n'avait assisté à la cérémonie d'un *autodafé*, acte de foi : c'est le nom que l'on donne aux exécutions inquisitoriales.

J'étais un jour dans la boutique d'un barbier, attendant que son rasoir expéditif eût fait tomber les poils du menton d'un hidalgo. Je regardais les mauvaises gravures, les images de six liards qui tapissaient les murs et formaient tout l'ornement de cet atelier. Mes yeux s'arrêtèrent tout à coup sur une estampe qui représentait une longue procession de pénitents en sarrau et de prêtres en surplis. Je demandai quel pieux événement commémorait cette image. Le figaro sévillan me dit qu'elle représentait un *autodafé*, le supplice d'une sorcière.

— D'une sorcière?

— Oui, seigneur chevalier.

— Existe-t-il encore des sorciers et des sorcières?

— Certainement. Et celle-ci en était bien une, je vous en réponds. Je m'en souviens comme si l'événement s'était passé la semaine dernière.

— Voulez-vous me raconter l'histoire de cette sorcière?

— Très volontiers. Mon seigneur père l'a vu brûler dans le.... Et vous verrez combien la diablesse avait besoin de faire son *autodafé* (son acte de foi).

Alors, tout en préparant ses ustensiles, en repassant

son rasoir sur le cuir, le barbier me raconta l'histoire suivante, aussi extravagante en ses détails que débitée avec le sérieux le plus imperturbable.

Cinquante ans auparavant une femme, ayant nom Gertrudiz, était venu vivre à Séville. Elle habitait *calle de Atalud*, la rue du Cimetière, un endroit gai! Couturière de profession, elle travaillait presque toujours à des habits de deuil, qu'elle exécutait avec une rapidité surprenante. Un costume complet lui était-il commandé à dix heures du soir : le lendemain à midi Gertrudiz l'apportait tout terminé, prêt à mettre. Ce n'était déjà pas naturel. Les voisins comprirent que pendant la nuit elle appelait les diables qui venaient l'aider et terminer son ouvrage. Ils ne dirent rien cependant. Mais quand Gertrudiz se mit à pondre des œufs...

— Comment, lui dis-je, elle faisait des œufs?

— Comme je vous parle, oui monsieur! Elle n'avait que quatre poules dans son grenier... Comment voulez-vous qu'elle pût vendre à toute heure du jour ou de la nuit des œufs frais? Elle le faisait cependant.

— Parbleu, voilà une véritable sorcière! Elle est couturière et confectionne des robes. Veuve, elle refuse de convoler en secondes noces. Elle nourrit des poules et vend des œufs.

— Ne faites pas l'impie, monsieur! Je sais fort bien ce que je dis. Et quand j'affirme que Gertrudiz faisait des œufs, c'est que cela a été prouvé et que j'en suis sûr comme si je les avais vu pondre.

— Peut-être bien cependant qu'elle achetait à d'autres marchands des œufs frais qu'elle revendait ensuite? Cette idée aurait bien pu venir aux voisins, comme elle m'est venue à moi-même. D'ailleurs, pour être persuadé que Gertrudiz faisait des œufs, les lui avez-vous vu pondre?

— Non, seigneur chevalier, non, je ne l'ai pas vu. Je ne me permettrai pas de le dire. Mais voici comment la chose se découvrit. Un soir, on eut besoin de deux œufs frais dans une maison voisine. On envoya sur-le-champ un petit domestique les quérir chez Gertrudiz. Il était dix heures. Elle dit qu'elle venait justement d'entendre chanter ses poules. Notez que la nuit les poules ne chantent pas. La sorcière ouvrit une petite armoire, prit une bouteille et en se cachant but à même deux ou trois gorgées, remit la bouteille dans l'armoire sans avoir la précaution de la refermer à clef et monta au grenier. Le jeune garçon était gourmand. Resté seul dans la cuisine, il voulut à son tour goûter à la bouteille, espérant trouver du vieux Xérès. Mais la liqueur n'avait aucun goût. Il eut à peine le temps de replacer la bouteille. Gertrudiz rentrait avec deux œufs chauds qu'il emporta. Le petit domestique n'avait pas fait trente pas dans la rue qu'un besoin pressant le força à s'arrêter. Il crut que la bouteille contenait un purgatif violent. Ayant posé sa lanterne à terre, il se disposait à obéir à la nature. Jugez de sa surprise, lorsqu'en reprenant sa lanterne, il aperçut à terre deux œufs qu'il venait de pondre lui-même. Au lieu de deux, il en eut quatre. A présent, répondez! N'était-ce pas la liqueur magique de Gertrudiz qui produisait les œufs? Voilà bien l'office du démon! Il faudrait être bien impie pour résister à de pareilles raisons.

— Aussi je me rends! Je cède à l'évidence! Laissez-moi même ajouter cette réflexion : que Gertrudiz dut s'estimer heureuse d'être seulement brûlée... Un exemple éclatant eût été nécessaire pour retenir les femmes tentées d'usurper dans l'avenir les fonctions des poules. Oui, vos inquisiteurs étaient humains, sages, prudents et surtout éclairés...

Le perruquier fut enchanté de m'avoir convaincu.

J'ai raconté cette aventure avec quelques détails, parce qu'elle donne une idée bien exacte de l'esprit grossier de superstition qui régnait encore à Séville, cité instruite, à la fin du dix-huitième siècle. Le supplice de « la servante qui pondait des œufs » est rigoureusement historique. Elle est consacrée par des images et des complaintes. Les vieux se souvenaient encore de l'avoir vu brûler. L'esprit moderne, on le voit, n'avait pas encore à cette époque pénétré au cœur de l'Espagne.

CHAPITRE XIV

Joseph Napoléon roi nominal d'Espagne et des Indes. — Salutaires réformes approuvées par la majorité des Espagnols. Gouvernement paternel. — Abolition des couvents d'hommes et des communautés de femmes. Exception en faveur de celles qui soignent les malades et instruisent les petits enfants. — Les défroqués devenus chefs de bandes. Les guérillas. Leurs atrocités. Représailles. « *Vengeons les morts de Tamamès!* » Mesures énergiques. « Dix Espagnols pour un Français. » Heureux effets. — Traits d'humanité! La garde royale. — Le roi Joseph objet de moqueries : *El rey de copas, Pepe botille, El bottillero.* — Désertions nombreuses dans la garde royale. Tentatives d'embauchage auprès des officiers français. — Le capitaine V..., du 12e cuirassiers.

Joseph Napoléon régnait à Madrid sous le titre pompeux de roi d'Espagne et des Indes. Son autorité réelle ne s'étendait cependant pas au delà de nos avant-postes. Chassé de Madrid en juillet 1808, après la bataille de Baylen, il y rentra vers la fin de l'année à la tête de l'armée française victorieuse. Après les batailles d'Ocaña et de Talaveyra, poursuivant ses ennemis vaincus, il vint jusqu'à Séville. De là, s'enfonçant dans les montagnes de la Ronda, il alla à Grenade, à Malaga visiter ses royaumes d'Andalousie. Au retour de cette promenade militaire, il s'arrêta à Madrid et s'occupa de répandre les bienfaits de son gouvernement paternel sur les habitants de cette capitale. En effet, Joseph était animé des meilleurs senti-

ments. Ses intentions étaient droites et pures. Soit bonté naturelle ou politique il adoucissait tant qu'il pouvait le sort des Espagnols.

L'abolition des couvents fut un des premiers actes de son autorité. Ceux des moines, supprimés entièrement, rendirent à l'État une masse d'hommes sans emplois. Les communautés de femmes furent également abolies; Mais, par une disposition particulière, les religieuses eurent la faculté de rentrer dans leurs familles ou de rester dans les couvents. Un grand nombre sortirent et se marièrent; d'autres allèrent trouver dans leurs logements des officiers français qui leur avaient fait des signes par la croisée, sans avoir une intention bien marquée de les engager à prendre la fuite. Comme ces désertions avaient considérablement diminué le personnel des moûtiers, on réunit plusieurs couvents en un seul. Les couvents de femmes dont le but était d'instruire les petits enfants ou de soigner les malades, avaient été conservés dans leur intégrité.

Cette mesure rigoureuse en apparence, et sage dans le fond, reçut l'approbation de la grande majorité des Espagnols. Les gens du peuple se réjouirent d'être débarrassés de cette énorme quantité de bouches inutiles qu'ils étaient obligés d'alimenter. Les personnes éclairées virent dans cette suppression le commencement de la prospérité de l'Espagne et la certitude d'un avenir heureux. L'accroissement de la population, l'état florissant de l'agriculture, des sciences, des arts, devaient en être les résultats. Une révolution si favorable pour la nation fut combattue par l'opposition d'une minorité puissante, par les moines. Il en devait être ainsi.

Ceux qui étaient jeunes et vigoureux jetèrent le froc aux orties et devinrent des chefs de brigands. C'est alors

que se formèrent les guérillas, que leurs cruautés ont rendu si fameuses. Dans ces guérillas ou compagnies franches, les soldats n'étaient soumis à aucune discipline militaire. Ils obéissaient au chef qu'ils avaient choisi. Les guérillas étaient répandues sur tous les points. Comme la population entière les favorisait, elles étaient averties du départ des convois, qui presque toujours tombaient dans leurs embuscades. Lorsque les troupes françaises s'éloignaient momentanément d'une ville, une guérilla s'y montrait aussitôt pour massacrer les traînards et les malades restés dans les hôpitaux.

Surprise dans la campagne, la guérilla faisait sa retraite sur un village. Si la cavalerie qui la poursuivait n'y entrait pas immédiatement après elle, si des mesures de précaution l'obligeaient à faire observer le lieu dans lequel on allait s'engager, les chevaux de la guérilla étaient à l'instant dégarnis, les armes cachées, les soldats reprenaient des habits de paysans et l'on ne trouvait plus dans le village que des laboureurs et les instruments inoffensifs de l'agriculture.

Les officiers d'un régiment de dragons qui avait mis bas les armes après la capitulation de Baylen, étaient en cantonnement à Lebrija, dans l'Estramadure. Enfermés dans une maison particulière, ils se gardaient bien d'en sortir. Sous le prétexte qu'on leur avait laissé leurs épées, le peuple assiégea la prison, en brisa les portes, et voulait égorger les officiers. Ces braves militaires se firent jour à travers les assaillants, l'épée à la main, et crurent qu'il leur serait plus facile de se défendre en sortant de la ville. Le peuple les suivit. Un combat inégal s'engagea hors des remparts. Tous ces malheureux officiers, accablés par le nombre, succombèrent après avoir vendu chèrement leur vie. Un seul échappa du massacre

général en se cachant dans un olivier touffu. Il y resta pendant la journée et la nuit qui la suivit.

L'alcade et le curé vinrent visiter le lendemain le champ de bataille. Notre malheureux compatriote, au risque de s'exposer à de nouveaux dangers, sortit de sa retraite et se jeta à leurs pieds en implorant leur protection. Touchés de son horrible situation, l'alcade et le curé le ramenèrent dans la ville, et, pour le soustraire au fer des assassins, le curé le couvrait de son manteau, le serrant du bras gauche, en présentant le crucifix au peuple qu'il écartait avec la main droite. Malgré cette précaution et les efforts de l'alcade, l'officier ne fut sauvé qu'avec la plus grande peine. J'ai connu ce militaire à bord de la *Vieille-Castille*, et c'est de lui que je tiens ce récit.

Partout on égorgeait les malades dans les hôpitaux. Ce n'était point assez de massacrer indistinctement prisonniers, malades et mourants, on exerçait sur eux des cruautés inouïes et des mutilations révoltantes. Le commissaire des guerres Vosgien et mon camarade Parmentier furent sciés entre deux planches. Un autre commissaire des guerres, voyageant avec sa femme et leur jeune enfant, accompagnés d'une faible escorte, furent attaqués et pris par une guérilla. Après avoir traité cette dame avec la dernière indignité, en présence de son mari, les scélérats, pour prolonger l'agonie de leurs victimes, les enterrèrent vivantes l'une devant l'autre, la tête hors de terre, en exposant au milieu d'elles leur enfant éventré. Le général de brigade René, qui avait acquis en Égypte une haute réputation de bravoure, fut arrêté à la Carolina, pendant qu'il rejoignait le corps d'observation de la Gironde. Des paysans féroces le plongèrent tout vivant dans une chaudière d'eau bouillante.

Un Espagnol, qui avait passé dans nos rangs, tomba entre les mains des guérillas. Les Français que l'on prit avec lui furent pendus aux arbres, par le cou, les bras ou les jambes; on les mutilait ensuite de la manière la plus barbare. Pour faire périr l'Espagnol dans des tourments encore plus horribles, on lui écorcha entièrement la tête, on lui coupa la langue. Un de ses yeux fut arraché, et son orbite vidé pour y introduire une cartouche. On mit le feu à cet œil chargé comme un pistolet et l'explosion de la poudre fit sauter le crâne de l'infortuné prisonnier. Le 15e régiment de chasseurs eut un engagement avec les troupes réglées de l'armée ennemie auprès de Tamamès. Trente hommes de ce régiment restèrent au pouvoir des Espagnols. Après le combat, chacun avait repris sa position. Le camp français était sur une hauteur qui dominait la plaine boisée où bivouaquait l'ennemi. C'est de là qu'ils virent l'épouvantable supplice de leurs camarades captifs. Quatre hommes les prenaient par chaque membre et les jetaient vivants au milieu d'une charbonnière ardente. Le 15e régiment de chasseurs exerça de terribles représailles à l'affaire de l'Alba. Quinze cents Espagnols demandaient à se rendre prisonniers.

— Non, point de grâce! s'écrièrent leurs adversaires. Nous avons gardé le souvenir de Tamamès.

Tout fut égorgé sans pitié; le cri de *Tamamès* était pour eux le signal d'une mort vengeresse.

Je cite quelques traits, je pourrais en raconter mille du même genre. Ces cruautés se renouvelaient tous les jours et sur tous les points. Chaque guérilla voulait renchérir sur les autres, et leur barbarie se montrait tous les jours plus ingénieuse. Plusieurs chefs de corps qui étaient envoyés en partisans contre les guérillas, témoins de ces cruautés et voulant y mettre un terme en effrayant les

Espagnols, leur signifièrent qu'ils feraient périr dix des leurs pour un Français. L'exécution suivit plus d'une fois la menace.

Cette rigueur ne fut point sans effet. La junte suprême, réfugiée à Cadix, prit alors des mesures pour faire cesser cette guerre d'extermination. Elle vit avec horreur le sang français répandu lâchement et le sang espagnol assouvir une juste vengeance. Afin de modérer ce trop grand désir de bien faire par une ordonnance que l'humanité avait dictée, elle accorda une prime de trois *duros* (15 francs) pour chacun des prisonniers que les guérillas amèneraient vivants. L'intérêt pécuniaire l'emporta sur le plaisir de tuer et la vie des prisonniers ne fut plus exposée à tant de dangers.

Au milieu de toutes ces atrocités conseillées, ordonnées par les moines et exécutées par un peuple fanatisé, on est heureux de rencontrer de temps en temps un trait d'humanité sur lequel on puisse reposer les yeux, qui se détournent avec horreur de ces scènes de meurtre et de carnage. Dans ces temps de crime et de dévastation, chez qui la pitié s'était-elle réfugiée? Chez les femmes : Andalouses, Castillanes, etc., douces et bonnes.

M. Blondeau, employé de 1re classe des hôpitaux militaires, venant de Salamanque à Tolède, fut pris par la guérilla de Saburnin. L'ordonnance de la junte suprême était connue, et l'on s'apercevait déjà de ses heureux résultats. M. Blondeau ne fut point maltraité; on le conduisit à Olmedo ainsi que ses compagnons d'infortune. Arrivé sur ce point, le convoi se trouva entouré de troupes françaises qui le cernaient de loin. On réunit ces prisonniers à d'autres que l'on avait déposés dans les montagnes des environs, et pour empêcher qu'ils ne fussent délivrés, on les faisait changer de gîte chaque soir,

en décrivant à peu près le même cercle, de manière que, tous les trois jours, ils se retrouvaient à Olmedo. Les Espagnols craignaient eux-mêmes d'être pris. Ils avaient par conséquent plus d'égards et de soins pour leurs prisonniers, afin que ceux-ci voulussent bien les protéger à leur tour en cas d'accident.

Comme M. Blondeau était le captif le plus important de la troupe, on le traitait mieux que ses compagnons, que l'on enfermait dans une prison, tandis qu'il était logé dans une maison bourgeoise. Doña Polonia lui donnait l'hospitalité à Olmedo; cette dame respectable avait trois filles charmantes : Encarnacion, Cornelia et Carmen. M. Blondeau est un brave et franc Provençal; il parlait le castillan aussi bien que les gens du pays.

Cependant la señora Polonia s'intéressa si vivement à son sort, qu'elle lui proposa de lui donner les moyens de se sauver et de fuir, offrant de lui donner pour guide jusqu'aux avant-postes français une de ses filles, exposant ainsi cette jeune personne aux soupçons les plus injurieux. Ce trait fait autant d'honneur à la dame espagnole qui eut le courage d'offrir qu'au généreux Français qui refusa. M. Blondeau aurait pu recouvrer sa liberté sur-le-champ. Sa délicatesse le retint quatre ans encore dans les fers.

Au milieu des plaisirs que pouvait lui offrir sa capitale à demi dépeuplée par les émigrations, Joseph Napoléon travaillait à se faire des partisans parmi les Espagnols. Il forma sa cour avec les débris de celle de Charles IV et de Ferdinand VII. Le Rey Jose fit rebâtir quelques petits villages des environs de Madrid. Ils avaient été pris et repris tant de fois; l'incendie et le boulet les avaient si souvent ravagés, qu'il n'en restait pas pierre sur pierre.

Enfin, pour donner à son peuple une preuve insigne de son affection et surtout de sa confiance, il voulut avoir une armée et même une garde espagnoles. Les nombreux prisonniers qui tombaient en notre pouvoir étaient fort bien traités. On les déposait dans des maisons de réclusion. Des commissaires s'y rendaient pour les enrôler et les faire passer au service du roi Joseph Napoléon. Le plus grand nombre acceptait. Ces prisonniers étaient mis en liberté sur-le-champ. On leur donnait les rations et la solde comme aux soldats français et même avec plus d'exactitude. Habillés, armés, instruits avec beaucoup plus de soin et d'activité, ils formaient des régiments superbes.

Tant de prévenances pour son peuple, tant de sollicitude pour les détails du gouvernement donnèrent des résultats bien misérables à ce roi de nouvelle fabrique. Joseph Napoléon en fut très mal récompensé. Cherchait-il à faire du bien : les Espagnols disaient qu'il avait peur. Prenait-il des mesures de rigueur : on les attribuait à son frère l'Empereur. On savait bien que ce n'était pas précisément par Joseph que l'Espagne était gouvernée, et comme on ne pouvait pas vaincre ce redoutable frère par la force de l'épée, on attaqua Joseph en dirigeant sur lui l'arme du ridicule. On appelait Joseph *rey de copas :* nous dirions roi de carreau. Mais comme les cartes à jouer dont on se sert en Espagne portent les mêmes figures que les tarots, on y voit par conséquent des coupes, des deniers, des bâtons, des épées ; *rey de copas*, roi de coupe (à boire) était une épithète plus injurieuse, en ce qu'elle rappelait le goût de l'ivresse que l'on supposait à Joseph. On le fit passer pour borgne, quoiqu'il eût de bons yeux. On lui attribuait des défauts, en gardant toujours le silence sur ses qualités. Des caricatures le représentaient entouré de

bouteilles, pour faire croire qu'il s'enivrait. Le peuple, par dérision, lui donnait les noms de *Pepe botilla*, *pepillo*, *borrachon*, et *botillero*, etc. Tandis que les citadins s'occupaient de le couvrir de ridicule par leurs quolibets et leurs croquis satiriques, les soldats qu'il avait enrôlés pour se former une armée et une garde recrutées parmi ses fidèles sujets, les soldats *del rey Jose* désertaient par centaines avec armes et bagages. *El bueno rey de copas*, Joseph Napoléon, fournissait ainsi aux rebelles des régiments bien équipés, que nous avions pris soin de fort exercer avant de nous combattre.

Les Espagnols envoyaient aussi des embaucheurs dans les cantonnements et sur les pontons pour engager les prisonniers français à prendre du service dans l'armée ennemie. Il est certain que le nombre des lâches qui ont acheté leur liberté en se livrant à l'infamie est si petit que l'on pourrait le passer sous silence.

Les officiers du 12e régiment de cuirassiers étaient en cantonnement à la Carolina. Captifs après la bataille de Baylen, on les avait ensuite enfermés dans la prison de cette petite ville. Le capitaine V..., après avoir fait la sieste, était à demi couché sur son lit et fumait tranquillement le *cigarito* pour charmer un instant les ennuis de sa captivité. Un officier supérieur espagnol, qui faisait sa ronde pour embaucher nos soldats, se présenta chez le capitaine V... et ne craignit pas de lui proposer d'entrer dans un régiment ennemi. L'embaucheur impudent avait à peine fait connaître l'objet de sa mission que le capitaine V..., furieux, s'était élancé sur lui et l'avait saisi à la gorge :

— Scélérat! lui dit-il, c'est à un officier français que tu oses adresser un semblable discours! La décoration que je porte ne devrait-elle pas t'avertir que j'ai juré de

suivre toujours le chemin de l'honneur? Tu restes confondu, tu ne réponds pas... ?

En effet, l'Espagnol gardait le silence. Le capitaine le regarda avec plus d'attention. Il s'aperçut alors que cet homme ouvrait de grands yeux, tirait la langue comme un pendu et que son visage rouge et noir donnait les signes de la strangulation. Sans songer à mal, le capitaine avait serré un peu fort, avec un poignet d'athlète. Il fut désespéré d'avoir poussé les choses si loin: mais que faire? Le cas était pressant. Fallait-il délivrer l'officier espagnol pour être victime de son ressentiment? La plainte qu'il aurait portée devenait un arrêt de mort pour le capitaine, qu'on eût fusillé sur-le-champ. Il n'y avait pas à balancer. L'un ou l'autre devait sauter le pas. Le capitaine français se décida à persister dans sa compression jugulaire, et l'Espagnol expira ainsi sous le *garrotte* français.

Le capitaine V... cacha le mort sous son lit, se coucha, reprit le *cigarito*. Et quand on vint lui demander s'il n'avait pas vu l'officier espagnol, il répondit qu'en effet il s'était présenté chez lui, mais qu'il était sorti. Tous les prisonniers dirent de même. Deux jours après, le corps, placé dans le lit qu'un soldat malade céda, fut enterré sans cérémonie et sans que les Espagnols aient eu le moindre soupçon de cette disparition. J'ai connu le capitaine V..., je pourrais le nommer; mes lecteurs me pardonneront ma réticence.

On a beaucoup écrit sur la guerre d'Espagne, mais on n'a pas jugé les habitants de ce beau pays avec assez d'impartialité. Certains historiens ont appelé les moines soldats les libérateurs de l'Espagne. Les véritables libé-

rateurs de l'Espagne sont les Anglais, ou plutôt les glaces de la Russie. Les moines ont formé des assassins, et pas des guerriers. Les horreurs dont je viens de parler ont été commises par des guérillas et très rarement par la troupe de ligne.

CHAPITRE XV

Promenades dans Séville. Bien pauvre! Dîners offerts au couleur. La nièce de mon ami le chanoine. Vertueux scrupules. — Chez D. Manuel Paleria. La belle Antonia. La dague d'acier. Amour inquiétant. Furtif départ. — D. Rafaël de Ledesma. Morgue espagnole. La señora Encarnacion. Imprudente sieste. — L'épée à la main. Garnison en déroute. Retraite digne. — Chez D. Pedro Ramirez. Préliminaires galants. Un carme. — *El Frayle* de Mariquita. Le paradis à prix fixe. — D. Vicente Calderon. — Grille de fer. Planton zélé. — André et la dame du balcon. Corruption. La grille s'ouvre. Doña Inez. — Le jaloux puni. Double intrigue. Indiscrétions. — Chez D. Thomas Nunez jusqu'à mon départ de Séville.

Dès que mes blessures furent cicatrisées, impatient de jouir de ma liberté, je me promenais du matin jusqu'au soir. Je ne pouvais me lasser de voir, d'examiner et d'admirer même ce qui charmait mes yeux. Je n'ai jamais été plus heureux qu'à cette époque. J'étais pourtant bien pauvre. Une chemise, un pantalon et la capote du grenadier Salmon composaient toute ma toilette. Et le reste de ma garde-robe n'aurait pu tenter la cupidité des voleurs. Il est vrai que quand mon humeur vagabonde m'entraînait loin du toit hospitalier de D. Cayetano, je ne savais d'abord comment je ferais pour dîner.

Dans les tavernes, en effet, on ne paie son dîner qu'en sortant, et en appliquant le principe d'Arlequin, j'aurais

pu ne pas sortir. Mais je n'étais point réduit à ces extrémités cruelles qui désolent un gastronome sans argent. Mes promenades étaient si longues, je parcourais un si grand espace, que je finissais toujours par rencontrer un amphitryon qui m'invitait à dîner pour avoir le plaisir d'entendre le récit de mes aventures. Je faisais honneur au repas. Je payais mon écot, non pas en monnaie de singe, mais en narrations émouvantes.

Ma position s'améliorait peu à peu. Avec les économies que je réalisai sur ma solde je quittai la modeste capote du soldat pour reprendre l'uniforme au collet de velours vert de l'officier de santé. J'ai dit que le secrétaire de la commune me changeait mon billet de logement toutes les fois que je le désirais. Je quittai la maison canonicale de D. Cayetano. Mon ami le chanoine avait chez lui une jeune personne charmante qu'il appelait sa nièce, et dont il était jaloux au point de la faire garder à vue par une vieille duègne. Le devoir, la loyauté me défendaient de tenter aucune chasse défendue sur les terres du chanoine. Ses possessions, d'ailleurs, étaient surveillées de manière à laisser peu d'espoir aux amoureux. Voilà pourquoi je me décidai à chercher ailleurs galante aventure.

La recommandation de la belle Mariquita avait produit un effet si satisfaisant, que le secrétaire de la commune m'avait promis de changer mon billet lorsque je le désirerais. Ainsi fis-je, accompagné des regrets plus apparents que sincères de mon ami le chanoine.

Je quittai la maison canonicale de D. Cayetano pour aller m'installer chez D. Manuel Paleria, ancien militaire retiré du service. Pour me consoler de la nièce du chanoine, j'adressai mes vœux à la jeune fille de l'officier, âgée de dix-huit ans. La trop sensible Antonia ouvrit la première son jeune cœur à l'aide-major français. Elle fit les

trois quarts du chemin et s'embarqua bravement avec moi sur le torrent des passions fougueuses. Mais c'étaient là des amours trop belliqueuses pour un non-combattant. Je ne me rendais en effet auprès de la belle Antonia que le sabre à la main, comme le farouche Othello quand il arrive dans la chambre de Desdémona, en crainte de son père, ancien guerrier. Je me défiais avec raison de D. Manuel et de son fils; ils auraient pu m'attendre au passage. Et quelles idées sur l'amour avait cette jeune fille! Un jour, en badinant avec mon Hélène, je lui trouvai, en certain lieu qui sert ordinairement de portefeuille pour les billets doux, une jolie petite dague très affilée, dont la poignée de nacre et d'or, admirablement ciselée, servait à mettre en jeu une lame d'acier superfin, dentelée et percée à jour pour rendre ses blessures mortelles. Je lui demandai, en riant, à quel usage elle réservait ce précieux bijou. Elle me répondit très sérieusement :

— Pour te percer le cœur, si jamais tu m'étais infidèle!

Cette manière d'aimer devenait inquiétante. Je repris le chemin de l'*ayuntamiento*, où le complaisant secrétaire me donna un nouveau billet de logement. Ma garde-robe n'était pas très considérable, je la pliai dans deux mouchoirs, et, pour me dérober aux tendres reproches d'Antonia, à l'expression un peu trop vive de sa fureur, je délogeai sans prendre congé de mes hôtes et comme un locataire insolvable. Quelques jours après je rencontrai à la promenade ma farouche amoureuse. Un frisson me parcourut le corps... Antonia, passant à côté de moi, me dit tout bas qu'elle m'attendrait chez elle le soir à minuit. Elle me pinça ensuite fortement le bras... C'est la seule blessure que j'aie reçu d'elle... car, on le pense bien, je me gardai d'aller au rendez-vous.

Je portai mes pénates chez D. Rafaël de Ledesma,

homme cousin du Cid. Le fier *hidalgo* n'imaginait pas que sa noble épouse pût jamais écouter les propos amoureux d'un Français qui aurait été fort embarrassé de prouver un quartier de gentilhommerie, bien qu'il descendît en droite ligne des conquérants de l'Espagne. D. Rafaël vivait dans une noble et tranquille sécurité. D'ailleurs l'intrigue avait marché avec tant de rapidité que nous ne lui avions pas donné le temps de concevoir le moindre soupçon.

Les dames françaises qui suivent la carrière de la galanterie ont une tactique dont je leur ai souvent démontré la fausseté. Les désagréments nombreux qu'elles éprouvent viennent tous d'un défaut qu'on ne peut reprocher aux Espagnoles : l'indécision. J'en eus la preuve avec l'épouse de mon nouvel hôte, la señora Encarnacion.

La fierté naturelle, la présomption de mon nouvel hôte le rassuraient pleinement sur la fidélité d'Encarnacion. Il allait, venait, sortait sans poser des sentinelles et sans fermer les grilles. Un jour qu'il était parti de grand matin, l'aimable Encarnacion crut qu'il ne rentrerait pas avant la nuit et vint chercher un asile dans ma chambre à l'heure de la sieste, afin de se dérober, disait-elle, à la chaleur du jour. Mon appartement était situé dans la partie septentrionale de l'hôtel et le zéphir le plus agréable se plaisait à le rafraîchir. Or, voilà que précisément D. Rafaël revint en ce moment, chercha sa femme et ne la trouva point. Je ne sais quel malin génie lui suggéra l'idée qu'elle pouvait être chez moi. Il mit l'oreille à ma porte... et s'y présenta un instant après avec la force armée. Quatre hommes de la garde civique, munis de fusils rouillés, formaient l'escorte et se mirent en devoir de m'arrêter. Impossible de faire un trou à la muraille pour me sauver. Il ne me restait d'autre res-

source que de forcer la garnison. Je tirai mon épée et m'élançai sur l'escouade. J'arrivai sur l'escalier sans avoir une égratignure et mes ennemis se portaient aussi bien que moi après la bataille. Je les avais frappés vivement, mais à coups de coude. Or les blessures de cette arme sont peu dangereuses. Je m'arrêtai un instant sur le perron pour foudroyer d'une virulente apostrophe D. Rafaël et sa troupe désappointée. Je les menaçai de porter contre eux une plainte sévère pour avoir tenté de m'assassiner... déclarant que je ne rentrerais plus dans une maison qui donnait à l'hospitalité espagnole un aussi éclatant démenti.

Puis je quittai la maison, n'ayant pas l'intention d'y revenir et laissant à l'ennemi mes misérables hardes.

Je pris le parti de changer de logement, et j'allai camper chez D. Pedro Ramirez, toujours avec un nouveau billet de mon ami le secrétaire.

Mon nouveau propriétaire était un riche négociant, bon vivant, joueur déterminé, comme le sont presque tous les Espagnols. Sa femme était très gentille et jouissait d'une entière liberté. D. Pedro sortait continuellement pour ses affaires, ou se servait de ce prétexte pour n'être jamais chez lui. J'en étais encore aux préliminaires de la galanterie avec madame, lorsqu'une découverte que je fis sans le vouloir et qui pouvait favoriser mes projets, vint les arrêter. Je rentrais dans mon logement à l'heure de la sieste. J'allai droit à ma chambre sans parler à personne et je trouvai la señora assise sur mon lit avec un carme. Ils ne s'attendaient pas à cette visite importune... Mon premier mouvement de surprise passé, je ris de bon cœur et pris congé du couple amoureux en lui disant :

— *Cuidado con D. Pedro;* prenez garde à D. Pedro.

Ce mot les effraya beaucoup. Ils s'imaginèrent que

j'allais avertir le mari. On m'appela, on me supplia de revenir sur mes pas, sans doute pour solliciter mon indulgence et m'inviter à garder un silence bienveillant. Comme je n'avais pas plus l'intention de leur nuire que de les déranger, je m'éloignai sans répondre. Quand je revins à la maison le soir, la señora m'attendait sur l'escalier et me dit à l'oreille :

— Soyez discret.

Je la rassurai en lui répondant que cette recommandation était inutile, le hasard m'ayant fait découvrir un secret dont je connaissais toute l'importance. Confident et témoin de l'intrigue de la señora, j'étais traité par elle avec beaucoup d'égards et de prévenances. J'aurais pu mettre un prix à mon silence; je ne voulus rien devoir à l'embarras de sa position. D'ailleurs la rivalité d'un moine eût blessé mon amour-propre, et je n'étais point assez accoutumé aux usages espagnols pour accepter le partage.

Quoique la belle Mariquita n'eût pas voulu me loger, j'allais la voir quelquefois. Sa conversation était fort agréable. Elle était la seule personne de Madrid avec laquelle je pouvais m'entretenir du passé. Nous parlions souvent de mon camarade Lavigne et de tout ce qui nous rappelait Madrid. Je savais quel était le genre d'industrie de l'aimable Mariquita et de son amie Llena. Je me serais gardé de former une liaison plus intime avec ces dames. Aussi mes visites se bornaient à une simple conversation.

Tandis que j'étais chez elle, on frappa à la porte. Mariquita demanda :

— *Quien?* Qui est-ce?

Alors une bonne grosse voix de basse répondit gravement :

— *Ave Maria purissima.*

— *Es el Frayle*. C'est le frère, dit Mariquita.

Ces dames se regardaient d'un air embarrassé. Ma présence les gênait. Je crus que ce moine venait jouer ici un rôle assez fréquent dans certains ménages espagnols. Je ris beaucoup de leur embarras et leur fis part du jugement téméraire que je portais en ce moment. On me dit que je me trompais et que je prêtais des pensées coupables à ce *frayle* qui venait dans les meilleures intentions.

Le « frère » avait entendu la voix d'un Français. Il n'osait pas monter et restait au bas de l'escalier, en attendant qu'une de ces dames se rendit auprès de lui. Mariquita voulut descendre. Je la retins par le bras. Elle fit un signe à doña Llena, qui alla dans la chambre voisine chercher de l'argent. Très intrigué, je demandai alors à Mariquita le motif de la visite du moine :

— Puisque ses intentions et les vôtres n'ont rien de coupable, vous ne devez pas craindre de m'en faire part.

Après bien des hésitations, les deux Andalouses m'apprirent que le saint homme se présentait chez elles tous les mois pour recevoir quarante piastres, vingt francs. Moyennant cette légère rétribution il se chargeait du salut de leurs âmes. C'est-à-dire qu'il leur était loisible de faire tout ce qui pouvait leur plaire sans encourir les foudres du Seigneur. En outre, si elles venaient à mourir subitement et sans confession, le moine leur garantissait la vie éternelle.

Je ne savais ce qu'il me fallait admirer le plus : de la crédulité des deux Espagnoles ou de l'outrecuidance du moine. Je descendis à la cuisine et parlai durement au *frayle*, le traitant de mauvais chrétien et d'escroc. Le moine leva sur moi de grands yeux qu'il roulait mystiquement, croisa ses mains, baissa la tête et s'éloigna. A

mon retour je trouvai les deux amies très effrayées. Elles redoutaient la vengeance du *frayle* et craignaient aussi de ne plus avoir la vie éternelle qu'il leur avait promise. Je les rassurai de mon mieux et la dîme fut supprimée.

Le lendemain de la scène du trop galant père carme, j'envoyai réclamer par mon fidèle André les objets et effets m'appartenant et restés chez D. Rafaël. Ils me furent rendus sans difficulté. La señora Encarnacion, dont j'avais prié André de me rapporter des nouvelles, resta invisible. Je n'ai jamais eu depuis lors aucune nouvelle de cette grande dame espagnole, dont le cœur se montra sensible pour un amoureux aide-major français.

J'allai de nouveau trouver mon ami le secrétaire de l'*ayuntamiento*, qui m'envoya dans un autre quartier.

D. Vicente Calderon, mon nouvel hôte, me reçut dans son manoir antique et me logea au rez-de-chaussée. Je remarquai que l'escalier intérieur était fermé par une grille de fer. Je ne vis pendant une semaine que la laide figure du maître de la maison. Son humeur bourrue, l'aspect maussade des lieux, n'avaient rien de très récréatif, et je formai le projet de m'éloigner au plus vite de ce désagréable séjour, quitte à supporter une fois encore les réflexions du secrétaire de la mairie. La chambre qu'on m'avait donnée était humide et malsaine. Je ne voyais jamais personne, excepté l'ours D. Vicente qui, en passant, me saluait quelquefois d'un *bueno dias* lâché d'un ton grondeur. J'avais déjà remarqué avec surprise qu'un vieux mendiant déguenillé restait assis constamment à la porte de ma chambre. Les premiers jours, je pensai que c'était un malheureux qui recevait des secours de D. Vicente. Je passais et repassais devant ce pauvre homme sans faire à lui aucune attention. J'avais soin seulement de bien fermer ma porte quand je sortais.

Cependant un jour il me prit la fantaisie d'interroger ce planton si exact dans l'exercice de ses fonctions et je lui demandai ce qu'il avait à faire à ce poste. Il me répondit que D. Vicente lui ordonnait de rester à ma porte pour être à ma disposition à toute heure et se charger de mes commissions. Cette attention délicate me parut d'autant plus singulière de la part de mon hôte, que depuis quelques jours le hasard m'avait fait rencontrer le petit André, qui me servait sur le ponton l'*Argonaute*. Cet enfant était entré à mon service et valait dix domestiques espagnols pour l'intelligence et l'activité.

Je ne savais encore comment expliquer l'assiduité du mendiant qu'on avait mis en sentinelle à ma porte. La présence de cet homme, son aspect rebutant me déplaisaient au dernier point. Je m'en plaignis à D. Vicente, en lui faisant observer que mon petit André n'avait besoin d'aucun aide et suffisait à mon service. D. Vicente me répondit par un *alabado sea Dios*, « Dieu soit loué », et sortit. Le soir de ce même jour, le petit André me dit que, pendant mon absence, une très jolie dame s'était montrée au balcon et l'avait appelé. Il était monté chez la dame et avait reçu d'elle un aimable accueil. Après de nombreuses questions sur moi, elle lui avait remis des friandises pour notre table.

— Voilà, dis-je, une dame qui fait preuve de présence d'esprit. Elle prend le soin de me révéler le trésor que l'on cachait à mes yeux.

Je compris alors que le mendiant était posté pour épier mes actions et pour garder la femme de D. Vicente.

J'appelai dans ma chambre le mendiant et lui dis :

— Je sais maintenant que tu n'es là que pour m'empêcher de parler à la señora.

— Cela est vrai.

— Combien reçois-tu de don Calderon pour payer un service si important et si honorable?

— Un réal par jour, señor.

— Eh bien, je t'en donnerai quatre, à condition que tu favoriseras mes entrevues avec madame.

J'employais un argument sans réplique. Cet homme accépta de grand cœur ma proposition, reçut d'avance une semaine de sa haute paie et se mit en devoir de commencer à l'instant ses nouvelles fonctions. Elles demeuraient les mêmes que dans le passé. Il montait toujours la garde au pied de l'escalier. Seulement je lui donnais la consigne et il devenait le portier du paradis.

La grille de fer s'ouvrit devant moi et je montai bravement chez la señora sans me faire annoncer. La séduisante Inez parut fort étonnée en me voyant entrer dans son appartement. Elle n'osait me dire de rester et n'aurait pas voulu me congédier. C'est une belle position pour un galant, lorsqu'une femme ne met d'autre obstacle à ses entreprises que la crainte qu'elle a d'être surprise par son mari. Je rassurai complètement la señora en la mettant au courant des précautions que j'avais prises.

L'amour fait des progrès rapides sur le cœur d'une femme sensible qu'un vieux jaloux fait garder à vue. Et c'est justice! La vertu de la dame recluse n'est plus à sa charge, elle est entièrement sous la responsabilité directe de ses surveillants. Tout allait à merveille et, grâce à la vigilance active de mon ami le mendiant, je passais auprès de la belle Inez tous les instants que nous ménageaient les longues et fréquentes absences de son mari. Je ne savais comment faire accorder la jalousie de D. Vicente avec les heures qu'il passait hors de chez lui. Un jaloux vient souvent, à l'improviste, s'instruire de ce

qui se passe chez lui. Il veille sur l'objet qui lui inspire quelquefois plus d'inquiétude que d'amour. Je n'adressai aucune question à la señora Inez sur ce sujet; mais le gardien du sérail, dont j'avais gagné la confiance par une nouvelle augmentation de solde, me mit au courant de l'abominable vérité. Don Vicente, jaloux sans amour, avait, outre sa femme, une maîtresse qu'il tenait cachée dans une maison éloignée de celle qu'il habitait. Sa femme aurait pu l'apprendre. Aussi prenait-il mille précautions et faisait-il garder l'infortunée et sensible Inez, pour qu'elle ne cherchât pas à se venger. Mais D. Vicente n'avait pas songé au système des compensations, dont il devait bientôt subir les effets.

Une semblable conduite en effet excita mon indignation. Pour punir cet époux infidèle je résolus de lui enlever sa maîtresse. Le gardien du sérail toujours dévoué me prêta son concours. Il porta de ma part un billet à cette belle, que je n'avais jamais vue. Je la priais de prendre enfin pitié de l'état déplorable où se trouvait mon cœur séduit par tant de charmes et dévoré par les feux de la passion la plus violente. Pepita, c'est le nom de l'odalisque de D. Vicente, répondit à ma lettre en termes assez clairs pour faire entendre qu'on n'était pas une tigresse d'Hyrcanie et qu'on ne voulait ni m'étrangler ni me laisser mourir de douleur. Notre commerce épistolaire se prolongea quelques jours encore, après lesquels mon fidèle serviteur me ménagea un rendez-vous dans la maison de la belle, qui ne se montra pas inhumaine.

Je conduisais cette double intrigue avec assez de bonheur, trompant deux fois mon indigne propriétaire. Quelquefois cependant il me semblait que j'étais trop riche de moitié. J'étais occupé du choix définitif que j'allais faire, lorsque la jalousie de D. Vicente, plus active pour

sa maîtresse que pour sa femme, vint me tirer de ce grand embarras en me privant de l'une et de l'autre. Des voisins l'avaient averti que Pepita me recevait en son absence. Vicente comprit que son gardien avait favorisé mes visites. Pepita fut éloignée et placée dans une autre maison, et doña Inez si bien surveillée qu'il me fut impossible de la revoir. Après un tel dénoûment ma dignité ne me permettait pas de rester une heure de plus dans la maison d'un si méchant homme... Je me retirai et allai rendre une dernière visite au très aimable secrétaire, qui m'envoya chez D. Tomas Numez, vieillard excellent, chez lequel je passai sans incidents les dix-huit mois que je restai encore à Séville.

CHAPITRE XVI

Au faubourg de Triana. La Chartreuse, forteresse et maison de campagne. Arsenal et jardin potager. Fleurs et fruits. — Le commandant et madame Petit-Puni. — Déjeuner champêtre. Basse-cour. — Le pont-levis relevé. — Déjeuner accepté chez D. Numez. Politesse verbale des Espagnols. Maria-Juliana. *Las finezas.* — Jeux de hasard. La *monte*. La roulette française ambulante. — Gens d'Église aux tripots. — Les maisons à Séville. Jalousie. Mœurs andalouses. « Je me meurs pour les militaires français ! » — Après la *relada* de la Saint-Jean. Militaires espagnols. Attaque nocturne. — Départ de Séville (24 octobre 1811). A. Borreos. Hôpital et Pharmacie. A Saint-Roch (14 octobre). Ville abandonnée. Serins en cage. — Vers Gibraltar. Le colonel du 12e de ligne. — Relais à Séville. Échec de la colonne Godinot. — Suicide de ce général. Je vends mon cheval.

Séville est séparée du faubourg de Triana par le Guadalquivir. Un pont de bateaux les réunit. Il y avait à l'entrée de Triana, vers la campagne, une chartreuse située sur une colline, et dont nos officiers du génie avaient fait un fort. J'allai un matin la visiter. Un caporal m'ouvrit la palissade qui servait d'enceinte au pieux couvent transformé en place de guerre. J'arrivai au moment où l'on baissait le pont-levis. Je vis alors — si je puis m'exprimer ici — les coulisses de cette forteresse improvisée. Il y a avait des pièces de canon encloués, couchées par terre ; des affûts, des caissons, des soldats, des

canonniers, enfin tout l'appareil militaire. Je poursuivis ma course, et la scène changea tout à coup. Je me trouvais dans un bosquet d'orangers, au milieu d'un jardin délicieux. Les fossés dont on avait entouré le couvent pour en faire une redoute étaient les jardins du monastère.

Je trouvai un carré cultivé nouvellement avec le plus grand soin. Beaucoup de plantes rares portaient leur signalement sur des étiquettes. C'était un petit jardin botanique. Un pavillon s'élevait au milieu, habité par une infinité d'oiseaux. Le commandant du fort avait fait planter le jardin et construire la volière. Il avait le goût des sciences naturelles et se délassait des travaux de la guerre par l'étude de la botanique et de l'ornithologie. Le commandant Petit-Pierre, un Lorrain, passait en outre pour être le meilleur et le plus brave homme du monde. Enchanté de trouver un confrère au milieu de cette forteresse, je m'empressai d'aller présenter mes hommages au seigneur châtelain. Je le trouvai entouré d'armes et de livres de science. Cinq ou six fusils de ses soldats malades figuraient en faisceau dans un angle de la pièce. Son sabre était suspendu à la clé de sa bibliothèque. Une paire de pistolets reposait sur une pile de plantes desséchées. Sur son bureau on voyait Linné à côté de la théorie militaire, et l'état de situation de la garnison à côté du catalogue des plantes vivantes de son jardin.

Bravant les fatigues, les hasards d'un long voyage, sa compagne fidèle et tendre avait quitté les bords paisibles du lac de Genève pour venir rejoindre son époux à Séville. Le commandant Petit-Pierre présenta à sa femme le visiteur et nous sortîmes tous les trois pour nous promener à travers le fort improvisé.

Des chèvres grimpaient aux glacis et broutaient l'herbe nouvelle. Une vache se promenait à pas lents dans l'en-

clos ; des poules, des dindons peuplaient la basse-cour. De blanches colombes voltigeaient sur les toits. Le couvent, la forteresse, avaient disparu : j'étais dans une ferme. Ménagère parfaite, Mme Petit-Pierre préparait d'excellente crème avec le lait de ses chèvres et de sa vache. Elle faisait encore des *nouilles*, plat lorrain, espèce de vermicelle, et aussi de la choucroute. On dînait chez elle comme à Neuchâtel, à Paris ou à Séville. Douce, aimable, prévenante, elle recevait avec une égale affabilité l'officier français et le bourgeois andalou. Généreuse et compatissante, son cœur et sa porte étaient toujours ouverts aux malheureux. Les indigènes de Triana trouvaient auprès de la commandante du fort autant de secours et plus de consolations qu'ils n'en recevaient naguère du supérieur de la *Cartuja* (Chartreuse).

Le commandant m'invita à déjeuner et nous jasâmes longtemps en sablant la *tintilla* de Rota et le vin de Xérès. Nous visitâmes ensuite son jardin et sa volière. Je fis remarquer à ce brave militaire, ravi de l'intérêt que je prenais à sa collection d'oiseaux et de plantes, un palmipède qu'il avait mal classé. Il me remercia avec effusion et conçut une haute idée de mon savoir en ornithologie. Nous nous séparâmes seulement à la fin du jour, les meilleurs amis du monde. Le commandant et Mme Petit-Pierre m'accompagnèrent jusqu'à la porte du fort. Nous passâmes de nouveau au milieu des canons, des affûts et des boulets. Quand le pont-levis s'abaissa de nouveau pour moi, je laissais dans le fort de la Chartreuse de Triana deux amis.

Depuis mon arrivée chez D. Numez, tous les jours à l'heure des repas, avant de s'asseoir à table, mon nouvel hôte entrait dans ma chambre pour me prier de lui faire l'honneur de dîner avec lui. Je le remerciais de cette pré-

venance hospitalière. Il revenait le lendemain, sans que rien pût jamais lasser son inépuisable politesse. Une fois cependant, devant ses instances réitérées, je voulus combler les vœux de mon aimable propriétaire et lui déclarai que j'acceptais avec plaisir sa gracieuse invitation. A mon grand étonnement, je vis que ma réponse affirmative l'avait désappointé. Il me quitta sans mot dire pour aller prévenir sa femme. Ils revinrent bientôt tous les deux : leur embarras était manifeste. Ils s'excusèrent sur l'exiguïté du repas que j'allais faire. Le dîner eût été plus abondant si l'on avait compté sur moi. Je ne savais pas alors que lorsque les Espagnols invitent quelqu'un à partager leurs repas, c'est avec la conviction intérieure qu'il refusera. Si l'invité connaît les usages, il prétexte une excuse, et par ce moyen les devoirs de la civilité sont remplis. Le repas de famille se trouve ainsi préservé de l'atteinte des étrangers.

Mais j'étais ignorant de ces usages. Je m'assis au dîner familial de mon propriétaire. D. Numez dit avec solennité le *Benedicite* et nous lui donnâmes la réplique. Il coupa le pain, le distribua et remit le reste sur la table, en observant de le placer sens dessus dessous. Le boulanger avait tracé une croix sur l'énorme pain et ce signe devait être à découvert. D. Numez servit le *guisado* (ragoût garni d'œufs et de tomates) et mangea avec sa femme dans la même assiette. Assis à côté du maître de la maison, je fus admis à prendre ma part de son *quartillo* de vin, contenu dans une petite bouteille. Les autres personnes buvaient de l'eau.

La maison de D. Numez était une bonne maison. La gentille Maria-Juliana, la fille de D. Numez, me regardait en souriant et me faisait passer à la dérobée des morceaux qu'elle avait déjà mordus, que je saisissais en allongeant

le bras derrière la chaise de son petit frère. Si nous avions été seuls, elle aurait pris une longue feuille de salade avec les dents par un bout, me l'aurait présentée et chacun l'eût mangée de son côté jusqu'au parfait contact des deux bouches. C'est ce qu'on nomme *las finezas*, les finesses de l'amour. Le repas fini, D. Numez récita les Grâces, fit une nouvelle croix sur le reste du pain, donna sa main à baiser à sa femme, à ses enfants et à ses domestiques. Puis chacun se leva, de table et je me promis bien de refuser d'une manière absolue toutes les invitations à dîner qui pourraient m'être faites à l'avenir selon la mode espagnole.

L'occupation de Séville par l'armée française, occupation qui se prolongea plusieurs années, ne modifia pas, tout au contraire, le goût de ses habitants pour les jeux de hasard. Les passions sont les mêmes partout. On observait à Séville, dans les maisons de jeux, ce que l'on peut remarquer dans les mêmes lieux à Paris. Seulement, alors que dans cette ville les tripots sont resplendissants de lumière et décorés avec autant de luxe que d'élégance, ceux de Séville sont obscurs et démeublés. Les rangs y sont confondus. Le marquis, le barbier, le comte, le tailleur s'asseyent pêle-mêle sur les bancs qui entourent la roulette ou la table de *monte*, vieux jeu espagnol où l'on perd son argent comme au trente-et-quarante. Le banquier de *monte* tient les mises de tous les pontes. Ce jeu ressemble au lansquenet et à la vendôme, que l'on joue encore en Provence.

La roulette, en revanche, faisait partie des innovations que nous avions introduites en Espagne. Une roulette ambulante suivait notre armée et s'arrêtait dans un café à côté des stations du quartier général. Elle offrait d'ailleurs aux naturels du pays, comme aux officiers français,

le moyen de se ruiner en peu de temps. Des croupiers espagnols soutenaient cette roulette, qui était tenue par un Français. Les femmes ne fréquentaient pas les tripots. Mais on rencontrait en ces lieux des prêtres et des moines trop mal déguisés pour ne pas être reconnus à l'instant. Ils fréquentaient les maisons de jeu, comme les cafés, les spectacles et d'autres lieux publics que je ne nommerai point. Et l'on appelle l'Espagne le dernier boulevard de la chrétienté !

La jalousie, qui est le fond du caractère andalous, a fait des maisons de Séville autant de prisons d'État. Toutes les fenêtres, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au troisième étage inclusivement, sont garnies de grosses barres de fer. La croisée du milieu de l'édifice est la seule qu'on ne grille pas. Ornée d'un balcon, elle appartient au salon de compagnie. Celles du rez-de-chaussée, outre les barreaux de fer, sont encore défendues par une *rija*, grille en bois, tellement serrée qu'il est impossible de passer le doigt à travers. Mais l'amour trouve pour ceux soumis à ses lois mille savantes ruses. Il sait franchir les murailles les plus hautes, traverser les murs les plus épais, passer à travers les grilles les plus étroites, ouvrir les plus formidables serrures...

Il faudrait renoncer à parler des Andalouses, si l'on voulait garder le silence sur leurs amours. Dès leur plus tendre enfance elles font de l'amour une étude approfondie et joignent le plus souvent la pratique à la théorie. Sous ce climat brûlant, l'amour règne en maître et triomphe aisément des préjugés, des obstacles, de la raison même. Voilà pourquoi, quelque ardentes patriotes que fussent les jeunes filles de Séville, leur cœur se laissa toucher souvent par les militaires français. S'il leur arrivait parfois de chanter un refrain farouche contre les

envahisseurs elles désavouaient bientôt les injures qu'elles avaient chantées.

Voilà pourquoi, lorsque nous quittâmes Séville, il y eut tant de pleurs répandus par de beaux yeux. Ainsi s'explique cette exclamation significative répétée en matière de plaisanterie dans l'armée entière :

— *Yo me muero por la gente de tropa francese!* Je me meurs pour les militaires français!

Ces sentiments bienveillants étaient loin d'être partagés par les jeunes Andalous, jaloux des succès de nos compagnons d'armes. Les demoiselles qui se montraient le soir, même accompagnées de leurs familles, avec des Français, couraient le risque d'être injuriées ou plus encore. Il m'arriva certaine nuit une aventure personnelle que je vais narrer en quelques lignes. Je revenais avec les deux jeunes filles de mon hôte, Seraphina et Dolorès, de la *velada* de la Saint-Jean, qui avait été fort animée. Nous sortîmes très tard. La fête était finie. Avant de rentrer à la maison, les deux sœurs voulurent profiter encore d'un instant de liberté et nous nous dirigeâmes vers la Alameda, le jardin public de Séville. La nuit était superbe et la lune promenait son disque argenté sur un ciel sans nuage. Arrivés au milieu de la Alameda nous passâmes à côté d'un groupe de soldats espagnols au service du roi Joseph. Ils étaient armés de sabres de cavalerie et n'avaient pas d'uniforme. Je remarquai qu'ils regardaient attentivement les deux demoiselles que j'accompagnais. Ils nous laissèrent passer. Un instant après, j'entendis courir et je vis les soldats venir vers nous en se dispersant afin de nous entourer. La promenade était déserte, et je fus alarmé pour les deux sœurs, qui de leur côté n'étaient pas très rassurées. Je tirai mon épée et nous marchâmes sur le palais de l'Inquisition, où nous devions trouver un

corps de garde français. Nous en étions encore assez éloignés, lorsque quatre de ces bandits arrivèrent sur nous en même temps : un devant, un derrière, un de chaque côté. Sans m'inquiéter de ce que pourraient faire les autres, je fondis sur celui qui se présentait devant moi. Il ne m'attendit pas et fit un signe à ses compagnons, qui disparurent aussi. Est-ce la vue d'une épée nue ou d'une cocarde française qui les mit en fuite? Est-ce la crainte du secours que le corps de garde pouvait nous envoyer? Je n'en sais rien. Dolorès et Seraphina me serraient de toutes leurs forces : elles craignaient d'être enlevées par ces brigands. Le danger passé, je les fis asseoir sur un banc. Elles reprirent haleine. Je les ramenai tremblantes à la maison. De longtemps elles n'eurent plus la fantaisie d'aller courir les *veladas*.

Plusieurs mois s'étaient écoulés lorsque des circonstances peu favorables pour l'armée nous firent craindre une retraite. J'achetai un cheval et fis, comme tous les autres, mes préparatifs pour me mettre en route. C'était une fausse alerte. Nos troupes reprirent leurs positions et nous restâmes à Séville jusqu'à nouvel ordre et dans le repos le plus parfait. Peu de temps après, la division du général Oudinot, qui était avec nous, se disposa pour aller au-devant de l'armée de Ballesteros. Notre chef n'en fut averti que la veille. Il fallait qu'un pharmacien suivît cette division. A cette époque, j'étais à peu près le seul qui fût monté. On jeta les yeux sur moi, et, le 23 septembre 1811, à sept heures du soir, je reçus l'ordre de marcher avec la division le 24, au point du jour. Je maudissais mon cheval qui me valait cette corvée. A mon retour, je lui en aurais volontiers témoigné ma reconnaissance. Je n'avais que quelques heures pour faire mes préparatifs de départ. Je m'occupai d'abord de mon ser-

vice. Le reste du temps fut consacré à de tendres adieux.

Le 24 septembre, je partis avec la division. Nous allâmes coucher à Utrera; le 25 à Bornos; le 26 au bivac à la venta *del Prado del Rey ;* le 27 au bivac à une lieue de Ubrique. Comme le général n'avait pas l'intention d'aller plus loin avant d'avoir réuni tout son monde, nous retournâmes sur nos pas et nous arrivâmes à Bornos le 29, par le même chemin.

Nous n'étions en campagne que depuis quelques jours et nous avions déjà des malades et des blessés en assez grand nombre pour songer à leur préparer un petit hôpital. J'allai visiter une vieille maison que l'on avait destinée à cet usage, et nous y installâmes de notre mieux l'hôpital et la pharmacie pendant les quelques jours que la division passa à Bornos.

Nous en partîmes le 10 octobre, et le 14, au milieu de la journée, nos troupes étaient sous les murs de Saint-Roch, ville bâtie sur une élévation, à un quart de lieue de la mer, à deux lieues environ de Gibraltar. Ballesteros s'était réfugié sous les batteries de cette forteresse et n'avait laissé à Saint-Roch qu'une partie de sa cavalerie pour protéger la retraite de cette armée espagnole. On se battit avant d'entrer dans la ville. L'escarmouche fut légère et la cavalerie nous livra bientôt le passage.

Le général Rigoux, blessé devant Ubrique, avait l'œil gauche crevé par une balle. On le logea à Saint-Roch, dans la seule maison qui fût encore habitée. C'était un café. Le maître avait pris la fuite. Ses garçons eurent le courage de nous attendre. On ne leur fit aucun mal, comme chacun le pense bien. Les femmes, les vieillards s'étaient renfermés dans l'église. Ils furent invités à rentrer dans leurs maisons, que l'on respecta. Mais le général Oudinot ne put empêcher que les habitations abandonnées

ne fussent pillées. Or la ville était à peu près déserte. Le soldat brise les portes sous prétexte de se procurer des vivres ou de l'avoine pour son cheval. En cherchant des vivres il s'empare de ce qu'il trouve à sa convenance. Or, les militaires ne sont pas difficiles : tout leur est bon. Si les habitants de Saint-Roch étaient restés chez eux, la plupart des maisons n'auraient pas été saccagées, brûlées ou démolies. Mais Ballesteros les avait forcés à le suivre, afin de faire piller la ville et d'augmenter ainsi la haine des habitants contre les Français.

Tous les officiers de santé furent placés aux alentours du café où l'on avait déposé le général blessé. Nous lui donnions ainsi des soins plus assidus et plus complets. On me logea avec un chirurgien allemand, M. Roesler, dans une belle maison voisine du café. Nous n'y trouvâmes d'autres habitants que trois serins des Canaries dans leur cage. Ces petits citoyens ailés avaient droit à notre assistance. Comme il n'y avait pas de graine dans la maison, j'allai en chercher, non sans peine, dans la ville et je nourris la petite famille abandonnée. En partant, j'attachai à l'une des cages ce billet adressé au maître du logis : « Vous avez eu tort de fuir devant nous. Si vous étiez restés, on ne vous aurait pas traités plus mal que les serins. »

Notre armée ne pouvait poursuivre l'ennemi jusque sous le canon de Gibraltar. Elle s'arrêta et prit des positions à l'ancien camp de Saint-Roch. Placés à un quart de lieue de Gibraltar, nous pouvions voir les côtes d'Afrique et distinguer même les villes qui y sont baignées par la mer.

Cette expédition n'eut aucun succès. Nous décampâmes six jours après. Des personnes qui prétendaient être bien instruites me dirent que l'intrépide colonel du 12e d'in-

fanterie légère avait demandé la permission de faire, avec son régiment, un houra sur l'armée espagnole, en répondant de la réussite de son entreprise, et que le général Godinot s'y était opposé. Quoi qu'il en soit, nous nous retirâmes sans avoir attaqué Ballesteros, qui nous poursuivit à son tour quand nous eûmes quitté le camp de Saint-Roch. Quelques hommes de notre arrière-garde furent tués ou tombèrent entre les mains de l'ennemi. En repassant devant Ubrique, le général Godinot envoya des compagnies contre les partisans qui nous avaient harcelés dix jours auparavant. Le village était abandonné. La guerilla embusquée derrière les rochers tirait sur nos gens, qui ne pouvaient l'atteindre.

Le 22, l'armée coucha au bivac à une lieue d'Ubrique, au même endroit où elle s'était arrêtée le 11. Nous y arrivâmes pendant la nuit, que des nuages noirs rendaient très obscure. Des éclairs éblouissants brillaient de temps en temps sur l'horizon. Je me dirigeai vers un arbre sous lequel j'avais déjà passé une nuit. Comme les nuages s'avançaient, je me hâtai d'attacher mon cheval et je me couchai sous une couverture. J'avais à peine terminé ces petites dispositions, que l'orage le plus terrible que j'aie vu fondit sur nous. Malgré le bruit du tonnerre, qui retentissait dans les montagnes avec un épouvantable fracas, malgré la pluie et la grêle qui me tombaient sur le corps, je dormis une bonne partie de la nuit, tant j'étais fatigué.

La division se remit en route le 23 au point du jour. Il était facile de pousser jusqu'à Bornos. Mais le général nous fit bivouaquer à la *venta del Prado del Rey*, pour donner aux habitants de Bornos le temps de nous préparer des vivres, et prévenir ainsi la maraude, le pillage et les autres désordres que le soldat commet sous le prétexte de chercher du pain. Le lendemain, à deux

heures après-midi, nous arrivâmes à Bornos, où nous nous ravitaillâmes abondamment.

Le lendemain nous allâmes coucher à Otrera, où je fus logé chez le curé. Je laisse à penser dans quel embarras se trouvent les habitants d'un village lorsqu'ils sont obligés d'héberger six mille hommes. Le curé ne savait où donner de la tête. Il fallait qu'il s'occupât des Français logés chez lui, et qu'il se dérangeât à tout moment pour répondre à ses paroissiens qui venaient lui demander des conseils.

Le 26, nous partîmes d'Otrera pour rentrer à Séville. Longtemps avant d'y arriver nous aperçumes la fameuse *Giralda*. Je tressaillis en la revoyant, comme le passager qui retrouve le clocher de son village après avoir parcouru des plages lointaines.

Le lendemain de notre arrivée à Séville, je me présentai chez le général Godinot pour lui faire une visite. On m'annonça qu'il s'était donné la mort pendant la nuit. Le bruit courut que le duc de Dalmatie, major général de l'armée d'Andalousie, lui avait adressé de sévères reproches sur le peu de succès de l'expédition de Saint-Roch et que le général Godinot, très susceptible sur ce qui touchait à l'honneur, ne voulant pas survivre à cette disgrâce, s'était brûlé la cervelle avec un pistolet.

C'était à mon cheval que je devais la course que je venais de faire. Comme je craignais qu'il me procurât de temps en temps de semblables corvées, je vendis mon quadrupède andalous à moitié prix, et ce fut encore une bonne affaire. Je ne redoutais pas d'ailleurs ces expéditions militaires. J'aimais à voir de nouveaux pays. Mais le séjour de Séville et les amis que j'y avais laissés présentaient, je l'avoue, encore plus de charmes pour moi.

CHAPITRE XVII

Siège de Badajoz. — Bataille indécise d'Albuera. — Défense glorieuse du général Philippon. — Les non-combattants pendant le siège. Escadron des *dévoués*. — Injuste dédain à leur égard du maréchal Soult. — Les non-combattants non considérés comme ils le méritent. — Tentatives de guérillas contre Séville. Le général Rigoux, gouverneur de la ville, se retire à la Chartreuse avec tous les employés et les femmes appartenant à l'armée. — Les guérillas n'osent pas entrer dans Séville. Retour de l'armée française. Railleries des Sévillans. — Les Anglais en Portugal. Leur retour offensif sur Badajoz, dont ils s'emparent. — Bataille des Arapiles. — L'armée d'Espagne dégarnie pour renforcer la grande armée de Russie. — Nombreuses désertions des soldats espagnols du roi Jose. — Les Anglais et les Espagnols reprennent l'offensive. — L'abandon de l'Andalousie décidé. — D. Cayetano se dispose à partir avec nous. Pendu! Les francs-maçons dénoncés. Autodafé volontaire.

Au commencement du mois d'avril 1812 les Anglais vinrent assiéger Badajoz. Le duc de Dalmatie réunit les troupes que nous avions à Séville ou dans les environs, et marcha vers l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent près d'Albuera. On se battit avec acharnement; l'action fut meurtrière de part et d'autre. Comme à Talaveyra, chacun s'attribua la victoire. Ces batailles, que chacun croit avoir gagnées, sont quelquefois perdues pour les deux parties et ne donnent pour résultat qu'un champ

couvert de morts et de blessés. Ce champ, qui resta en notre pouvoir, aurait suffi pour constater notre victoire, si les Anglais ne nous avaient cédé la place en levant le siège de Badajoz. Le général Philippon, qui commandait la ville, acquit une gloire immortelle en la défendant. Toute la garnison fit des prodiges de valeur. Manuel d'Avignon, lieutenant au 34e de ligne, se porta sur la brèche avec ses grenadiers et repoussa l'ennemi. C'est là que ce jeune et brave officier gagna la décoration qu'il ne reçut que trois ans après (1).

Pendant le siège de Badajoz les non-combattants voulurent partager les travaux et la gloire des soldats de la garnison. Ils formèrent un escadron que l'on appela *les dévoués;* organisé militairement, cet escadron se composait des officiers de santé et des employés de tous les genres. Cette troupe rendit les plus grands services, et le général Philippon n'en parlait qu'avec éloge. Quand les Anglais eurent levé le siège, le duc de Dalmatie alla re-

(1) Lorsque l'armée française s'empara de Badajoz, qui fut pris et repris trois fois pendant cette guerre, des traits de bravoure et d'une incroyable témérité signalèrent ce siège; ils sont trop nombreux pour que je puisse les rappeler ici. Je me bornerai à citer, parmi tant de braves, l'intrépide Foucault, sergent, qui monta le premier à la brèche. 1.400 Anglais faisaient partie de la garnison; ils n'eurent pas le temps de s'enfermer dans la citadelle et se réfugièrent dans une église. Nos soldats les poursuivirent, et dans leurs rangs se trouvait un bon nombre de mes compagnons mitraillés si indignement sur le ponton l'*Argonaute*, par l'escadre anglaise. La porte de l'église fut brisée, les réfugiés demandèrent quartier. Nos soldats furieux le refusèrent et les 1.400 Anglais furent mis à mort. « Voilà pour l'*Argonaute*, disaient-ils en frappant les Anglais; vous avez été pour nous sans pitié, vous ne méritez point de grâce. » La garnison espagnole fut traitée avec douceur et la ville livrée au pillage pendant trois jours. Sa résistance avait été si vigoureuse et l'assaut si meurtrier que les chefs ne purent pas préserver Badajoz de la fureur du soldat.

connaître la place, y fit entrer des vivres et renouvela une partie de la garnison. En passant la revue des intrépides défenseurs de Badajoz, le duc fut très surpris de voir une troupe de cavaliers dont il ne connaissait pas l'uniforme ; on lui dit que c'était l'escadron des *dévoués*. A ce mot, le major général fait un signe de tête, hausse les épaules et passe son chemin. Il était si facile de récompenser le généreux dévouement de ces volontaires par deux ou trois décorations ! Que dis-je ! Deux ou trois mots flatteurs auraient suffi : ces braves amateurs n'en demandaient pas davantage.

Les non-combattants ne jouissent d'aucune considération, et c'est un grand mal ; ils sont utiles, indispensables même. Leurs chefs directs devraient être entourés d'une considération proportionnée à l'importance des fonctions dont le gouverneur les a chargés. Que le soldat méprise l'employé des vivres qui met de la paille dans l'orge et mêle du sable à la farine pour doubler ses profits, cela se conçoit ; mais il devrait respecter le chirurgien qui s'expose à périr sur le champ de bataille en donnant des secours aux blessés ou qui meurt d'une épidémie en les soignant à l'hôpital. Ces exemples se sont renouvelés souvent en Espagne : un éclat de bombe emporta la jambe de mon compatriote Batailler, au moment où il se disposait à amputer le bras d'un officier blessé.

Tandis que notre armée se battait à Albuéra contre les Anglais, Séville était restée à découvert. Les guérillas des environs apprirent aussitôt que la ville n'avait pas de garnison et vinrent rôder autour de ses remparts pour tenter un coup de main, si l'occasion paraissait favorable. Le général Rigoux était gouverneur de Séville. A notre retour de Saint-Roch le duc de Dalmatie lui confia ce poste honorable précédemment occupé par

le général Darrican, qui venait de prendre un service actif. Le nouveau gouverneur, exagérant peut-être le danger, donna l'ordre à tous les Français restés à Séville de se retirer à la Chartreuse, que l'on avait fortifiée. Il y fit transporter aussi les magasins. Tous les employés, toutes les femmes qui appartenaient à l'armée nous suivirent à la Chartreuse, où l'on bivouaqua trois jours dans un bosquet d'orangers fleuris qui répandaient un délicieux parfum. Cette retraite précipitée ne put s'opérer sans un travail énorme, un remue-ménage dont les Sévillans s'amusaient beaucoup. Les guérillas se bornèrent à quelques bravades qu'elles firent devant nos postes avancés, mais elles n'entrèrent pas dans la ville. Nous y revînmes quand le danger fut passé. Les habitants, ou pour mieux dire leurs femmes se moquaient de nous, en disant « que nous n'étions pas courageux, que nous avions eu peur, etc. », et l'on en riait. Quel est le Français qui se fâcherait contre une aimable Sévillane assez hardie pour lui tenir ce propos : *No ha sido usted may vialente?*

Les Anglais avaient levé le siège de Badajoz après la bataille d'Albuera. Retirés en Portugal, ils en sortirent bientôt et revinrent sur Badajoz. Leur attaque fut si prompte et si vigoureuse, que cette ville était en leur pouvoir avant que l'on sût à Séville que l'ennemi l'assiégeait de nouveau. La bataille des Arapilas vint encore ajouter à nos malheurs. Les Anglais nous avaient repris le Portugal. Nos armées faisaient des prodiges de valeur, mais elles s'affaiblissaient et ne pouvaient guère recevoir de renforts. L'Empereur s'avançait au milieu de la Russie avec une armée formidable. Il emmenait toutes les troupes dont on aurait pu disposer pour l'Espagne. Les guérillas nous harcelaient sans cesse et nous faisaient un

mal affreux; chaque jour elles nous enlevaient quelque détachement, un petit convoi, une petite garnison et toutes ces petites prises réunies formaient ensuite un tout considérable. Leurs forces s'augmentaient par les désertions continuelles des soldats espagnols que le roi Joseph avaient enrôlés dans son armée. Les Anglais et les Portugais, conduits par Wellington, reprenaient l'offensive et ces ennemis étaient plus redoutables que les Espagnols. Il fallait concentrer nos forces et réunir l'armée sur un seul point, il fallait abandonner l'Andalousie, la plus belle province de l'Espagne et peut-être de l'Europe. Le 10 août 1812, chacun fit ses préparatifs de départ.

J'allai voir D. Cayetano pour lui faire mes adieux. Je le trouvai au milieu de malles et de paquets et lui demandai s'il s'absentait pour longtemps de Séville. A ma grande surprise, le chanoine me répondit qu'il quittait pour toujours sa ville natale et se disposait à suivre notre armée. Comme je m'en montrais étonné :

— Je ne veux pas, dit-il, être pendu le lendemain du départ des Français.

— Vous, pendu! Et quel mal avez-vous fait?

— ... Je n'ai rien fait, non, j'en conviens! mais...

A ces mots il me prit la main à la manière des francs-maçons et je connus la cause de ses alarmes.

— Tout ce qui se passe en loge doit être secret, lui dis-je. Comment pourrait-on savoir que vous êtes franc-maçon?

Il me saisit vivement par le bras, me conduisit mystérieusement dans un coin de sa chambre et me dit à voix basse :

— Connaissez-vous le prêtre D. Rodriguez, que l'on a reçu, il y a six mois, à la loge de Saint-Joseph d'Italica?

— Oui, sans doute.

— Eh bien! ce même Rodriguez est parti pour Cadix quinze jours après sa réception, emportant avec lui la liste de tous les frères maçons de la loge de Saint-Joseph d'Italica et même de la Propagande, bien que cette dernière ne soit composée que de Français. Cette pièce est entre les mains des inquisiteurs. Elle va devenir une liste de proscription!... Il ne peut pas y avoir de trêve entre les francs-maçons et les familiers du Saint-Office... Aussitôt après le départ des Français vont recommencer les persécutions. Les derniers coups de canon que vous tirerez dans la Péninsule vont rallumer les bûchers de l'Inquisition... Je veux m'y soustraire.

D. Cayetano me fit entrer ensuite dans sa bibliothèque pour me montrer ses livres, reliés théologiquement, ainsi que je l'ai raconté plus haut, destinés par lui aux flammes. Les œuvres de Voltaire, édition de Khel, de Diderot, etc., y figuraient au premier rang.

— Vous voyez que je fais le petit inquisiteur en préparant un *autodafé*. Je ne puis pas emporter ces livres. Je vais les brûler, afin qu'ils ne servent pas de prétexte pour incendier le reste de ma bibliothèque et peut-être de ma maison, lorsque je serai parti.

Je pris congé de mon ami le chanoine et lui donnai rendez-vous au quartier général, afin de marcher en compagnie d'un excellent compagnon de voyage.

CHAPITRE XVIII

Départ de Séville (22 août 1812) après trois ans de séjour. — Déchirants adieux de Dolorès. — Vive inquiétude. Retour au logis. Complètement rassuré. — Chasse aux filets contrariée. — Retraite des Français. — Rencontre de D. Cayetano. — A la suite de l'armée. La voiture des maréchales. Familles françaises et espagnoles. Les fourgons des non-combattants. Cavaliers du sexe féminin. Encore des bagages. Le restaurateur Legrand. Le juif vautour et corbeau. Il gratte les bois dorés des églises, achète les vieux galons et les épaulettes et échange contre espèces les parts de butin. La riche cantinière. Garde-magasin gros et gras. Ses bénéfices. Singulier usage des voitures d'ambulance. Nombreuses femmes suivant l'armée. Ce qu'elles deviendront. Les traînards. Charrettes brisées, mules fourbues. Fortes chaleurs. — A travers l'Andalousie. Ni rivières ni fontaines. Tourments de la soif. — Fusillés par les guérillas. — Arrivée à Grenade.

L'ordre du jour du 15 août 1812 annonça qu'il fallait se préparer à partir. Un séjour de trois ans nous avait naturalisés dans ce nouveau paradis terrestre. Tout en détestant le peuple espagnol chaque Français pleurait en quittant un ami qui lui semblait sincère, une amie qu'il croyait fidèle : abandonner l'Andalousie, c'était quitter encore une fois la patrie.

Le 26 août, à deux heures du matin, l'armée quitta Séville. Cruels adieux! Moments funestes! La belle Dolorès me donna, selon l'usage, un scapulaire et une image de

la sainte Vierge. Je ris encore quand je pense aux figures de rhétorique, aux expressions pathétiques de son désespoir. Elle versait un torrent de larmes, et me disait en sanglotant et d'un ton qui me perçait le cœur et me montrait la fermeté de son caractère :

— M'aimes-tu, mon ami?

— Oui, je t'adore.

— Eh bien, il faut me le prouver. Prends ce couteau et perce-moi le cœur. Je sens que je n'aurai pas le courage de supporter ton absence.

Je m'efforçai de la consoler. Je l'embrassai encore tendrement... Et je partis!

Mais l'état déplorable où j'avais laissé la trop sensible Dolorès avait vivement touché mon cœur. Je souffrais, rongé d'une cruelle inquiétude. Aussi, quand je fus au bout de la rue, je laissai mon cheval à un de mes camarades et je revins en hâte sur mes pas, inquiet et troublé, afin de consoler le chagrin de cette inconsolable et trop fidèle amante. Je vis de la lumière dans une chambre au rez-de-chaussée, dont la fenêtre donnait sur la rue. On parlait : j'écoutai. Dolorès était là avec ses sœurs, dont les amis comme moi quittaient la ville avec l'armée. Elles s'entretenaient paisiblement. Même de temps en temps des rires sonores et francs résonnaient en une conversation joyeuse. Alors, sans me faire voir, certain que l'inconsolable Dolorès avait déjà pris son parti de son immense douleur, je rejoignis mes camarades à la porte de Cormorca, non sans me livrer à quelques réflexions sur la constance des femmes.

Notre départ imprévu me contrariait sous un autre rapport. J'avais monté un équipage pour la chasse aux filets. Je fus obligé de l'abandonner au moment du pas-

sage des ortolans. Tandis que je faisais connaître aux Andalous cette chasse ingénieuse, mon frère Elzéar, capitaine au 108e régiment d'infanterie de ligne, s'exerçait de la même manière aux environs de Stettin et de Magdebourg.

Nos guerres lointaines ont été fort utiles au progrès des lumières. Ainsi la chasse aux filets, que les Provençaux ont poussée au dernier degré de perfection, a fait plus de chemin pendant trois ans de guerre qu'elle n'aurait avancé en dix siècles de paix. Il en est de même pour la musique. Les campagnes d'Italie ont formé le goût des Français, hâté leur civilisation musicale, et c'est de nos armées que sont venus les nombreux *dilettanti* qui se montraient au premier rang lorsque nous avons livré bataille à la vieille musique française.

Nous suivions depuis une heure la route de Marchena lorsque le jour parut. Quel singulier coup d'œil! Quel amas confus de fantassins et de cavaliers, de caissons et de calèches, de fourgons et de mulets, d'ânes et de charrettes. Parmi cette foule de soldats et d'amateurs qui s'avançaient pêle-mêle vers le lieu de notre destination, je vis un cavalier de tournure grotesque : habit brun, grand chapeau, trottant sur une mule. Il avait en croupe sa valise, sur laquelle reposait une arme cachée dans son fourreau. Cette arme était un parasol. Ce paladin de nouvelle fabrique avait attiré mes regards et je m'avançais plus particulièrement pour l'examiner de plus près, lorsque j'aperçus l'écuyer qui le suivait, monté sur un mulet. Alors je reconnus mon homme, ou pour mieux dire mon chanoine. C'était D. Cayetano. Je l'abordai. Il parut enchanté de me retrouver. Comme il observait avec autant d'attention que moi le bizarre assemblage des gens et des voitures qui se pressaient sur la route, il nous prit la fantaisie de voir défiler toute la caravane. Un temps de galop

nous eut bientôt placés en tête de la colonne. Un grand arbre nous offrait son ombrage ; nous mîmes pied à terre à droite du chemin ; l'écuyer gardait nos chevaux tandis que, placés sur une éminence, nous passions en revue la tourbe immense qui défilait à nos pieds.

— Quelle est cette voiture somptueuse, traînée par quatre beaux chevaux ? elle renferme deux dames.

— Ce sont les maréchales, me dit Cayetano.

— Comment, les maréchales !

— Oui, c'est ainsi qu'on les nommait à Séville. Ces deux femmes appartiennent à l'une des premières maisons de cette ville. Lorsque les troupes françaises y arrivèrent, leur famille se retira à Cadix. Ces deux sœurs avaient des projets galants, elles restèrent pour les exécuter. Maîtresses de deux maréchaux français, on les a appelées les maréchales. Le mari de l'aînée est colonel dans l'armée espagnole, la cadette jouit encore de sa liberté. Vous voyez qu'elle en fait bon usage. A Séville, elles éclaboussaient tout le monde, et le luxe de leurs équipages et de leur toilette faisait bien des jalouses. Les dames qui affectaient de mépriser les maréchales n'étaient pas sans reproches sans doute, mais leurs amants ne leur donnaient pas d'équipage ; *inde iræ*.

— Et cette autre belle voiture ?

— C'est la famille de l'intendant espagnol, partisan des Français ; il est obligé de faire retraite avec eux, sinon... pendu !

— Et cette autre voiture ?... Il faut qu'elle appartienne à quelque grand seigneur. Je vois un singe à la portière, un perroquet à l'impériale, un dogue enchaîné derrière.

— C'est encore une famille espagnole. Le chef de celle-ci déteste les Français ; mais il s'était chargé de leurs fournitures. Il craint que ses compatriotes ne lui

fassent rendre gorge en le dépouillant d'une fortune immense acquise en approvisionnant l'ennemi.

Ah ! voilà un jeune homme bien élégant, sur un bien beau cheval. Son domestique le suit, il est monté sur un excellent coursier ; ce jeune homme ne porte point l'habit militaire...

— Vous vous trompez, don Cayetano. Voilà une jeune fille. Ne la reconnaissez-vous pas à sa croupe andalouse ?

— Mais oui, en effet, je reconnais la fille d'un marchand de la rue *Francos*. Elle aura suivi le commissaire des guerres qui soupirait pour elle.

— Et cette autre femme qui vient modestement sur la monture de Sancho Pança ?

— C'est une petite couturière, qui travaillait chez un tailleur de la grande rue. Elle décampe avec le domestique d'un garde-magasin.

— Laissons passer les fourgons. J'aperçois un joli *calecin*, c'est bien un cabriolet espagnol, et pourtant il est conduit par un Français.

— Oui, mais une Espagnole est à son côté.

— C'est un garde-magasin. Il enlève la fille de son hôte, ou plutôt la demoiselle a voulu le suivre. Les deux charrettes suivantes, qui marchent de front, portent une famille nombreuse de Français nationalisés en Espagne depuis longtemps. Ils craignent que les massacres de Cadix, de Valence ne se renouvellent à Séville. Après cette autre file de fourgons, voici encore, habillés en hommes, plusieurs cavaliers du sexe féminin. La première est protégée par un fantassin ; elle est la maîtresse d'un capitaine. Un domestique, monté sur une mule qui porte aussi des cantines bien garnies, accompagne la seconde : la dame doit être attachée à quelque fournisseur. Les autres n'ont pas d'écuyer, mais un groupe de cavaliers au costume moitié bourgeois, moitié militaire,

les accompagnent : employés de quelque administration de l'armée, ils sont vraisemblablement les maris ou les amants de ces chevalières.

— Cet attirail de cuisine, ce chargement complet de casseroles, de marmites et de poêlons annoncent un homme de bouche. C'est un restaurateur français, un tourne-broche m'en donne la certitude. Il ferme la marche de son petit convoi, monté sur une mule accablée sous le poids de l'énorme chef de cuisine. C'est le fameux Legrand. Il était venu s'établir à Séville pour faire fortune. Mais les chances de la guerre ne lui en ont pas donné le temps.

— Cet homme, long, maigre, sec, monté sur une haridelle, à l'air dolent, c'est un juif, ou du moins on assure qu'il est de la famille de Jacob; l'armée le traînait à sa suite. Il avait fait à Séville une singulière spéculation. Juif, puisque juif on le nomme, il achetait le bois doré des églises supprimées, pour en extraire le métal précieux qui les recouvrait. Les colonnes, les statues, les gloires, les autels étaient entassés dans ses magasins. Après avoir fait racler et laver ces bois à grands frais, après avoir travaillé longtemps, la nouvelle mine qu'il exploitait ne lui a donné qu'une once d'or pour tout résultat. Vous savez que le couvent de l'*Encarnacion* a été démoli pour faire une belle place publique. Toute la boiserie dorée et la magnifique gloire de son église a passé dans le creuset de cet alchimiste, qui n'a pourtant pas trouvé la pierre philosophale et n'en est pas plus riche. Il fait bien de déguerpir, le peuple n'aurait pas attendu que l'Inquisition eût instruit son procès, il en aurait fait justice prompte et rigoureuse... Pendu! Maintenant il va continuer son commerce avec l'armée. A défaut de saints et de colonnes, il faudra des galons, de vieilles épaulettes, et si l'on pille, il fera des offres à la vente du butin. C'est

un vautour, un corbeau qui suit pour dévorer ce que les malheurs de la guerre lui permettront de saisir avec ses griffes.

... Des fourgons, encore des fourgons. Mais j'aperçois une carriole. Une cantinière la conduit; il paraît qu'elle a fait d'excellentes affaires. Quand nous étions à Valladolid avec l'armée du général Dupont, elle allait à pied avec son petit baril suspendu derrière l'épaule, comme cette jeune fille que vous voyez là-bas. Prisonnière à Baylen, on la conduisit à la *Isla de Leon* et de là sur l'*Argonaute*, avec son mari. Le pauvre diable fut coupé en deux par un boulet, elle se sauva. Je la rencontrai dernièrement à Séville et je fus frappé de son accoutrement singulier. Une robe de velours noir superbe parait madame la cantinière. Cinq ou six tours d'une chaine d'or suspendaient à son cou une montre du même métal. Un mouchoir de couleur sur la tête, des bas sales, des bottines crottées complétaient sa toilette. Son air délibéré, son maintien de corps de garde n'étaient même pas dépourvus d'un certain charme. Elle se sera accrochée à quelque bon vivant qui lui aura fait faire du chemin.

— Mais voyez dans cette voiture ce garde-magasin, gros et gras, en compagnie d'une dame. Quel air soucieux! N'aurait-il pas assez « gagné », ce que d'autres appelleraient « volé »?

— Vous n'y êtes pas. Il a gagné prodigieusement, mais il a mal employé ses bénéfices. Croyant que nous resterions à Séville, il avait acheté des immeubles parmi lesquels se trouvait le palais de l'Inquisition. Il est à présumer qu'il n'a pu le revendre...

— Voici des fourgons encore. Pourquoi tant de fourgons?

— Ils sont nécessaires pour porter les bagages et les objets indispensables aux différents corps et aux adminis-

trations. Cependant, s'il était possible de voir au travers de leur couverture, on se convaincrait qu'ils contiennent bien d'autres choses que celles qui devraient s'y trouver. Mais voici que le hasard nous en amène un découvert. C'est un fourgon d'ambulance, destiné à porter de la charpie, des compresses, des bandes, des caisses d'instruments de chirurgie ou des médicaments, des brancards pour le transport des blessés. Qu'y voyez-vous?

— Une femme étendue sur des matelas, des paniers de comestibles, des cantines de thon mariné, de bœuf à la mode, des pots de confitures, la cafetière à la Dubelloy, la chocolatière, une outre de vin de Peños.

— Eh bien, mon ami, par le chargement des fourgons d'ambulance, vous pouvez juger quels peuvent être les chargements des autres fourgons de l'armée.

— Ainsi, une armée de femmes marche à votre suite, depuis la marquise jusqu'à la gitana. Toutes s'empressent de vous suivre... Les Français sont si aimables!

— Cela prouve tout simplement un grand désordre causé par la guerre, car beaucoup de ces dames doivent être mariées.

— Sans doute, et leurs maris ont le soin de le faire connaître. Ils donnent à leur compagne légitime le nom d'épouse, les autres se contentent de dire « ma femme... »

— Mais pourquoi ne fait-on pas marcher toutes ces femmes ensemble?

— C'est qu'il faut qu'elles suivent leur ordre de bataille, en restant auprès de la section dont leurs maris ou leurs amants font partie.

— Et que deviennent-elles?

— Ce qu'elles pourront; en campagne il ne faut pas songer à l'avenir. Celles qui sont mariées partageront la bonne ou la mauvaise fortune de leurs époux; les autres

resteront avec leurs amants ou bien en changeront. Ainsi la maîtresse d'un général deviendra celle d'un capitaine pour être plus tard la compagne d'un sergent ; il est bien rare que ces dames avancent en grade. Un même sort les attend en France : toutes seront abandonnées. Ce qu'il y a de singulier parmi ces femmes qui n'ont rien à se reprocher, c'est que chacune prend la dose de fierté qu'elle croit devoir appartenir au rang de son protecteur, et le ricochet de mépris se prolonge depuis la maîtresse du maréchal jusqu'à la maîtresse du simple soldat. Ces mêmes personnes, qui se dédaignent réciproquement, finiront par se rencontrer dans les corridors du théâtre de Bordeaux ou bien sous les galeries du Palais-Royal, et la Salpêtrière sera leur dernier refuge. Alors plus de distinctions sous le niveau égalitaire de la misère et du vice.

— Des femmes, encore des femmes sur des charrettes, sur des ânes, à cheval, à pied. Dans quelque endroit qu'elle s'arrête, votre armée pourra former une colonie. Ah ! voici un régiment qui défile. D'où vient que les grenadiers marchent les derniers ?

— C'est que nous battons en retraite et que l'ennemi doit nous attaquer par derrière. Ils seraient en avant si nous le poursuivions. Les grenadiers sont toujours au poste d'honneur aux lieux où le péril est le plus grand.

L'armée avait défilé. Nous vîmes arriver alors une foule de traînards, forcés de continuer leur route à pied après avoir laissé leurs voitures et leurs bagages au milieu de la route. Ces malheureux, n'ayant pas assez de moyens de transports, avaient trop chargé leurs charrettes ou leurs malles. Les essieux se cassaient, les chevaux ne pouvaient avancer, les mules succombaient sous le poids, et bien des familles ont été ruinées pour avoir voulu emporter trop de choses. Les Espagnoles que le sort condamnait à

faire la route à pied supportaient avec un courage stoïque les privations et les fatigues. La chaleur était extrême, elles ne s'en plaignaient pas. Toujours vives et gaies, elles mettaient de l'amour-propre à paraître moins fatiguées que nous.

Nous n'arrivâmes à Marchena qu'à dix heures de la nuit. Le 27 on coucha à Ossana, le 28 à Antequerra; nous en partîmes le 29 pour arriver à Loxa le 30 au matin. Le même jour à quatre heures du soir, nous quittâmes Loxa et nous entrâmes à Grenade le 31 à midi. Nos journées étaient si fortes qu'un plaisant dit que nous marchions trente heures par jour. Nous traversâmes les belles plaines de l'Andalousie, si fertiles et si mal cultivées. Les routes sont bordées en plusieurs endroits de haies formidables d'agavés et de figuiers d'Inde. Les feuilles de ce figuier, qui en Provence ont à peine la largeur de la main, sont énormes en Andalousie; elles peuvent être comparées à de petits matelas. Les guérillas se retranchaient derrière ce rempart végétal et nous fusillaient. Quand on ne pouvait pas tourner ces haies, on avait soin de les détruire. On ne trouve ni ruisseaux ni fontaines dans cette contrée. Le voyageur brûlant de soif ne peut se désaltérer qu'à des puits que l'on rencontre, à de grandes distances les uns des autres, sur le bord des routes. Ces puits sont de larges trous ronds, entourés d'un petit mur, dans lesquels l'eau de pluie se ramasse. Comme il pleut très rarement pendant l'été, cette eau qui ne se renouvelle pas est toujours chaude et croupissante. Pour ajouter encore à son insalubrité, les Espagnols avaient jeté de la morue pourrie dans tous ces puits, il était impossible de boire une eau de la sorte infectée. Voilà pourquoi Grenade nous apparut, après ces marches pénibles sur un ciel brûlant, comme un jardin enchanté.

CHAPITRE XIX

Grenade. La plus agréable ville de l'Espagne. Position riante. Monuments superbes. Campagne fertile. — Visite à l'hôpital. Santiago Samper, le frère de Mariquita, en prison à l'hôpital. Comme j'étais à Fréjenal ! — Aventures de Santiago. Volontaire forcé. Orgueil espagnol après Baylen. Déserteur. Soldat de nouveau. Prisonnier à Ocaña. Dans la garde du roi Jose. Nouvelle désertion. Avec Ballesteros. Blessé et prisonnier. — Je donne à Santiago des nouvelles de sa famille. — D. Sebastian Larrosabal. La chasse aux parasites. *Tocayo*. On me prend pour un Castillan. — Arrivée à Séville de l'arrière-garde française. — Infâme trahison des Sévillans après notre départ. Français assassinés par leurs anciens amis.

De toutes les villes d'Espagne que je connais, Grenade est celle que j'aime le mieux. Sa position est superbe, son séjour est enchanteur. Des campagnes fertiles et riantes, un climat dont l'ardeur est tempérée par l'air frais qui descend des montagnes voisines, toujours couvertes de neige, rendent cette ville préférable aux autres cités de l'Andalousie.

L'Espagne est restée pendant des siècles et à diverses époques sous la domination des étrangers. A Sagonte, à Murviedro, l'on voit encore des fortifications faites par les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, qui tour à tour ont fait la conquête de l'Ibérie. Les Français, les derniers, ont mis la main à l'œuvre et continué les travaux

de leurs devanciers. Grenade offre au plus haut point les empreintes de ces dominations successives.

J'allai visiter le grand hôpital de Grenade. En traversant la cour, je m'entendis appeler par mon nom en espagnol. J'aperçus un malheureux derrière une fenêtre grillée ; le scapulaire et le chapelet pendaient à son cou. Je m'avançai vers lui et reconnus alors Santiago Samper, le frère de Mariquita, celui que Lavigne avait institué son héritier par fidéi-commis et qui s'empara du dépôt testamentaire. Je cherchai l'escalier de sa prison, et j'entrai chez ce captif infortuné qui se traînait sur le plancher pour venir à ma rencontre. Sa triste situation me toucha vivement. Elle me rappelait trop bien les misères de ma captivité.

— Voilà, me dis-je, comme j'étais dans les prisons de Frejenal et de Santa-Olalla.

Après les premiers épanchements je voulus connaître les événements qui avaient conduit Santiago dans les prisons de Grenade.

— Vous étiez encore à Madrid, me dit ce guerrier malheureux, quand je fus désigné pour faire partie du second régiment des volontaires de cette ville, que nous appelions les volontaires forcés. Je pris cependant mon parti en brave et partageai bientôt le noble enthousiasme de mes compagnons d'armes, qui croyaient arriver à Paris sans que rien ne pût les arrêter en chemin. La victoire de Baylen avait exalté les esprits à un tel point que ce mouvement d'orgueil était bien pardonnable. Nos camarades avaient triomphé des vainqueurs d'Austerlitz ; nous devions par conséquent être invincibles ! Ce sentiment exagéré de nos forces dura jusqu'à la première bataille, où mon régiment se trouva. Notre gloire de Baylen et nos palmes futures s'évanouirent en un instant. Refoulés, terrassés par les Français, nous apprîmes à nos dépens

quelle est la différence qui existe entre une troupe aguerrie et disciplinée et de jeunes soldats sans expérience. Chargé par la cavalerie, notre régiment se débanda. Nous revînmes en arrière avec précipitation. Dans la confusion qui suivit je perdis mes armes... Cette première épreuve refroidit mon ardeur belliqueuse et me fit prendre la sérieuse résolution de renoncer à la carrière militaire. Je revins à Madrid sans m'arrêter et ne trouvai plus personne chez moi. Les nouveaux locataires qui occupaient nos appartements m'apprirent que mon père était mort, et que ma mère et ma sœur avaient disparu sans faire connaître le lieu de leur retraite. Sans parents, sans ressources et sans asile, ne sachant que faire et que devenir, je m'engageai de nouveau dans un régiment qui se formait à Madrid. Ce corps fut enveloppé, pris en totalité, ou du moins peu s'en faut, à la journée d'Ocàna. Je fus parmi les prisonniers. Le roi Joseph nous faisait solliciter alors pour entrer dans sa garde. J'acceptai ses propositions et retournai à Madrid, où je passai deux ans, servant avec plaisir notre bonhomme de roi. Je jouissais du sort le plus tranquille, lorsqu'il me prit fantaisie de changer encore une fois de maître. Je désertai avec neuf camarades, emportant armes et bagages. Notre petite troupe se dispersa pour échapper plus facilement à la surveillance des troupes françaises. J'arrivai seul dans l'Estramadoure, où je rencontrai la guérilla de l'Empecinado et je m'enrôlai sous ce nouveau chef. Après avoir fait la guerre en partisan dans l'Estramadure et le royaume de Leon, je quittai l'Empecinado pour aller joindre l'armée que le général Ballesteros commandait. A la dernière affaire qui vient d'avoir lieu près de Malaga, atteint par une balle qui m'a fracassé la jambe, je suis tombé. Les Français m'ont ramassé et me voilà dans la prison de l'hôpital.

Blessé et prisonnier, Santiago n'en était pas plus affligé pour cela ; il supportait les rigueurs de son sort avec philosophie et n'avait rien perdu de sa gaité naturelle et de la fierté castillane. Quand il eut fini de parler, je lui donnai des nouvelles de sa mère doña Ilena et de sa sœur Mariquita, et je lui racontai comment je les avais trouvées à Séville. Il me demanda ce qu'elles y faisaient ; je ne répondis rien. Santiago devina la cause de mon silence, et murmura à voix basse quelques « carajo » avec colère. Je recommandai aux chirurgiens de l'hôpital le frère de Mariquita et lui promis de revenir le voir avant notre départ, l'engageant, quand il serait guéri, à renoncer pour toujours à la carrière des armes.

On me logea à Grenade chez D. Sebastian Larrosabal. Quand je me présentai chez lui, je trouvai Mme Larrosabal, dôna Irena, qui peignait sa servante. Assise près de la fenêtre, elle faisait la guerre aux insectes qui trottaient dans la chevelure de sa camériste. Celle-ci était accroupie, les mains et la tête appuyées sur les genoux de sa maîtresse. Cette scène familiale ne m'étonna point. Les dames espagnoles vivent très amicalement avec leurs servantes et les services du genre de celui que j'avais sous les yeux sont réciproques entre elles.

Le maître de céans rentra un instant après. C'était un homme fort aimable. Il me reçut à merveille et commença l'entretien en me demandant mon nom.

— *Como se llama usted?* (C'est la première question que vous adresse un Espagnol).

— Sebastian.

— Ah ! ah ! nous sommes *tocayos*, car je m'appelle aussi Sebastian.

Alors il me prit la main, me la serra avec affection et me combla de témoignages d'amitié.

— Soyez le bienvenu, don Sebastian. Ma femme, je te présente mon *tocayo*. Fais-nous apporter du vin de Xérès et des biscuits.

Après avoir fumé le *cigarito*, il me conduit à la botillería, espèce de café de peu d'apparence, où l'on ne prend cependant que des glaces et des sorbets.

Je savais depuis longtemps que cette conformité de prénoms produit un effet magique sur les Espagnols. Je ne m'attendais pas pourtant à un accueil aussi fraternel. A la vérité, D. Sebastian Larrosabal était un homme loyal et plein de franchise. Il aimait les Français. Nos officiers qu'il avait logés s'étaient toujours bien conduits à son égard, et la qualité de *tocayo* me fit faire des progrès rapides dans son amitié. Les braves gens s'entendent facilement, et nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Je parlais bien le castillan, et pendant un séjour de trois ans à Séville j'avais pris le grasseyement doucereux des Andalous, ce qu'on appelle dans le pays *hablar gangozo*. Larrosabal s'en étonnait. Sa femme croyait que j'étais Espagnol et l'un et l'autre riaient aux éclats lorsqu'ils m'entendaient contrefaire la manière de parler de leurs compatriotes; des gens du peuple surtout, qui, à Grenade comme à Paris, est différente de celle de la bonne compagnie.

J'étais à Grenade depuis quatre jours, lorsque mes camarades sortis de Séville avec l'arrière-garde arrivèrent. J'ai déjà dit que le 26 août, jour de notre départ, on n'entendait que des soupirs et des gémissements dans les rues de Séville. Chacun embrassait ses amis et recevait leurs adieux. La scène changea le lendemain. Des liaisons d'amitié, qu'un long séjour avait cimentées, donnèrent aux Français une confiance funeste. Chacun de nous croyait

avoir autant d'amis que de connaissances et se reposait aveuglément sur la loyauté des Espagnols. A l'instant où notre arrière-garde quitta Séville, la garde civique armée par nous pour maintenir le bon ordre, trahissant les serments qu'elle avait si souvent et si solennellement prononcés, se déclara contre nous et tira sur tous les Français qui étaient encore dans la ville. Personne ne s'attendait à cette infâme trahison. Chacun se croyait en sûreté chez son hôte et prolongeait ses adieux pour passer encore une heure auprès des personnes qui lui étaient chères. Dès que le signal fut donné, tout le monde suivit l'exemple de la garde civique et tous les habitants s'empressèrent de montrer des sentiments patriotiques en assommant nos camarades. Les tuiles, les pierres, les meubles, les pots de fleurs tombaient dans les rues comme la grêle. Et, ce qu'il y a de plus affreux, plusieurs Français sortant de leurs logements ont été assassinés, lapidés par les mêmes personnes qui venaient de les embrasser en pleurant, et de leur dire avec l'expression de l'amitié la plus tendre :

— *Vaya usted con Dios, llevé usted feliz viage!* Allez avec Dieu, faites un heureux voyage!

CHAPITRE XX

Départ de Grenade (16 septembre 1812). La retraite continue. Arrivée à Calasparra (1er octobre). A travers les rizières. Yécla. — La fièvre jaune. Cordon sanitaire. — Ordres sévères. Affreuse mort de plusieurs soldats pillards. L'épidémie dans la 4e division. — Mon intime ami et camarade de ponton d'Astugne meurt de la fièvre jaune par suite d'imprudence. — Pas de châteaux en Espagne. — Attaque du fort de Chinchilla (12 octobre). Violent orage. Le fort pris par le « bon Dieu ». — Arrivée à Aranjuez (29 octobre) dans la famille de mon ami D. Ramon Morillejos. Deuil et tristesse. Dolorès enlevée par un officier anglais. Regrets rétrospectifs de la famille. Flatteuse préférence. — Arrivée à Madrid (2 novembre). Toute l'armée en retraite. Triste aspect d'Aranjuez et de Madrid. Visite à D. Domingo Alonzo. Sa mort. Douleur de sa veuve. L'ennemi poursuivi à son tour. Temps détestable. Pluie et neige; routes défoncées. — A Salamanque (16 novembre). Disette. Je retrouve Dolorès. Elle retournera chez ses parents. Départ de Salamanque. Nourris de glands. — Boulanger. — Arrivée à Tolède (7 décembre).

Après quinze jours de repos, nous partîmes de Grenade pour aller coucher à Imalos; le 16 septembre au bivouac, près de Guadix, où nous restâmes trois jours dans un vallon délicieux planté de vignes et d'arbres couverts de fruits excellents. Le 19 l'armée bivouaqua sur la route de Bara, le 20 à Bara, séjour; le 22 à Culla; le 23 à Huescar, séjour. Le 27 on coucha au bivouac, à une lieu de Caravaca; le 28 à Séguin, séjour; le 30 à Calas-

parra, séjour et bivouac. Le 1er octobre, nous établîmes notre bivouac à un quart de lieue de Calasparra. C'est là que je vis des rizières pour la première fois. Le riz était en épis. Cette plante a le port du blé, sa tige est plus haute et sa feuille est très rude. L'épi est disposé comme celui du millet et porte environ soixante grains. Chaque plante produit sept à huit tiges, quelquefois treize ou quatorze. On cultive le riz dans des terrains marécageux. Et cette plante, qui se plaît dans l'eau, ne se laisse pas submerger par les inondations. Le riz s'élève constamment au-dessus de leur niveau, et, dans la saison des pluies où surviennent des crues rapides, on le voit monter dans un seul jour de sept à huit pouces.

Le 2 octobre nous arrivâmes à Yecla, après avoir passé devant Jumilla et d'autres villages, où la fièvre jaune exerçait ses ravages. Les ordres les plus sévères en défendaient l'approche. Malgré ces précautions, l'appât du pillage y attira quelques soldats, qui moururent dans des tourments affreux et communiquèrent cette horrible maladie à la quatrième division. Cependant comme la saison était déjà un peu avancée et que nos troupes étaient toujours au bivouac, la contagion s'éteignit sans faire beaucoup de mal. Il ne périt que trente personnes, parmi lesquelles se trouvait d'Astugne, mon intime ami.

Je l'avais connu au ponton de la *Vieille-Castille ;* il était sous-lieutenant à la 5e légion quand je m'enrôlai dans ce corps en prenant d'emblée le titre d'officier. D'Astugne était allé avec quelques camarades dans le village pestiféré. Il en rapporta du pain, du vin et d'autres provisions, dont il m'offrit une partie. Je refusai ce dangereux présent. Il se vantait d'avoir bravé la contagion.

— Les coups de la fièvre jaune, lui dis-je, sont moins effrayants, que ceux du canon. Ils frappent sans bruit,

mais ils portent plus loin. Je désire vivement que vous n'ayez pas à vous repentir de cette imprudence, qui peut vous faire mourir à vingt lieues d'ici d'une maladie que vous emportez peut-être avec vous.

Hélas ! je ne me trompais pas.

Nous nous promenions de bivouacs en bivouacs, mais non pas de châteaux en châteaux, comme les anciens paladins. Lorsque nous faisons des projets dont l'exécution est très difficile, nous les appelons des châteaux en Espagne. C'est sans doute parce qu'en Espagne il n'existe point de château que cette expression est devenue proverbiale. J'ai parcouru ce pays dans toute sa longueur et dans une partie de sa largeur : de Bayonne à Cadix, de Séville à Salamanque, à Tolède, sans rencontrer une seule maison des champs habitable.

Les couvents remplacent les châteaux. Encore existe-t-il bien peu de monastères dans les champs et les villages. Ils sont presque tous réunis dans l'enceinte des grandes villes. Les moines y trouvent un sol plus riche à exploiter ; ils y sont au milieu des richesses et des plaisirs. La recette du *cepillo* est plus abondante, et ceux qui ont fait vœu d'humilité et de pauvreté arrivent plus facilement aux honneurs et à la fortune et se moquent de ces pauvres diables d'anachorètes qui ne songent qu'aux félicités de l'autre vie.

Le 4 octobre l'armée arriva à Almanza, où l'on s'arrêta pendant quelques jours. Le 12 nous étions à Chinchilla, petite ville dominée par un fort. Il fallait s'en emparer afin d'assurer le passage de l'armée. On fit le siège de ce fort, que l'ennemi nous abandonna dès le second jour. Il ne pouvait résister plus longtemps ; mais une circonstance singulière vint hâter la capitulation. Le temps était à l'orage. Des nuages noirs couvraient l'horizon ; des éclairs

éblouissants les sillonnaient; le tonnerre grondait, ensuite la pluie tomba par torrents. On attaqua le fort. Pendant le combat la foudre éclata, frappa sur une tour, mais ne fit de mal à personne. Les Espagnols, effrayés par l'explosion de ce météore que l'orage avait dirigé sur eux, crurent que le ciel se déclarait pour les Français; que ce signe de la faveur divine était trop éclatant pour s'obstiner à combattre des ennemis protégés par un auxiliaire aussi puissant. Sur-le-champ la garnison mit bas les armes pour ne pas s'opposer plus longtemps aux volontés de Dieu. En entrant dans le fort nos grenadiers disaient :

— Ce n'est pas nous qui l'avons pris, c'est le bon Dieu.

Voilà pourtant les fruits de l'ignorance et de la superstition.

Le 15 octobre nous étions à Albacete et le 29 à Aranjuez, où l'armée arriva en passant à Laroda, San Clemente, Belmonte, Villa Mayor, Santa Cruz de la Sarsa, Ocaña.

Je descendis chez D. Ramon Morillejos, l'honnête bourgeois d'Aranjuez, chez lequel j'avais logé en 1808. Je ne trouvai que sa veuve. Elle fondit en larmes en me voyant. Je lui rappelais des souvenirs bien chers. Elle était heureuse alors! Quel changement affreux s'était opéré dans sa maison depuis que je l'avais quittée. D. Ramon était mort. Doña Thereza déplorait encore la perte de son fils Santiago, assassiné par un soldat espagnol, et la fuite de sa nièce qu'un officier anglais avait enlevée. La petite Antonia n'était plus à la maison, et le beau Julian, celui que nous appelions le *majo* à cause de l'élégance et de l'extrême propreté de ses vêtements, couvert maintenant de la livrée de la misère, avait perdu sa gaîté et son amabilité.

Doña Thereza appela ses voisins et ses amis, que j'avais

connus en 1808, et tous me témoignèrent beaucoup d'intérêt. Je retrouvais encore des amis sur cette terre désolée, mais mon amie Dolorès avait décampé. Sa tante me donna tous les détails de cette aventure.

— Je sais qu'elle vous aimait, ajouta-t-elle. Je le soupçonnais, et Dolorès m'en fit l'aveu. C'est moi qui l'empêchai de faire une folie en vous suivant alors. Combien je m'en repens aujourd'hui! J'aimerais bien mieux qu'elle fût avec vous.

Je remerciai doña Thereza de la préférence qu'elle voulait bien m'accorder sur un habitant de la Grande-Bretagne, et lui donnai l'assurance que je n'aurais point approuvé les projets de sa nièce en ma compagnie.

— Une jeune fille est exposée à trop de danger en marchant à la suite d'une armée.

— Ah! que je vous estime, don Sebastian! Vous tenez le langage d'un galant homme. Mais que deviendra cette infortunée?

— Elle partagera le sort de toutes les femmes qui ont suivi les Anglais ou qui s'attachent à nos pas. Elle sera abandonnée, si cela n'est pas déjà fait. Et alors...

Doña Thereza versa de nouvelles larmes. Je devais bientôt la consoler de ce dernier malheur.

La ville d'Aranjuez et ses environs n'étaient plus reconnaissables. La plupart des maisons démolies ou brûlées, les jardins délicieux où jamais l'explosion d'une arme à feu n'avait effrayé les paisibles oiseaux qui peuplaient leurs bocages, où la cognée des bûcherons avait respecté pendant des siècles le chêne et l'acacia, offraient partout la triste image de la dévastation et le silence funèbre du désert. Partout la guerre avait porté le ravage et la destruction. Nous quittâmes Aranjuez le 1er novembre, et le 2 nous étions rendus à Madrid.

Je ne rentrai pas dans cette capitale sans éprouver une vive émotion. C'est là que j'avais été livré sans défense à la rage du peuple espagnol. C'est là que j'avais été accablé de vexations outrageantes et que cent fois la mort s'était offerte à mes yeux. Comme tout était changé depuis lors! Les brillants équipages avaient disparu, les grands de la cour et les gens riches s'étaient éloignés en laissant les plus belles maisons désertes. Des troupes de mendiants parcouraient les rues et les places publiques en demandant du pain. La ville entière retentissait des cris de ces malheureux. Ce douloureux tableau des misères humaines m'affligea moins que si j'étais arrivé à Madrid en temps de paix et par une route fréquentée. Mais nous venions de parcourir un espace de cent lieues sans rencontrer un habitant. Ils fuyaient à notre approche pour aller se cacher dans les montagnes. Partout nous avions trouvé des maisons abandonnées, et ces antécédents me rendirent moins sensible aux malheurs qui affligeaient la capitale de l'Espagne. Tout fuit devant une armée victorieuse. Mais il est plus prudent encore d'éviter la rencontre d'une armée en retraite.

En arrivant à Madrid, je courus chez D. Domingo Alonzo. Que l'on a de plaisir à revoir ses amis, après une longue absence, après de longues infortunes! Je me présentai chez Alonzo avec cette délicieuse agitation que l'on éprouve en rentrant sous le toit paternel. Je ne doutais point du plaisir que lui ferait ma visite, et je me réjouissais d'avance de l'agréable surprise que j'allais lui causer. Il faisait nuit et les lampes n'étaient point allumées encore. Malgré l'obscurité tout le monde me reconnut, même la grande et belle Jumecinda, qui n'était qu'une enfant quand j'avais quitté Madrid. On me reçut comme on aurait reçu le fils de la maison, qui servait alors dans

l'armée espagnole en qualité d'officier. Je demandai à voir mon ami Alonzo. La tristesse que j'aperçus sur tous les visages m'inspira de funestes soupçons. Il n'était pas mort, mais hélas! il touchait à son heure dernière. On ne voulut pas me permettre d'entrer dans sa chambre, attendu qu'il s'était mis au lit pendant l'absence des Français éloignés de Madrid depuis quelque temps, et l'on craignait avec raison que ma présence ne lui fît une sensation fâcheuse en lui annonçant brusquement leur retour. Le lendemain je retournai chez Alonzo. Comme on se disposait à m'introduire auprès de lui, je dis à sa femme :

— Il sait donc que les Français sont à Madrid?

— Non, me répondit-elle; mais il a perdu tout à fait l'usage de ses sens, il ne saurait vous reconnaître.

Triste conjoncture! Je ne retrouvai cet ami sincère que pour le voir expirer. Il était déjà dans les angoisses de la mort. Toute sa famille fondait en larmes. Sa femme surtout était inconsolable. Dans l'excès de son désespoir elle s'arrachait les cheveux, se traînait à terre, appelait son époux à grands cris et voulait le suivre dans sa tombe. Tout le monde était effrayé de la violence de sa douleur; on craignait pour sa vie, et je dis en la quittant :

— Voilà une malheureuse qui va mourir de chagrin.

J'aurais bien voulu prendre un peu de repos après un voyage si pénible. L'ennemi nous avait poursuivis longtemps. Nous prenions notre revanche en le pourchassant à notre tour. Il fallut partir le 4 novembre pour aller à Guadarrama, le 5 à Labajos, le 6 à Arrevalo, séjour; le 9 à Peñaranda. Le 10 nous couchâmes au bivouac à une lieue de Alba de Tormès où l'on resta trois jours, le 13 au bivouac, dans un bois de chênes sur la gauche. Nous manquions absolument de tout. Nous étions fort heureu-

sement dans une forêt, et comme l'enfant prodigue je mangeai des glands pour me soutenir. Le 15 nous bivouaquâmes à deux lieues de Salamanque, avec un peu moins d'agrément. Il pleuvait, il neigeait, le temps était plus froid et la boue effroyable. Le 16 mon estomac tressaillit à l'aspect des clochers de cette ville. Je me nourrissais de glands depuis cinq jours et j'espérais trouver au moins du pain à Salamanque ; je me trompais. Le premier jour il n'y eut de comestibles d'aucune espèce. Le second on put acheter des glands à trente sous la livre. Le troisième jour enfin il fut possible de se procurer un pain de munition au prix de vingt francs, si l'on était assez heureux pour avoir des amis puissants. Les Anglais en se retirant avaient emporté tous les moyens de subsistance.

Salamanque est une jolie ville : la grande place est magnifique. On ne saurait mieux la comparer qu'à la cour d'un immense palais. Les magasins du Palais-Royal de Paris sont plus riches sans doute, mais l'ensemble et les détails de cet édifice sont inférieurs à la place de Salamanque. Elle est moderne, grande, carrée, et d'une architecture élégante. Un portique de quatre-vingt-dix arcades, au rez-de-chaussée, règne tout autour. Les maisons ont trois étages, ornés chacun d'un superbe balcon continué sans interruption. Des balustres couronnent l'édifice. Sur le haut des façades on voit des médaillons qui contiennent les portraits des rois de Castille et de Leon jusqu'à Charles III, et ceux des guerriers les plus fameux de l'Espagne.

J'allai un jour chez un garde-magasin des vivres pour solliciter sa protection, afin d'obtenir une ration de pain. J'aperçus dans son appartement une jeune fille, que je pris pour la servante de la maison. Elle me regardait avec attention pendant que je parlais au garde-magasin.

Je n'étais occupé que de ma requête et je faisais peu d'attention à cette fille, qui me reconnut et m'appela par mon nom. Cela me surprit d'autant plus que je n'étais jamais venu à Salamanque. Je m'approchai d'elle à mon tour, et reconnus Dolorès d'Aranjuez, la nièce égarée de D. Ramon Morillejos. Je lui dis les inquiétudes de ses parents qui la croyaient morte. Elle m'expliqua qu'ayant oublié ses devoirs de jeune fille, elle avait dû fuir pour cacher sa faute devenue trop apparente. Puis elle aperçut à mon cou le scapulaire qu'elle m'avait donné au moment de mon départ.

— Que vois-je? dit-elle. Quoi? vous avez conservé ce faible gage d'un amour que j'étais indigne de partager?

J'expliquai à la malheureuse jeune fille que le scapulaire ne m'avait jamais quitté et que même il m'avait sauvé la vie. Émue, joyeuse et triste tout à la fois, Dolorès me raconta sa funeste aventure. Elle avait suivi un officier anglais, qui depuis longtemps lui faisait la cour et l'avait leurrée par de belles promesses. Elle l'avait suivi pendant deux ans dans ses divers déplacements. Puis quand les Français avaient approché, l'Anglais était parti subitement avec sa compagnie, laissant seule en son logement la jeune fille qu'il avait séduite et enlevée à sa famille, la conjurant de rester et promettant de venir la rechercher le lendemain... Il n'avait pas reparu. Son amant était-il mort, blessé, prisonnier? Dolorès ne savait à quoi s'attendre... J'adressai des consolations à la pauvre fille et l'engageai à s'armer de résignation et de patience.

La maîtresse de la maison arriva dans ce moment, et fut très surprise de me trouver auprès de la malheureuse Dolorès, qui pleurait en me contant ses peines. Cette circonstance provoqua une explication, à la suite de laquelle je demandai à la señora qu'elle voulût bien accorder sa

protection à cette infortunée. Je dis que je connaissais sa famille, qu'elle appartenait à des parents respectables. Je n'omis rien de ce qui pouvait augmenter l'intérêt qu'elle avait d'abord inspiré et je finis en disant :

— Excusez-la! Dolorès est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Et comment ne l'excuserais-je pas, répondit cette vertueuse dame. Si l'on doit pardonner une erreur dans des temps heureux, quand une jeune fille surveillée par sa mère n'a aucun prétexte qui puisse motiver en quelque sorte sa faiblesse, pourquoi se montrerait-on moins indulgent lorsque la guerre a rompu tous nos liens sociaux et que dans les désordres qu'elle entraîne avec elle, chacun se croit autorisé à suivre ses penchants, à satisfaire ses passions? Ne savez-vous pas que, parmi les nombreuses fugitives qui suivent l'armée française, la plupart appartiennent aux premières familles de Madrid, de Séville, de Grenade? Et, dans ce moment même, n'avons-nous pas la nièce de l'archevêque de Tolède qui partage la bonne et la mauvaise fortune d'un sous-lieutenant français?...

Puis, s'adressant à Dolorès :

— Rassurez-vous, ma chère enfant. Si jusqu'à ce jour j'ai gardé le silence à votre égard, c'est par discrétion et pour respecter des malheurs que j'avais devinés. Restez chez moi tant que vous voudrez, et quand votre état vous le permettra, je vous donnerai les moyens de retourner auprès de vos parents.

Ces paroles consolèrent la triste Dolorès. Ses pleurs cessèrent de couler et son visage reprit sa sérénité. Je lui promis de revenir la voir et de faire écrire à sa tante doña Théréza. Je priai la dame espagnole de se charger de cette commission délicate et d'unir ses démarches aux miennes.

J'étais déjà loin de la maison du garde-magasin, quand je me souvins que j'étais venu chez lui pour avoir du pain, et que je n'avais pas pensé à lui en demander. Je revins sur mes pas. Il apostilla mes bons, et me fit délivrer une double ration. Le garde-magasin était encore touché de la scène qui venait de se passer devant lui.

Nous partîmes de Salamanque le 20 novembre 1812. On coucha à Canilla, le 21 à San Pedro Rosado, le 22 à Matos, le 23 à Berujar. Jusque-là nous nous étions nourris de glands. Depuis une semaine je manquais de pain et je n'avais pas l'espérance d'en avoir de longtemps. Un hasard heureux me fit rencontrer ce jour-là deux soldats portant chacun un sac de farine qu'ils venaient de voler. Deux officiers de l'armée de Portugal m'avaient donné l'hospitalité et j'avais déjà fait l'observation qu'il y avait un four dans la maison qu'ils habitaient. Les soldats étaient fort embarrassés de leur farine, et ne savaient comment faire pour avoir du pain. Je leur proposai de la convertir en pains beaux et bons, à condition que j'aurais pour ma part la moitié de la fournée. Le marché proposé fut à l'instant accepté avec plaisir, et me voilà devenu mitron et préparant le four et le pétrin. En Provence on fait le pain chez soi. Cent fois j'avais pris des leçons de Rose, notre fidèle cuisinière. En la voyant poser le levain, le délayer, pétrir et faire le pain je ne me doutais pas qu'un jour mon expérience me serait utile. Mes deux officiers mirent habit bas. L'un alla chercher du bois, l'autre fit chauffer l'eau. J'allai prendre du levain chez un boulanger de l'armée et je pétris. Je fis une fournée. Un de mes camarades pétrit l'autre. Pour prix de nos soins et de nos labeurs nous obtînmes quarante-cinq pains excellents; vingt-deux pour les soldats, vingt-deux pour nous. Le quarante-cinquième pain appartenait au maître boulanger

pour son droit, et je me l'appropriai. Voilà encore un métier que l'Espagne m'a fait exercer.

Nous quittâmes Berrujar le 24 pour aller coucher al Guijo de Avila, le 25 al Villar del Cornejo, le 26 à Piedrabrita, séjour; le 30 à Muguana; le 1er décembre à Avila, séjour; le 4 à Tremblo, le 5 à Cadalso, couché à Fenicientos; le 6 à Escalona, couché à Portillo; le 7 à Tolède.

Les Anglais n'ayant pas voulu accepter la bataille du côté de Salamanque, nous vînmes prendre des cantonnements sur les bords du Tage et nous restâmes trois mois à Tolède dans un état de paix et de tranquillité parfaites.

CHAPITRE XXI

1813. — L'hiver à Tolède. Magnifiques soirées du duc de Dalmatie. — Le Carnaval. — Le Collège des Demoiselles Nobles. *El colegio de las Doncellas.* La chasse aux maris. — Richesses du haut clergé espagnol. — Immenses revenus des principaux sièges épiscopaux. L'archevêque de Tolède primat des Gaules. Les millions du trésor de la cathédrale de Tolède respectés pendant toute la durée de la guerre. — Arrivée à Tolède des nouvelles de la retraite de Russie. Effet qu'elles produisent. Regrets de n'avoir pas fait cette campagne. « Que d'avancement là-bas ! ». — Le maréchal Soult, rappelé par l'Empereur, quitte l'armée d'Espagne. Le général Gazan prend le commandement. Départ de Tolède (26 mars). — Retraite définitive de l'armée à Burgos (11 juin). Le Tombeau du Cid et le général Thiébault. — Notre infériorité numérique. Le corps du général Clauzel nous rejoint trop tardivement. Matériel immense trouvé à notre suite. — Manœuvres des Anglais pour nous couper la route de France. Bataille de Vittoria (21 juin). Heureux débuts de la bataille. La cavalerie anglaise charge notre parc d'artillerie. Immense désordre dans le convoi et les bagages. Panique. — Cent cinquante pièces de canon et deux mille voitures, fourgons, charrettes, tombent au pouvoir de l'ennemi. Soldats français et anglais emplissant leurs poches d'or sur le champ de bataille près des caissons éventrés. — Retraite en désordre de l'armée française. Affreux épisodes. Rencontre de D. Cayetano. Sa profonde douleur. — Nourris de fèves. — Arrivée à Pampelune (24 juin). — Rentrée en France. Vive émotion.

Nous devions passer l'hiver à Tolède. Le maréchal duc de Dalmatie donna des soirées magnifiques pendant le carnaval. Toutes les dames de Tolède y furent invitées et

particulièrement les pensionnaires *del colegio de las Doncellas*. Ces demoiselles y venaient simplement vêtues de leur modeste robe de laine grise et blanche, et n'avaient d'autre parure que les grâces de la jeunesse et la candeur de l'innocence. Mais qu'elles étaient belles!

Les demoiselles que l'on élève dans ce *colegio* appartiennent à des familles nobles et pauvres. Le gouvernement fait les frais de leur éducation, mais ne leur donne point de dot. Il faut qu'elles s'industrient pour attraper un mari, si elles ne veulent pas rester au collège toute leur vie. Bien que cet établissement soit dirigé par des religieuses, l'accès est facile et les hommes peuvent le visiter intérieurement. Quand je m'y présentai avec d'autres Français, soixante jeunes beautés vinrent se grouper autour de nous, chacune faisant valoir ses moyens de plaire. On assure qu'elles sont d'une sagesse irréprochable. Elles veulent absolument faire la conquête « d'un mari ». J'en ai vu cependant par la suite plusieurs qui voyageaient à la suite de l'armée française et qui n'avaient encore trouvé que des « amis ».

Le clergé d'Espagne est très riche. Les archevêchés et certains évêchés ont des revenus immenses : celui de l'archevêché de Tolède s'élève à trois millions de francs. L'archevêché de Saragosse est un des moins dotés et rend six cent mille francs; l'évêché de Murcie, cinq cent mille francs; les canonicats de Tolède sont d'un revenu de vingt-cinq mille francs; ceux de Valence, de quinze mille francs. Certains couvents ont six et sept cent mille francs de rente. Madrid est du diocèse de Tolède et n'a par conséquent pas de siège épiscopal. L'archevêque de Tolède est primat de l'Espagne. La cathédrale de cette ville possède un trésor dont la valeur ne peut s'apprécier en millions. La quantité d'argent, d'or, de dia-

mants, de pierres précieuses qu'il renferme, tient du prodige. La plus grande partie de ces trésors avait été cachée. Et comme Tolède n'a été le théâtre d'aucun combat pendant les campagnes de 1808 à 1813; qu'il n'y a pas eu même d'émeute populaire qui pût fournir un prétexte de dévastation et de pillage, toutes ces richesses sont restées parfaitement intactes. Les Anglais mêmes, les plus grands déprédateurs de l'Espagne, les ont respectées.

Quand l'armée française arriva pour la première fois à Tolède en 1808, l'archevêque y était encore. Je le vis officier alors. Ce prélat était l'oncle du roi Ferdinand. Il était seigneur d'une infinité de villes, bourgs et villages. Les chanoines étaient aussi de petits seigneurs. Presque toutes les maisons de Tolède leur appartiennent. Le pape et le roi d'Espagne étaient chanoines honoraires de cette métropole. C'était un beau titre sans doute, mais un roi pouvait fort bien s'en passer. Le palais archiépiscopal est près de la cathédrale. Il est magnifique; le maréchal Soult l'occupait.

Tolède a plusieurs belles promenades. En hiver on recherche le soleil. Un jour du mois de février, nous aperçûmes de loin un groupe d'officiers français qui se pressaient autour d'un aide de camp du duc de Dalmatie. Cet aide de camp arrivait de Madrid et nous apprit les désastres de l'armée de Russie. Cette nouvelle se répandit à l'instant parmi les Français et les Espagnols. Il est facile de se faire une idée des effets divers qu'elle produisit sur les uns et sur les autres. Les gens du monde, qui ne savent pas ce que c'est que la vie militaire, penseront sans doute que les officiers français de l'armée d'Espagne, au récit de cette terrible catastrophe, s'estimèrent

heureux de ce que la fortune les avait retenus dans un climat tempéré et s'applaudirent en secret de n'avoir pas fait partie d'une expédition dont les succès et les revers avaient été si près les uns des autres. Point du tout : il n'est aucun de nos officiers d'Espagne qui, dans ce moment, n'eût voulu se trouver à l'armée de Russie. Ils ne regrettaient pas d'avoir manqué l'occasion de s'ensevelir sous les neiges de Krasnoë, ou de se noyer dans la Bérésina. Mais ils portaient envie à la gloire immortelle de leurs frères d'armes, aux récompenses que les restes de cette malheureuse armée avaient si bien méritées et si chèrement payées. On n'entendait pas nos officiers d'Espagne s'écrier :

— Que nos camarades de Russie doivent avoir souffert! quels dangers n'ont-ils pas courus! quelle infortune! quels désastres!

Au lieu de ces exclamations multipliées, on n'en entendait qu'une seule :

— Que d'avancement dans cette armée!!!

Chacun se transportait en idée à l'armée de Russie et s'imaginait être du petit nombre des survivants. Voilà ce qui fait les bons soldats, les héros intrépides. Dans toutes les entreprises, ils ne considèrent que la gloire, jamais le danger.

L'empereur était à Paris; on levait trois cent mille hommes en France. Napoléon, voulant rassembler ses plus habiles généraux, rappela le maréchal duc de Dalmatie, qu'il se plaisait à nommer *son premier manœuvrier*, titre non moins flatteur que celui de *brave des braves* dont il honorait le maréchal Ney. Le duc de Dalmatie partit de Tolède et laissa le commandement de son corps d'armée au général de division comte Gazan. Tous ceux qui avaient conservé quelque espoir de retourner en Andalousie

furent forcés d'y renoncer. Les désastres de la grande armée qu'il fallait réparer promptement, les hordes du Nord qui menaçaient nos frontières appelaient nos troupes sur d'autres points, et l'on ne pouvait plus attendre les renforts dont nous avions un si pressant besoin. La retraite devenait pour nous inévitable et les moins clairvoyants avaient déjà présumé que toutes nos forces d'Espagne allaient se réunir sur le Duero.

Partis de Tolède le 26 mars 1813, nous fûmes rendus à Madrid le 27. Le 10 avril je partis de Madrid pour me rendre à Arrevalo. Je restai dans cette ville ou dans ses environs jusqu'au 18 mai. Le 20 j'étais à Toro, où l'on me logea chez un prêtre aussi fanatique que le moine Tadeo, qui poignardait nos camarades du ponton.

En arrivant à Burgos le 11 juin je fus très surpris en voyant au milieu de la promenade de l'*Espolon* un monument tout neuf qui n'existait point lorsque j'avais passé dans cette ville pour la première fois en 1808. C'était un tombeau assez mesquin sur lequel on lisait l'inscription suivante, en gros caractères :

Le général Thiébault, gouverneur des deux Castilles, a fait transporter ici les restes du Cid et de Chimène, avec les débris de leur tombeau.

Ce tombeau était auparavant dans l'église de la Chartreuse de Burgos. Était-ce pour ajouter à la gloire de D. Rodrigue que le général français s'empressa de produire les restes du héros castillan au grand jour? Craignait-il que l'Espagne reconnaissante ne perdit le souvenir d'un brave qui l'avait sauvée? Ou bien voulait-il que le nom de Thiébault, que beaucoup de gens ignoraient sans doute, parvînt à la postérité sous le patronage du vain-

queur des Maures et de l'amant de Chimène? Je laisse à mes lecteurs à décider la question.

Nos forces étaient encore trop divisées pour en venir à une action décisive contre l'armée anglo-espagnole. Le maréchal Suchet occupait la Catalogne. Un de ses lieutenants, le général Robert, commandait à Tortose, qu'il défendit en héros jusqu'à la dernière extrémité. Le duc de Feltre faisait poursuivre en Biscaye et en Navarre des guérillas que l'on aurait dû mépriser. Nous n'avions donc à opposer à l'ennemi que le corps d'armée qui s'était réuni en Andalousie. Le général Clauzel, qui avait sous ses ordres les troupes auparavant sous les ordres du maréchal Marmont en Navarre, aurait été d'un puissant secours pour notre armée. Les Anglais nous menaçaient. Il fallut attendre que l'ordre de nous rejoindre fût demandé à Paris et partît de cette ville pour que ce mouvement si essentiel s'opérât. Le général Clauzel reçut enfin cet ordre, mais trop tard pour l'exécuter. Notre sort était fixé. Un matériel immense d'artillerie et de munitions provenant des évacuations successives des villes que nous abandonnions avait été accumulé à Vittoria. Peut-être les moyens de transport manquaient-ils?

Pendant que nous perdions du temps à attendre des ordres que l'on expédiait de si loin, le général anglais, n'ayant plus rien à craindre sur ses derrières depuis la reddition d'Astorga et l'évacuation du royaume de Leon, suivit le revers des montagnes dans la direction de la route de France. Une division espagnole qui venait de la Galice se joignit à son armée qui marchait sur notre flanc, de manière à nous couper la communication de Bayonne en débouchant sur Briviesca, Miranda ou Vittoria, selon ce que la fortune lui offrirait de plus avantageux à faire.

Lorsque nous fûmes informés de ce mouvement, il était déjà trop tard pour rallier tout notre monde : le général anglais avait l'avantage de ne dépendre de personne. Nous nous retirâmes du Douro sur Burgos, puis sur l'Ébre, enfin sur Vittoria où l'on devait se réunir aux corps qui se dirigeaient sur ce point. Mais l'armée anglaise fut plus diligente et déboucha sur la droite de la nôtre, qui combattit en avant de Vittoria, faisant face à l'ouest. L'action s'engagea sur toute la ligne. Nos soldats et même leurs chefs étaient persuadés que la grande supériorité du nombre des ennemis présentait une lutte trop inégale. Ils se battaient pourtant avec leur valeur accoutumée et soutenaient l'attaque sans désavantage, lorsqu'un régiment de cavalerie arriva par la gauche de l'armée anglaise, se porta sur la route de Vittoria à Bayonne et poussa jusqu'à notre parc d'artillerie, où se trouvaient les voitures des réfugiés qui nous suivaient. Ce mouvement jeta le désordre dans nos rangs. L'armée française avait fait des prodiges de bravoure, et pendant cette journée mémorable et décisive elle disputa longtemps le terrain. Mais enfin le nombre l'emporta sur le courage et l'expérience. Vers quatre heures du soir la victoire se déclara pour les Anglo-Espagnols et l'ennemi s'empara de la grande route. Depuis midi les équipages étaient rangés en avant de Vittoria, en attendant l'ordre du départ. Dès que l'on s'aperçut que la retraite était coupée, la peur s'empara de ceux qui devaient diriger les convois. Les voitures changèrent de route et s'engagèrent dans un petit chemin rural. Le plus grand nombre se mit en marche à travers les champs, de manière qu'au premier ruisseau que l'on rencontra tout fut arrêté.

On se figure aisément la confusion, l'embarras des fourgons, des caissons, des voitures, des mulets se pres-

sant sur un petit pont ou renversés les uns sur les autres dans le fossé. La cavalerie anglaise, poursuivant son attaque, fondit sur nous au galop et s'empara d'un parc de cent cinquante pièces de canon, de plus de deux mille voitures y compris les caissons et les carrosses. De tout ce qui roulait sur un essieu, l'on ne sauva qu'une pièce de canon. Une partie des équipages portés à dos de mulet tomba même au pouvoir des ennemis. Les soldats du train coupèrent les traits de leurs chevaux, abandonnèrent l'artillerie et les caissons pour se sauver. Beaucoup de ces caissons étaient remplis d'or et d'argent. Les Français les ouvrirent et s'occupaient à les vider quand les Anglais arrivèrent. On se battit autour de ces trésors, et comme il y avait assez d'argent pour contenter les deux partis, et que les soldats trouvaient plus de profit à prendre des rouleaux qu'à se donner réciproquement des coups de sabre, on vit des Anglais et des Français puiser en même temps au même tas d'or et remplir convulsivement leurs poches, sans faire attention les uns aux autres.

Je galopais au milieu de cette tourbe de fuyards, dont la plupart avaient jeté leurs armes pour s'alléger. Leur condition était la même. Il était démontré qu'ils s'éloignaient de l'ennemi parce qu'ils ne voulaient pas se mesurer avec lui. Cependant ils s'injuriaient réciproquement, s'appelaient lâches, poltrons et se battaient quelquefois entre eux. Les voitures de luxe étaient occupées par des familles espagnoles qui abandonnaient leur patrie pour se soustraire aux persécutions qui les menaçaient. A l'approche du danger, ces familles laissèrent leurs carrosses et leur fortune et prirent la fuite. Mais les personnes qui ne furent pas assez diligentes ou qui se trouvaient trop en arrière, restèrent entre les mains des Espagnols, qui les égorgèrent dans leurs voitures. Qu'on

se représente l'état d'une jeune femme courant à travers les champs pour se dérober à la fureur de l'ennemi, obligée de franchir les haies et les fossés; de gravir les montagnes en petits souliers de satin, en robe de mousseline; l'état d'une mère appesantie par l'âge, soutenue par sa fille qui portait elle-même son jeune enfant dans ses bras. C'est ce que l'on voyait à chaque instant. Ces images déchirantes n'inspiraient pourtant qu'une froide indifférence. Chacun était assez embarrassé de sa propre personne et ne pouvait aider les autres dans leur malheur.

Au milieu de cette mêlée, je rencontrai plusieurs de mes anciennes connaissances. Un mot jeté en courant, un signe de la main ou de la tête, « Au revoir si Dieu le veut », telle était la conversation laconique, improvisée et terminée au même instant. Le hasard me plaça pendant quelques minutes à côté de l'inspecteur des services réunis, mon compatriote, qui avait acheté le palais de l'Inquisition à Séville. Le pauvre homme pleurait comme un enfant, se lamentait en me faisant l'énumération de ses pertes. Quand il en vint à me parler de son palais, je lui dis en riant qu'il aurait bien fait de le placer sur des roulettes pour l'amener en France et le transporter à Paris sur le boulevard Italien.

Le fournisseur désappointé m'avait à peine quitté lorsque j'aperçus D. Cayetano sur sa mule. Je le joignis à l'instant.

— Eh bien, cher ami, que dites-vous de la journée du 21 juin?

— Je dis qu'elle nous sera funeste.

La nuit était presque venue. L'ennemi, retenu par le riche pillage de nos caissons et de nos voitures, avait cessé de nous poursuivre. Nous étions au milieu d'un bois à une demi-lieue de Salvatierra, et pour comble d'infor-

tune les chênes sous lesquels nous reposions ne pouvaient nous fournir des glands dans cette saison. Nous cherchâmes un endroit pour bivouaquer. Je partageais alors avec le chanoine de la cathédrale de Séville un morceau de pain de munition qu'un soldat m'avait donné.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous mîmes en route. Nous étions entraînés par le torrent des fuyards qui, pêle-mêle, allaient à l'aventure. D. Cayetano était silencieux et triste. Je lui parlais, il ne répondait pas. Je respectai sa douleur, j'en connaissais la cause, et je marchai à son côté en observant le même silence. Hélas! le malheureux avait embrassé trop ouvertement notre parti. Il avait pensé comme le plus grand nombre de ses compatriotes que l'Espagne devait être heureuse sous la domination française. Les événements avaient détruit ses plus chères espérances. Les désastres de l'armée de Russie rendaient désormais impossible toute nouvelle tentative et D. Cayetano devait s'exiler de sa patrie, que les Français abandonnaient.

— Vous souvenez-vous, dis-je au chanoine, des observations que nous faisions au sortir de Séville en passant en revue l'armée française et les personnes qui la suivaient? Il serait plaisant de les continuer ici... Voyez-vous cette malheureuse montée sur un âne? C'est cette belle dame qui partit de Séville dans un superbe équipage. Sa voiture est restée embourbée au milieu d'un fossé; ses chevaux sont dans l'écurie de Wellington. Elle s'est sauvée à pied. Son amant, qui a perdu tout ce qu'il possédait, l'a abandonnée et c'est à la pitié d'un soldat qu'elle doit sa misérable monture.

J'allais poursuivre mon examen lorsque j'aperçus un champ de fèves. Je m'empressai de le montrer à mon compagnon; nous y courûmes. Après avoir fait un repas

abondant avec ce précieux végétal, nous prîmes la précaution d'en remplir nos poches et cette prévoyance nous fut très utile. Nous marchâmes encore deux jours et une nuit avant d'arriver à Pampelune, où nous fîmes notre entrée le 24 à cinq heures du matin. Nous étions abîmés de faim et de fatigue. Notre premier soin fut de chercher quelque chose pour manger et nous nous couchâmes ensuite pour prendre un peu de repos. Nous repartîmes le même jour dans l'après-midi et nous passâmes la nuit dans la vallée de Roncevaux. L'ombre de Roland semblait voler autour de nous. Un vieux refrain injurieux pour les Français me trottait dans la tête et troubla quelque temps mon sommeil.

CHAPITRE XXII

État lamentable des débris de l'armée française. A Saint-Jean-Pied-de-Port. — Cupidité punie de notre directeur général. — A Orthez. La bonne famille Lalanne. — Renforts annoncés à l'armée d'Espagne. Le duc de Dalmatie revient prendre le commandement. Réorganisation. — Mutations successives. Départ pour Bayonne. — A l'Hôpital militaire. — Je ramasse un fragment de lettre adressée « au grenadier Salmon du 24e de ligne ». A la recherche de mon bienfaiteur. Trop tard ! Douleur cruelle. — Au camp de la Baïonnette. — Relais à Orthez. Encore les Lalanne. Touchante hospitalité ! — Ma division rejoint la Grande Armée. — A Langon. L'auberge des Trois-Rois. Rencontre de D. Cayetano en galante compagnie. Jalousie de l'ex-chanoine. La baronne. Dépit de D. Cayetano. Nous nous quittons mal. — Les prisonniers espagnols très bien traités en France. — A travers la province. — A Fontainebleau. Abdication de l'Empereur. — Anciennes connaissances de la *Vieille-Castille* et de l'*Argonaute*. Le capitaine de Montchoisy. — Placards invitant les soldats à déserter. A Verneuil. — Brigands de la Loire. — Retour à Paris. Je rentre à Avignon. — Sedaine a tort !

Je ne puis exprimer la joie que j'éprouvai en revoyant la France. Du haut des montagnes de Roncevaux je planais sur de riches campagnes couvertes de troupeaux. Des vaches, des chevaux, des poules, des pigeons, se promenaient ou voltigeaient auprès des fermes. Hélas! depuis longtemps on ne pouvait jouir de ce spectacle en Espagne! Lorsque, enfin, je vis ces mots écrits en grosses

lettres sur un mur : *Premier village français*, je n'osais en croire mes yeux. Je m'arrêtai un instant pour respirer l'air de la patrie.....

Après avoir pris possession du sol français que je revoyais après tant d'infortunes, je tirai Cayetano de sa rêverie.

— Allons, mon ami, quittez ce flegme espagnol. Nous voici en France. Abordez votre nouvelle patrie avec un air riant.

— Vous avez raison, me dit-il.

La conversation s'anima. Le chanoine avait retrouvé sa gaîté ordinaire. Nous doublâmes le pas, et mon compagnon était tout à fait en belle humeur quand nous arrivâmes à Saint-Jean-Pied-de-Port. Avant d'entrer dans cette ville, le chemin est étroit et plus bas que les terres qui le bordent de deux côtés. Nous fûmes obligés de nous ranger dans l'angle d'un petit mur pour n'être pas écrasés par les fuyards qui se précipitaient en foule sur la route, et par les chevaux et mulets qui formaient alors tous les moyens de transport de l'armée. Il n'existait plus un seul fourgon ni une seule voiture.

A Vittoria, la veille de la bataille, on avait payé deux mois de solde à tous les officiers de l'armée pour alléger les fourgons du trésor. Les officiers d'infanterie cherchaient de l'or à tout prix. Notre directeur général profita de cette circonstance et s'empressa de changer son or contre de l'argent, prenant le quadruple pour cent dix francs au lieu de quatre-vingts, convertit ainsi en argent cinquante mille francs d'onces d'or. Sa voiture et son fourgon restèrent à la bataille. Le directeur général se sauva à pied et sortit d'Espagne comme il y était entré.

Quelques jours après mon arrivée à Saint-Jean-Pied-de-Port je fus dirigé sur Orthez, où l'on me logea chez

M. Lalanne, riche propriétaire, qui exploitait lui-même ses domaines. Il avait auprès de lui sa jeune sœur, son frère commandait un régiment de gardes nationales à Bayonne. Les mœurs patriarcales s'étaient conservées avec toute leur pureté dans cette respectable famille. Elle me reçut d'abord avec une politesse pleine de franchise et d'amabilité, me traita bientôt comme un ami de la maison, et peu de temps après comme un frère. Il est impossible d'exercer l'hospitalité avec plus de loyauté, de prévenances et d'affection. Il m'est agréable de pouvoir exprimer ici toute ma reconnaissance pour ces dignes compatriotes, pour ces amis précieux, et c'est du fond du cœur que j'accomplis ce devoir.

En apprenant la défaite de Vittoria l'Empereur écrivit à son frère Joseph qu'il allait lui envoyer une autre armée et un autre général. L'armée promise n'arriva point, et le maréchal Soult revint pour prendre le commandement des troupes françaises qui avaient échappé au désastre de Vittoria et des corps qui évacuaient la Catalogne et la Navarre. Le duc de Dalmatie réorganisa l'armée d'Espagne. Comme le personnel de l'administration était trop nombreux depuis que l'on avait réuni les débris des trois armées, beaucoup d'employés furent envoyés à l'armée du Nord. Dans cette réorganisation, M. Blondel fut remplacé par M. Jacob. Celui-ci commença par détruire tout ce que son prédécesseur avait fait : c'est l'usage. Il disait que nous étions des mauvaises têtes, parce que nous avions témoigné à M. Blondel tout l'attachement que ce chef méritait. M. Jacob m'éloigna d'Orthez, où je me trouvais fort bien, pour m'attacher à la 7e division, commandée par le général Maucune. Je partis pour Bayonne. J'étais depuis quelques jours dans cette ville lorsque j'appris que mon ami Forget était à Laonce. J'allai le

visiter. J'avais déjà parcouru plusieurs fois les salles de l'hôpital avec Forget. Mais comme je m'y présentais en amateur, aucun malade ne m'était connu. Je passais et repassais devant les lits sans m'occuper des malheureux que d'autres devaient secourir. Le service était d'ailleurs fait avec beaucoup d'exactitude. Un jour, c'était, il m'en souvient, le 24 août 1813, j'entrai dans le jardin de l'hôpital. Il avait plu le matin et parmi beaucoup de papiers que l'on avait froissés et jetés dans un coin, je vis un fragment de lettre que la pluie avait collé à terre. Ce papier était en quelque sorte affiché pour se présenter à mes regards. Lavés par l'eau de la pluie ses caractères, d'une forte proportion, n'étaient couverts par aucune saleté. Ils frappèrent ma vue et je lus avec la plus vive émotion : « A Monsieur Salmon, grenadier au 24e régiment de ligne, 3e bataillon, 1re compagnie. »

Enchanté de cette découverte je rentrai à l'hôpital. Je trouve le lit du grenadier; mais, hélas! ce brave était mort la nuit même des blessures qu'il avait reçues à Vittoria! Ce funeste événement, la fatalité qui privait ce guerrier généreux des secours d'un ami, secours bien précieux dans un hôpital militaire, où le grand nombre des malades empêche que l'on ait pour chacun d'eux tous les soins que leur état réclame, la joie que je venais d'éprouver en retrouvant la trace de cet excellent homme, tout s'unit pour rendre ma douleur plus cruelle.

A Saint-Jean-de-Luz on me dit que la 7e division que je cherchais, était au camp de la Baïonnette. Il était nuit quand j'arrivai sur ce champ de bataille : j'y cherchai vainement la 7e division. Après avoir parcouru les taillis et tourné jusqu'au moindre buisson, je vis que la troupe ne m'avait point attendu, puisqu'elle ne répondait point

à l'appel. Je me couchai au pied d'un arbre, espérant que l'astre du jour éclairerait mieux mes recherches que la lumière incertaine du disque argenté de Diane. Le lendemain je rencontrai un général qui me mit sur la trace de la 7e division. Je descendis la montagne et trouvai enfin le quartier général de cette division à Urrugue, petit village basque.

On me logea dans une ferme située au pied des Pyrénées, à une demi-lieue d'Urrugue, ayant nom Campo-Bayta.

Quoique la ferme de Campo-Bayta fût très peuplée, j'y vivais néanmoins dans un isolement complet. Je ne pouvais m'entretenir en aucune manière avec des paysans qui ne me comprenaient pas et dont j'ignorais le langage. La lecture m'aurait procuré quelques distractions agréables, mais il n'y avait pas de bibliothèque à Campo-Bayta. Désespérant de trouver des livres, j'imaginai d'en écrire un pour employer les heures qui me restaient à dépenser après mes promenades et les courses que je faisais sur les montagnes pittoresques et fécondes pour un botaniste, qui m'environnaient. C'est là que je burinai avec une méchante plume de dinde les Mémoires que l'on vient de lire. Cette circonstance fera sans doute pardonner les négligences de style que la critique y remarquera sans nul doute.

Mais revenons à Campo-Bayta pour le quitter à l'approche de l'ennemi, qui nous poussa vers Saint-Jean-de-Luz, et quelques jours après sur Bayonne, où je retrouvai mon ami Forget. Le 15 janvier 1814 la 7e division, commandée alors par le général Villate, reçut l'ordre d'aller joindre la Grande Armée. Je passai par Orthez, et j'allai directement chez M. Lalanne, qui me reçut comme si j'avais été son fils. Les soins les plus affectueux me furent

de nouveau prodigués et l'on voulut à toute force me laver les pieds, selon la coutume des anciens patriarches. C'est en vain que je tentai de me dérober à cette cérémonie. Il fallut obéir et laisser accomplir le vœu du maître de la maison. Notre division partit d'Orthez sur des charrettes traînées par des bœufs. Il semble d'abord que cette manière de voyager ne convenait guère à des troupes que l'on voulait faire arriver en poste. Mais les soldats allaient nuit et jour, n'éprouvaient aucune fatigue, et la continuité de la marche faisait qu'ils avançaient avec une certaine rapidité. Les non-combattants reçurent des feuilles de route pour aller à leur destination à petites journées. Monté sur mon coursier rapide, je pris le chemin de Bordeaux.

A Langon je logeai à l'auberge des Trois-Rois, près du port. Tandis que je me reposais dans le salon en attendant le souper, j'entendis un voyageur qui se disputait avec l'hôte. La voix du pèlerin ne m'était pas inconnue. Son accent espagnol me l'avait à peu près signalé quand j'entrai dans la cuisine, et je vis mon chanoine de la cathédrale de Séville, le familier du Saint-Office, le señor D. Cayetano qui faisait le tapageur depuis qu'il avait endossé l'habit militaire. Il criait comme un enragé, menaçait de casser les plats et les assiettes si l'on ne s'empressait pas de lui donner à souper. Il redoutait surtout que le lièvre qui tournait devant un feu très ardent, ne se consumât.

— Un lièvre trop cuit est un morceau détestable; autant vaudrait manger un hareng.

Je surpris mon ami et l'embrassai au moment où il lâchait avec force et conviction cet axiome gastronomique. Je ne l'avais jusqu'alors jamais vu qu'en soutane. Le frac aux boutons d'or, le chapeau militaire, le pantalon galonné,

les bottes éperonnées et l'épée avaient métamorphosé le chanoine en officier d'état-major et ses cheveux courts et sans poudre ne laissaient apercevoir aucune trace de la tonsure et de la frisure en écuelle arrondie. Il était méconnaissable et je dois dire qu'il avait tout à fait bon air. La tournure même n'annonçait pas un ex-inquisiteur. Chargé par le duc de Dalmatie d'une mission administrative, D. Cayetano allait à Bordeaux et voyageait avec une jeune et jolie dame que les habits d'homme qu'elle portait rendaient encore plus séduisante. C'était, disait-il, la femme d'un colonel espagnol au service du roi Joseph. Son mari avait été tué dans les derniers combats et elle s'était mise sous la protection de D. Cayetano, qui devait la ramener en Espagne quand les circonstances le permettraient. Dans ce temps-là les dames qui couraient le monde avec des militaires, des employés ou des chanoines, étaient toutes femmes ou veuves d'officiers supérieurs, de colonels surtout. Les unes allaient joindre leurs maris, les autres se retiraient dans leur famille.

Je soupai avec D. Cayetano et sa jolie amazone. Le lendemain nous nous embarquâmes sur la Garonne avec cinq autres passagers. Le bateau n'était pas grand. Il contenait, en outre, mon cheval et les montures de trois de nos compagnons. Toutes les fois qu'un quadrupède remuait, le bateau s'enfonçait d'un côté ou de l'autre, et semblait près de chavirer, ce qui nous donna très souvent de vives alarmes. Le hasard, ou peut-être une volonté réciproque fit que je me trouvais assis à côté de la belle Espagnole. Le bateau était découvert et mouillé. J'étendis mon manteau sur le banc afin que la señora fût plus commodément assise et que l'humidité ne vînt pas altérer une santé si florissante. Elle fut sensible à la galanterie et poussa la reconnaissance jusqu'à me donner

la moitié de sa cape pour me garantir des injures de l'air.

Nous voilà donc enveloppés dans le même manteau. Assis devant nous, Cayetano enrageait et ne pouvait déguiser son impatience. La dame ne fut pas la dernière à s'en apercevoir, et soit pour montrer qu'elle n'était pas sous sa dépendance, soit qu'elle voulût s'amuser de la jalousie comique du chanoine, elle se montra d'une gaîté folle et ne cessa de me faire mille agaceries tant que dura notre petite navigation. Cayetano ne pouvait plus contenir sa mauvaise humeur.

Nous arrivâmes à Bordeaux avant la nuit. Je suivis un commissionnaire qui me conduisit à l'hôtel de Lot-et-Garonne. Cayetano boudait et ne voulut pas y venir. Il s'empara de sa belle Espagnole et se dirigea du côté opposé. Je courus après cet ancien ami, je lui pris la main.

— Nous allons nous séparer, peut-être pour toujours, lui dis-je. Je ne voudrais pas vous quitter de cette manière... Vous me ferez l'honneur de dîner demain avec moi ?

— Je ne sais pas.

— Mais encore !

— Je ne puis rien vous promettre.

— Au moins nous nous reverrons?

— C'est selon.

Après ces réponses ambiguës il se sauva bien vite. Je ne l'ai plus rencontré, je n'ai même jamais plus entendu parler de lui. Les Espagnols sont jaloux et cette aventure me prouva que les chanoines le sont autant que les maris, et même davantage.

En passant à Angoulême nous rencontrâmes des prisonniers espagnols. Notre auberge était pleine d'officiers de cette nation.

Quel contraste se faisait remarquer entre les concerts de louanges et de bénédictions que ces prisonniers adressaient à la France et les cris de douleur et de mort, les hurlements de désespoir qui s'élevaient des pontons de Cadix ! Chez nous les captifs espagnols étaient traités avec la plus grande douceur. Nos compatriotes leur témoignaient tout l'intérêt dû au malheur. Libres au milieu des villes, les soldats travaillaient dans nos ateliers, dans nos manufactures. Les officiers traduisaient les chefs-d'œuvre de notre littérature pour en enrichir leur patrie, alors affranchie du joug de l'Inquisition. Les presses d'Avignon, de Nîmes, d'Alais ont imprimé une infinité d'ouvrages de ce genre. Je crois même que le poète espagnol Mélendez figurait parmi ces laborieux traducteurs. Les moines que la guerre avait rejetés en France étaient considérés comme des martyrs par les mères de ceux qu'ils avaient fait égorger à Valence, à Lebrija, à Truxillo.

Si les habitants de la Péninsule ont déposé la haine implacable qu'ils portaient au nom français, nous le devons à la manière dont leurs prisonniers ont été traités dans notre patrie, et non pas aux secours que la France a donnés à Ferdinand VII, en 1823. Les peuples ne sont point assez attachés à leurs souverains pour se montrer reconnaissants, et même pour tenir compte de semblables sacrifices à une nation voisine. On avait dit aux Espagnols que nous étions des sauvages, des bêtes féroces, des juifs, des hérétiques, des impies. Ils ont trouvé la France plus civilisée, plus réellement religieuse que l'Espagne ; enfin, ils ont vu le contraire de ce qu'on leur avait affirmé. En rentrant dans leurs foyers ces prisonniers ont détrompé leurs amis, qui eux-mêmes ont combattu l'erreur si fortement accréditée. C'est ainsi que le peuple entier a pu connaître la vérité et rendre justice à notre nation. Malgré

les heureux changements opérés par le retour des captifs, on remarque encore une différence entre les Espagnols qui ont voyagé en France et ceux qui n'ont jamais quitté Séville, Tolède ou Valladolid, et qui par conséquent nous connaissent moins.

Comme les événements qui ont précédé la prise de Paris sont très connus, je ne les rappellerai point ici. Je vais terminer ces Mémoires, en marquant seulement mon itinéraire au milieu des armées qui se croisaient autour de la capitale. Arrivés à Versailles, nous fûmes dirigés sur Corbeil. Je quittai mes camarades. Je leur laissai mon cheval et ma feuille de route et j'allai à Paris, où je restai quinze jours pour voir cette ville que je ne connaissais pas. J'y rencontrai mon confrère Bar, de l'armée d'Espagne, et nous partîmes ensemble sans trop savoir où nous allions. Nous prîmes une diligence qui nous conduisit à Meaux, où je logeai chez M. de Corbière. En sortant de cette ville, nous entrions sur le théâtre de la guerre et nous fûmes obligés d'aller à pied. Je mis les choses qui m'étaient le plus nécessaires dans une musette, petit havresac de cuir, et j'abandonnai mon cheval et le reste de mes effets. Nous allâmes jusqu'à Soissons, en passant par la Ferté-Milon. Nous avions pris la route de Laon. Mais à une lieue de cette ville nous rencontrâmes un aide de camp qui nous fit rebrousser chemin, en disant que les Cosaques étaient entre l'armée et nous, et qu'ils pourraient bien enlever notre petite troupe. Cet avertissement nous fit retourner à Soissons. Comme la 7e division n'était pas de ce côté, nous revînmes à Meaux, où l'on nous dit qu'elle occupait Provins.

Je laissai Bar à Meaux, et me dirigeai sur Provins, où je trouvai la 7e division. Je ne parlerai point de toutes les

marches et contre-marches que l'on nous fit faire et qui nous ramenèrent plusieurs fois dans les mêmes villes. A Bar-le-Duc, on nous reçut avec des transports d'enthousiasme. C'est la ville natale du maréchal Oudinot, qui commandait notre corps d'armée. Nous vîmes avec plaisir son buste, couronné de lauriers, placé dans la salle de l'hôtel de ville. En sortant de Bar-le-Duc nous revînmes encore sur nos pas à Saint-Dizier, Troyes, Sens, et enfin à Fontainebleau. Déjà la trahison avait ouvert les portes de la capitale. Il était décidé qu'on ne se battrait plus.

J'ai assisté à la dernière revue de l'Empereur dans la cour du château. J'étais dans le champ où on rassembla la garde impériale pour choisir les six cents braves qui devaient l'accompagner dans son exil. J'ai vu ces vieux grenadiers verser des larmes et se disputer l'honneur de le suivre. Je reconnus parmi les officiers plusieurs de mes compagnons du ponton la *Vieille-Castille :* MM. Carmier, Vermondas, Gamiot et d'autres encore.

On nous assigna des cantonnements dans la Normandie. En partant de Fontainebleau, je trouvai un bivouac de cavalerie. Un cuirassier s'offrit à mes yeux, et je lui demandai s'il connaissait M. de Montchoisy :

— C'est mon capitaine, me dit le cavalier.

Je suis ses pas, il me conduit vers une cabane, et j'ai le plaisir d'embrasser encore une fois le vaillant Montchoisy, le héros de l'*Argonaute*, le frère d'armes du pharmacien.

Dans toutes les villes et dans tous les villages que nous traversions on voyait les murailles tapissées d'affiches et de placards. C'étaient des provocations à la désertion. Nos soldats se débandaient par centaines et nous avions à la suite de la division six charrettes chargées de fusils que les déserteurs avaient abandonnés. Arrivés à Évreux,

nous reçûmes l'ordre de quitter immédiatement la cocarde tricolore, pour prendre la cocarde blanche, et l'on nous distribua la décoration du lys avec la plus grande libéralité. Quelques jours après je fus envoyé à Verneuil. C'est là que nous reçûmes nos lettres de licenciement. Je revins alors à Paris.

Mon frère Elzéar avait fait la dernière campagne de la Péninsule. Il servait dans un corps d'armée que les chances de la guerre tinrent toujours éloigné des contrées que je parcourais. Aide de camp du général Rottembourg, il était à Burgos, à Valladolid; il commandait la place de Logroño, lorsque je traversais les royaumes de Grenade et de Léon. Après l'avoir en vain cherché sur le territoire espagnol, je le trouvai dans la rue Vivienne, et nous nous préparâmes à regagner nos pénates. J'avais eu ma bonne part des maux de la guerre. On me congédia sans me donner les moyens d'assurer ma route jusqu'aux bords de la Durance. J'étais léger d'argent, mais mon frère aîné m'avait recommandé à son ami D. Saucède, qui m'offrit galamment de me prêter ce dont j'aurais besoin. J'acceptai, et calculai si bien le trajet de la bombe que je fis ma rentrée à Avignon avec une pièce de quarante sous dans ma poche. Elle fut la récompense de l'honnête commissionnaire qui porta ma valise. Après avoir embrassé tendrement père, mère, frères, sœur, oncles, tantes, cousins, cousines, amis, amies, je pris la licence d'affirmer que Sedaine a tort et que son grand cousin dit réellement des bêtises : « La guerre n'est pas une belle chose. » Et pourtant j'en étais revenu!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 1

CHAPITRE PREMIER

1808. — Pharmacien aide-major au 2e corps d'observation de la Gironde. — D'Irun à Valladolid. — Le général Malher tué. — Madrid le Jeudi saint. — Tolède. — Le service militaire de santé en Espagne. — Le baron Larrey. — Comité de santé. École pratique de Madrid. — Révolution d'Aranjuez. Chute du prince de la Paix. La Reine Pepa Tudo. — *El dos de mayo* à Madrid. — Joseph, roi d'Espagne. Le scapulaire de Dolorès. — Colique de Madrid. Murat très malade. — Dîner du 14 juillet. Duel mortel. Testament de Lavigne. 1

CHAPITRE II

José Ier, roi d'Espagne, entre à Madrid le 20 juillet. Fêtes. Insurrections en Andalousie et Valence. Honteuse capitulation de Baylen. Ses désastreuses conséquences. Elle est violée par les Espagnols. Récit du major Treille. — L'amiral Rosily. L'escadre française capturée à Cadix, après Baylen. — Madrid abandonné. Je reste avec les malades. — Entrée de l'armée espagnole. Prédications fanatiques. Catéchisme patriotique. Assassinats. — Castaños nous protège. — Prisonniers de guerre. — A San Fernando. 15

CHAPITRE III

L'armée française marche sur Madrid. Notre émotion. — Dirigés sur Cadix (29 novembre 1808). — La valise de Thillaye. Reçus partout à coups de pierres. — Bruit du canon. Lâcheté des Espagnols. — Coup d'œil rétrospectif. L'Empe-

Pages

reur rejoint le roi José à Vittoria. Dangereuse chute de cheval du maréchal Lannes. Singulier traitement. Rapide guérison. — Combat de Burgos. L'aide-major Rosel. — Combat de Sommo-Sierra. Napoléon à Madrid (2 décembre 1808). Sévère répression. — Napoléon à la poursuite des Anglais. Pénible traversée de la Sierra-Guadarama. Froids excessifs. Gangrène par congélation. — Les blessés du combat de Benavente. Épidémie chez les blessés anglais. Le petit tambour aveugle. M. Larrey remplacé par M. Percy. Sa grave maladie. — Retour en France de Napoléon. Notre convoi de prisonniers. — Mes compagnons dépouillés. — A Oropéza. — Le *rancho*. — A Castille-de-Piedrabuena. Le capucin et les cochons. 27

CHAPITRE IV

Séjour à Albuquerque. Arrivée de nuit. Logés à la citadelle. — La messe de Noël. — *Que guapos son!* — Bal improvisé. Maris jaloux. Danses interrompues. — Panorama, signaux, sensibilité, victuailles. — Brusque départ. — A Codacéa. — La mère du prisonnier. Un transfuge provençal. — 1809. A Grumena (1er janvier). Tempête. Difficile passage de la Guadiana. — *Castellum Blasiorum* et mes aïeux d'Espagne. — Miracle opéré par un scapulaire. « Je suis chrétien. » Clientèle gratuite. — Le bal des tonsurés. Toujours des pierres! Curé patriote et ivrogne. — Soldat du pape. *Jesus! Que lastima!* 45

CHAPITRE V

Quinze jours à Fréjenal. — L'industrieux Perret. — La concurrence. Je me fais marchand de bagues. Ma première cliente, « Amour pour la vie! » Lucratif commerce. — Charité chrétienne. Le bon médecin Velesco. — Je tombe gravement malade. Laissé à Fréjenal. — Aide-cuisinier d'un geôlier de prison. — Natif des environs de Rome. Mes souvenirs d'Italie. — Improvisé professeur d'italien, que j'ignore, j'enseigne le provençal à mon élève. — Départ de Fréjenal. — A Rio-Molinos. On me refuse un verre d'eau. — A Santa-Olalla. En prison avec des scélérats enchaînés. — Malades de misère. — Le moine-capitaine. Il me prend ma montre. Son sergent m'allège de ma bourse et de mon habit. J'avale huit pièces d'or. — Vaine réclamation. — Départ pour San-Juan-d'Alfarache (11 février). Commissaire-priseur malgré moi. — San-Lucar-de-Barrameda. — Prisonniers français. Le bon gouverneur. Il fait rendre gorge au moine. — Perfidie dernière de ce bandit. 55

CHAPITRE VI

Pages

Ponton le *Terrible*. — Avidité de nouvelles parmi les prisonniers. — Traité comme un simple soldat. — Vivres rares. Ils manquent parfois plusieurs jours de suite. Souffrances de la faim. — Feinte maladie. A l'hôpital de la *Segunda Aguada*. — « *Fama de gigante.* » — Départ pour les îles Canaries des prisonniers valides. — Mon mal d'yeux artificiel. — La comédie à l'hôpital. Les Français prisonniers et les dames de Cadix. — Ma tentative d'évasion échoue. Repris, je passe sur le ponton *Vieille-Castille*. — Cruautés des Espagnols. Évasion des officiers de marine gardés sur le *Horca*. — La *Vieille-Castille*, ponton « de la grande propriété ». — La vie à bord. — Retour à la portion congrue. — Au quartier San-Carlos (île de Leon); joyeuse vie des prisonniers. Tristes comédies. — Les femmes. — Mœurs singulières. La femme en loterie. — Renvoyé sur la *Vieille-Castille*. 69

CHAPITRE VII

Je deviens lieutenant au 8e provisoire. Le major Dragonetti. — Rayé des contrôles. Réprobation générale. — M. Dragonetti remplacé. Le bon commissaire espagnol. Moyen héroïque, pour être malade. Il réussit. — A l'hôpital. — Je me trouve lieutenant à la 5e légion. Les journées sur le ponton *Vieille-Castille*. Occupations diverses. Fêtes aux nouveaux arrivants. — Réceptions rares. Le vin chaud. — Musique. Orchestre. Concert instrumental et vocal. Prima donna — La musique adoucit nos maux. — M. Perret lui doit sa liberté. 83

CHAPITRE VIII

1810. — Approche de l'armée française. Dispositions prises sur les pontons, que l'on fait rentrer dans la rade de Cadix. — Espérances des huit mille prisonniers. Tentatives d'évasion. Inutiles cruautés du général Mondragon. — Le quartier San-Carlos évacué et brûlé. — Le *Horca*, voisin de la *Nouvelle-Castille*. Famine sur le *Horca*. — Humanité de l'amiral anglais. Le matelot l'Hercule. — Les dames sur la *Vieille-Castille*. Leur installation. Disputes piquantes. — La famine sur les pontons. Évasion du capitaine Grivel, des marins de la garde. Mon hésitation. — Lourde amende. — Projet d'évasion. M. Fouque. — Plusieurs officiers supérieurs refusent de partir. Puissance de l'or. — Occasion perdue. *Le vent de percale*. — Dénonciation interceptée. M. Chaleil en découvre

Pages

l'auteur. Le misérable major. L'argent maudit. — La bouteille d'acide sulfurique. — Nombre croissant des malades. — Pharmacien en chef sur l'*Argonaute*. Affreuse situation. — Un aumônier assassin. — Arrivée comme malades de mes amis Castagner et Montchoisy. 95

CHAPITRE IX

Projet bien concerté. Officiers et marins embarqués sur l'*Argonaute*. Hésitations. Échec du 15 mai sur le ponton *Isabella*. La *Vieille-Castille* arrive heureusement à la côte. — « Nous sommes trahis! » — Couper les câbles et les jeter. — Rentrée par la bouteille. — Éloquence bien placée. — L'inquiétude du sergent nous sauve la vie. Les Espagnols redoublent de précautions. 111

CHAPITRE X

Enfin! — Notre évasion. Distribution des rôles entre Castagner, Montchoisy et moi. — Le 26 mai. La garde est désarmée; les câbles sont largués. — Vers la terre! — Sous le feu. Bombardement. Furieuse mousqueterie. — Abordage repoussé avec nos dix fusils. — L'*Argonaute* criblé de balles et de boulets. Une bombe éclate à fond de cale. Nombreux tués et blessés. — Échoués. — Une batterie française nous protège. — Nuit terrible. — Confection de radeaux. Chaloupes françaises. — Incendie du ponton. — Blessé à la cuisse. — Dans la mer. — Un fou. — Recueilli. — « Mes amis, vous êtes libres! » — Le brave Grivel protège notre débarquement. — — Notre évasion a été la dernière sur les pontons. 119

CHAPITRE XI

Arrivée sur la plage de Puerto-Real. — Singulière réception. On nous croit pestiférés. — Générosité du grenadier Salmon. Dans la campagne. Douce émotion. — Un commandant de place sans cœur. — Au lazaret! — Enfermés comme avec la peste au lazaret Sainte-Marie. — Mes compagnons d'infortune. — Beautés de l'administration militaire pour avoir des vivres. — A l'hôpital comme blessé. Mes deux blessures. — Ne sens-je pas la mitraille? — Excellent accueil de M. Lebaube, pharmacien en chef. — A Xérès. — Attention délicate de M. Moizin et de ses camarades. — Retour à Sainte-Marie. — Départ pour San-Lucar de Barrameda. — Ancienne connaissance retrouvée. — Désigné pour servir à Séville. — Départ pour Séville. 133

CHAPITRE XII

Pages

Arrivée de nuit à Séville. — Le faubourg de Triana. — MM. Fée, Devergie, Forget, Burel, Salard, Désormes. — Bienveillance de M. Blondel, pharmacien en chef de l'armée. — Billet de logement de sous-officier. — Chez D. Benito de la Madrid. Son peu d'hospitalité. — Un autre billet de logement. *Ave Maria purissima.* Je retrouve Mariquita. « Deux femmes seules ne peuvent loger un militaire ». Le *novio* de Mariquita. — Billet de logement de colonel. — Chez D. Cayetano, chanoine inquisiteur. — Sabre au côté. — Mes blessures se rouvrent. On veut me couper la cuisse. J'oppose un refus formel. — Un inquisiteur bon diable. — L'ingénieuse bibliothèque du chanoine. — Livres prohibés brûlés par l'inquisition. 145

CHAPITRE XIII

L'Inquisition en Espagne. Tribunal sans appel. Le tourmenteur Jean Lamèle. Son mode de procéder. Supplices de la pointe, de l'eau. — Les affaires temporelles soumises à l'Inquisition. — Le Saint-Office aboli par le roi Joseph. — Le palais de l'Inquisition à Séville devient la loge maçonnique. — La Franc-Maçonnerie en Espagne. Préjugés. Superstitions. Persécutions ultérieures. — Haine des juifs. Formalités humiliantes qui leur sont imposées. — Le dernier autodafé à Séville. La servante qui pondait des œufs. 157

CHAPITRE XIV

Joseph Napoléon roi nominal d'Espagne et des Indes. — Salutaires réformes approuvées par la majorité des Espagnols. Gouvernement paternel. — Abolition des couvents d'hommes et des communautés de femmes. Exception en faveur de celles qui soignent les malades et instruisent les petits enfants. — Les défroqués devenus chefs de bandes. Les guérillas. Leurs atrocités. Représailles. « *Vengeons les morts de Tamamès!* Mesures énergiques. » « Dix Espagnols pour un Français. » Heureux effets. — Traits d'humanité! La garde royale. — Le roi Joseph objet de moqueries : *El rey de copas, Pepe botille, Et botillero.* — Désertions nombreuses dans la garde royale. Tentative d'embauchage auprès des officiers français. — Le capitaine V... du 12e cuirassiers. 167

CHAPITRE XV

Pages

Promenades dans Séville. Bien pauvre! Dîners offerts au couleur. La nièce de mon ami le chanoine. Vertueux scrupules. — Chez D. Manuel Paleria. La belle Antonia. La dague d'acier. Amour inquiétant. Furtif départ. — D. Rafaël de Ledesma. Morgue espagnole. La señora Encarnacion. Imprudente sieste. — L'épée à la main. Garnison en déroute. Retraite digne. — Chez D. Pedro Ramirez. Préliminaires galants. Un carme. — *El Frayle* de Mariquita. Le paradis à prix fixe. — D. Vicente Calderon. — Grille de fer. Planton zélé. — André et la dame du balcon. Corruption. La grille s'ouvre. Doña Inez. — Le jaloux puni. Double intrigue. Indiscrétions. — Chez D. Thomas Nunez jusqu'à mon départ de Séville 179

CHAPITRE XVI

Au faubourg de Triana. La Chartreuse, forteresse et maison de campagne. Arsenal et jardin potager. Fleurs et fruits. — Le commandant et madame Petit-Puni. — Déjeuner champêtre. Basse-cour. — Le pont-levis relevé. — Déjeuner accepté chez D. Nunez. Politesse verbale des Espagnols. Maria-Juliana. *Las finezas.* — Jeux de hasard. La *monte.* La roulette française ambulante. — Gens d'église aux tripots. — Les maisons à Séville. Jalousie. Mœurs andalouses. « Je me meurs pour les militaires français! » — Après la *velada* de la Saint-Jean. Militaires espagnols. Attaque nocturne. — Départ de Séville (24 octobre 1811). A. Borreos. Hôpital et Pharmacie. A Saint-Roch (14 octobre). Ville abandonnée. Serins en cage. — Vers Gibraltar. Le colonel du 12e de ligne. — Relais à Séville. Échec de la colonne Godinot. — Suicide de ce général. Je vends mon cheval. 191

CHAPITRE XVII

Siège de Badajoz. — Bataille indécise d'Albuera. — Défense glorieuse du général Philippon. — Les non-combattants pendant le siège. Escadron des *dévoués.* — Injuste dédain à leur égard du maréchal Soult. — Les non-combattants non considérés comme ils le méritent. — Tentatives de guérillas contre Séville. Le général Rigoux, gouverneur de la ville, se retire à la Chartreuse avec tous les employés et les femmes appartenant à l'armée. — Les guérillas n'osent pas rentrer dans Séville. Retour de l'armée française. Railleries des Sé-

Pages

villans. — Les Anglais en Portugal. Leur retour offensif sur Badajoz, dont ils s'emparent. — Bataille des Arapiles. — L'armée d'Espagne dégarnie pour renforcer la Grande Armée de Russie. — Nombreuses désertions des soldats espagnols du roi Jose. — Les Anglais et les Espagnols reprennent l'offensive. — L'abandon de l'Andalousie décidé. — D. Cayetano se dispose à partir avec nous. Pendu! Les francs-maçons dénoncés. Autodafé volontaire. 203

CHAPITRE XVIII

Départ de Séville (22 août 1812) après trois ans de séjour. — Déchirants adieux de Dolorès. — Vive inquiétude. Retour au logis. Complètement rassuré. — Chasse aux filets contrariée. — Retraite des Français. — Rencontre de D. Cayetano. — A la suite de l'armée. La voiture des Maréchales. Familles françaises et espagnoles. Les fourgons des non-combattants. Cavaliers du sexe féminin. Encore des bagages. Le restaurateur Legrand. Le juif vautour et corbeau. Il gratte les bois dorés des églises, achète les vieux galons et les épaulettes et échange contre espèces les parts de butin. La riche cantinière. Garde-magasin gros et gras. Ses bénéfices. Singulier usage des voitures d'ambulance. Nombreuses femmes suivant l'armée. Ce qu'elles deviendront. Les traînards. Charrettes brisées, mules fourbues. Fortes chaleurs. — A travers l'Andalousie. Ni rivières, ni fontaines. Tourments de la soif. — Fusillés par les guérillas. — Arrivée à Grenade. 209

CHAPITRE XIX

Grenade. La plus agréable ville de l'Espagne. Position riante. Monuments superbes. Campagne fertile. — Visite à l'hôpital. Santiago Samper, le frère de Mariquita, en prison à l'hôpital. Comme j'étais à l'réjenal! — Aventures de Santiago. Volontaire forcé. Orgueil espagnol après Baylen. Déserteur. Soldat de nouveau. Prisonnier à Ocaña. Dans la garde du roi Jose. Nouvelle désertion. Avec Ballesteros. Blessé et prisonnier. — Je donne à Santiago des nouvelles de sa famille. — D. Sebastian Larrosabal. La chasse aux parasites. *Tocayo*. On me prend pour un Castillan. — Arrivée à Séville de l'arrière-garde française. — Infâme trahison des Sévillans après notre départ. Français assassinés par leurs anciens amis. . . 219

CHAPITRE XX

Pages

Départ de Grenade (16 septembre 1812). La retraite continue. Arrivée à Calasparra (1er octobre). A travers les rizières. Yécla. — La fièvre jaune. Cordon sanitaire. Ordres sévères. Affreuse mort de plusieurs soldats pillards. L'épidémie dans la 4e division. — Mon intime ami et camarade de ponton d'Astugne meurt de la fièvre jaune par suite d'imprudence. — Pas de châteaux en Espagne. — Attaque du fort de Chinchilla (12 octobre). Violent orage. Le fort pris par le « bon Dieu ». — Arrivée à Aranjuez (29 octobre) dans la famille de mon ami D. Ramon Morrillejos. Deuil et tristesse. Dolorès enlevée par un officier anglais. Regrets rétrospectifs de la famille. Flatteuse préférence. — Arrivée à Madrid (2 novembre). Toute l'armée en retraite. Triste aspect d'Aranjuez et de Madrid. Visite à D. Domingo Alonzo. Sa mort. Douleur de sa veuve. L'ennemi poursuivi à son tour. Temps détestable. Pluie et neige; routes défoncées. — A Salamanque (16 novembre). Disette. Je retrouve Dolorès. Elle retournera chez ses parents. Départ de Salamanque. Nourris de glands. — Boulanger. — Arrivée à Tolède (7 décembre). 225

CHAPITRE XXI

1813. — L'hiver à Tolède. Magnifiques soirées du duc de Dalmatie. — Le Carnaval. — Le Collège des Demoiselles Nobles. *El colegio de las Doncellas.* La chasse aux maris. — Richesses du haut clergé espagnol. — Immenses revenus des principaux sièges épiscopaux. L'archevêque de Tolède primat des Gaules. Les millions du trésor de la cathédrale de Tolède respectés pendant toute la durée de la guerre. — Arrivée à Tolède des nouvelles de la retraite de Russie. Effet qu'elles produisent. Regrets de n'avoir pas fait cette campagne. « Que d'avancement là-bas! » — Le maréchal Soult, rappelé par l'Empereur, quitte l'armée d'Espagne. Le général Gazan prend le commandement. Départ de Tolède (26 mars). — Retraite définitive de l'armée à Burgos (11 juin). Le Tombeau du Cid et le général Thiébault. — Notre infériorité numérique. Le corps du général Clauzel nous rejoint trop tardivement. Matériel immense trouvé à notre suite. — Manœuvres des Anglais pour nous couper la route de France. Bataille de Vittoria (21 juin). Heureux débuts de la bataille. La cavalerie anglaise charge notre parc d'artillerie. Immense désordre dans le convoi et les bagages. Panique. — Cent cinquante pièces de canon et deux mille voitures, fourgons, charrettes, tombent au pouvoir de l'ennemi. Soldats français et anglais

Pages

emplissant leurs poches d'or sur le champ de bataille près des caissons éventrés. — Retraite en désordre de l'armée française. Affreux épisodes. Rencontre de D. Cayetano. Sa profonde douleur. — Nourris de fèves. — Arrivée à Pampelune (21 juin). — Rentrée en France. Vive émotion. 237

CHAPITRE XXII

État lamentable des débris de l'armée française. A Saint-Jean-Pied-de-Port. — Cupidité punie de notre directeur général. — A Orthez. La bonne famille Lalanne. Renforts annoncés à l'armée d'Espagne. Le duc de Dalmatie revient prendre le commandement. Réorganisation. — Mutations successives. Départ pour Bayonne. — A l'hôpital militaire. — Je ramasse un fragment de lettre adressée « au grenadier Salmon du 24e de ligne ». A la recherche de mon bienfaiteur. Trop tard! Douleur cruelle. — Au camp de la Baïonnette. — Relais à Orthez. Encore les Lalanne. Touchante hospitalité! — Ma division rejoint la Grande Armée. A Langon. L'auberge des Trois-Rois. Rencontre de D. Cayetano en galante compagnie. Jalousie de l'ex-chanoine. La baronne. Dépit de D. Cayetano. Nous nous quittons mal. — Les prisonniers espagnols très bien traités en France. — A travers la province. — A Fontainebleau. Abdication de l'Empereur. — Anciennes connaissances de la *Vieille-Castille* et de l'*Argonaute*. Le capitaine de Montchoisy. — Placards invitant les soldats à déserter. A Verneuil. — Brigands de la Loire. — Retour à Paris. Je rentre à Avignon. — Sedaine a tort. 249

IMPRIMERIE E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.